

UNIVERSITE MARC BLOCH – STRASBOURG 2
FACULTE DE THEOLOGIE CATHOLIQUE
MASTER 2

ESPRIT FONDATEUR DE LA MISSION
AUPRES DES PYGMEES DU SUD-OUEST
DE LA REPUBLIQUE CENTRAFRICAINE

Mémoire présenté pour l'obtention du titre de Master en
THEOLOGIE ET SCIENCE DES RELIGIONS
Mention THEOLOGIE CATHOLIQUE

Travail composé par GRZEGORZ KUCHARSKI
Supervisé par M. MICHEL DENEKEN

Année 2008

« As-tu une connaissance sérieuse des sciences humaines, ethnologie ou psychologie ou linguistique... ? Ne va pas réaliser tes projets. Sois prêt à recevoir autant sinon plus que tu donneras. Incarne-toi avant de parler pour que la parole que tu diras un jour corresponde à ton témoignage. Ne fais rien à la place des gens et méfie-toi des réalisations faites avec de l'argent importé : sauf exception, ça n'aide pas les gens à grandir ; seul ta sueur et ton sang répandus avec amour sont efficaces en ce domaine.

Ne sois pas pour longtemps le permanent d'une institution, car tu cours le risque de te couper de la base et de faire passer le développement de cette institution avant la raison de son existence... Alors tu peux partir pour être témoin de Jésus Christ, car il y a encore des gens que l'annonce d'une Bonne Nouvelle peut libérer ».

Michel Lambert

Remerciements

A toutes les personnes qui m'ont soutenu et m'ont témoigné leur affection tout au long de ma formation en Théologie et Sciences des Religions : en premier lieu, ma sincère gratitude s'adresse aux Pères de La Société des Missions Africaines, District de Strasbourg, qui ont bien voulu faciliter ma formation spirituelle et intellectuelle en France, et d'une façon particulière, je pense aux Pères Jean-Marie Guillaume et Jean-Paul Eschlimann pour leurs encouragements.

Un sincère et profond remerciement à Monsieur Michel Deneken qui a accepté la supervision de ce travail plein d'imperfections. Merci pour ses conseils et ses remarques qui m'ont aidé à porter un regard nouveau dans la recherche sur l'Église et son histoire.

D'une façon spéciale je remercie les Pères Michel Lambert et René Ripoche à qui ce travail est consacré, ainsi que les membres de leurs familles : Nicole Lambert, Joseph Ripoche, Marie-Thérèse Ripoche et Bernadette Texier. Merci pour l'accueil, les encouragements et toute l'aide qui m'ont permis de mener ce travail de recherche à bien. D'une manière particulière, je tiens également à remercier Madame Catherine Lefour, Responsable des Archives Historiques du Diocèse d'Angers, le Père Joseph Lemaire, Responsable des Archives Historiques du Diocèse de Besançon, ainsi que Madame Laurence Brogly, Responsable du Centre de Documentation et d'Archives des Œuvres Pontificales Missionnaires à Lyon. Je suis plein de reconnaissance à toutes les personnes, en Europe et en Afrique, qui m'ont aidé dans la recherche de documents éclairant la fondation et le développement de la Mission auprès des Pygmées du Sud-ouest de la République Centrafricaine ; en particulier aux Pères Philippe Coibion, Marek Balawender, Joseph André, Gérard Sagnol, Pierre Lamé, Louis Forestier, ainsi que Manuelle et Jean-Luc Mottet, Urszula Markowska-Manista et toutes les personnes de bonne volonté que je ne cesse de croiser sur mon chemin. Merci pour toutes vos marques de générosité, d'amitié et de sympathie à mon égard.

Table des matières

Introduction	4
Chapitre I : Le contexte de l'Église de France du XXe siècle	
1. La fondation de la Mission de France. L'essor d'un élan missionnaire	8
2. France, pays de mission ?	11
3. La naissance de la Mission de Paris	13
4. L'expérience de la guerre comme un des facteurs fondateurs du mouvement des prêtres-ouvriers	16
Chapitre II : Le Père René Ripoche et sa conception de la mission	
1. Un long chemin de préparation	22
2. Fidélité et ouverture. L'esquisse d'une personnalité	27
3. Chez les Pygmées Bayaka	28
4. Promouvoir l'homme et tout homme	31
5. Esquisse d'une spiritualité	32
6. Evangélisation et sa portée	35
Chapitre III : Le Père Michel Lambert – l'homme prophétique	
1. Michel Lambert, son enfance, sa jeunesse, sa formation	40
2. A la Mission Notre Dame d'Afrique	42
3. En rupture avec la mission traditionnelle	44
4. Avec les Pygmées en République Centrafricaine – un programme missionnaire	49
5. Bélemboké – un village uniquement pour les Pygmées	52
Conclusion	56
Bibliographie	57
Annexes	61

L'histoire d'une passion missionnaire

L'histoire de mon intérêt pour les Pygmées¹ a commencé lors de mon premier séjour en Afrique. Missionnaire et séminariste de la Société des Missions Africaines², après deux ans d'études philosophiques en Pologne et une année consacrée entièrement à apprendre la langue française à l'Alliance Française de Lyon, je suis parti en Centrafrique pour effectuer un stage pastoral qui s'est échelonné du 29 septembre 2002 au 22 mai 2003. Pendant mon stage africain, j'ai été accueilli par Waclaw Krzempek, le curé de la Mission Catholique de Monasao³. La mission a été fondée par le Père René Ripoché⁴ le 7 janvier 1975 dans un campement des Pygmées Bayaka⁵ appelé Baboungué⁶. Durant ce stage, j'ai été confronté aux réalités quotidiennes du fonctionnement d'une mission qui avait aussi développé un projet⁷ pilote consacré au développement et à l'intégration des Pygmées Bayaka.

Après mon départ d'Afrique, je porte un intérêt particulier à l'ensemble des dimensions de la vie des Pygmées Bayaka au sujet de leur histoire, développement, culture et vie religieuse. En entamant un cursus universitaire à la faculté de théologie de l'Université Marc Bloch à Strasbourg, j'essaye d'approfondir ma connaissance du sujet. C'est en composant différents travaux universitaires que j'ai pu mettre en relation deux sujets desquels est ressortie une de mes problématiques. Un de mes sujets de recherche portait sur l'analyse des anthropomorphismes dans les mythes de l'origine chez les Pygmées Aka, Baka et Ba Mbuti. L'autre s'articulait autour des questions de la mission et du développement, avec une réflexion particulière sur l'évolution des Pygmées Bayaka du Sud-Ouest de la République Centrafricaine, à la lumière de l'encyclique du pape Paul VI, « *Populorum Progressio* ».

¹ Le terme *Pygmées* réunit un peu artificiellement plusieurs groupes ethniques, différents au point de vue physique, linguistique et, dans une certaine mesure, culturel. Ces groupes, répartis de la côte atlantique au Rwanda, sont au nombre de trois : 1) les Mbuti de l'Est de la République Démocratique du Congo, subdivisés en Efè, Asua et Mbuti proprement dits ; 2) les Kola ou Gyeli (Sud-Ouest du Cameroun), Baka (Sud-Ouest du Cameroun, Nord du Gabon et Nord-Ouest du Congo), Aka et Mbènzélé (République Centrafricaine et Nord du Congo), Bongo ou Koa (Gabon et Ouest du Congo) ; 3) les Twa ou Cwa (Rwanda, Burundi, Sud-Est et Centre Ouest de la République Démocratique du Congo). Pour plus d'informations, voir l'article du Serge Bahuchet, « Les Pygmées changent leur mode de vie », dans *Vivant Univers*, n° 396 / novembre-décembre 1991.

² Une Société Missionnaire de vie apostolique fondée par Mgr Melchior de Marion Brésillac en 1856 à Lyon pour l'évangélisation des peuples de l'Afrique.

³ La Mission de Monasao appartient au Diocèse de Berberati ; elle est située dans le Sud-Ouest de la République Centrafricaine.

⁴ Prêtre du Diocèse d'Angers qui a passé 19 ans à Monasao auprès de la population de Pygmées Bayaka.

⁵ Le groupe de Pygmées qui fait partie de l'ensemble du groupe Aka.

⁶ Le nom Monasao apparaît dans la correspondance du Père René Ripoché pour la première fois le 20 juillet 1975. Il explique lui-même que le changement de nom du campement Baboungué a été voulu par les Pygmées. En donnant un nom particulier (Monasao) à leur campement, les Pygmées ont manifesté leur volonté de ne plus demeurer dans un état de servitude face aux Villageois. (René Ripoché, *Correspondance*, lettre n° 8).

⁷ Le projet est une œuvre du Diocèse de Berberati qui a pour objectif la promotion des Pygmées Bayaka.

Entretien mon vif intérêt autour de ces questionnements, j'ai choisi de poursuivre mes recherches dans le cadre du mémoire de Master et de travailler sur un sujet concernant l'évolution du groupe des Pygmées Bayaka. Mon mémoire de Master a pour intitulé : « L'esprit fondateur de la mission auprès des Pygmées du Sud-ouest de la République Centrafricaine ». En m'inscrivant dans la continuité, ce sujet me permet de cerner davantage la source des motivations des deux évangélistes⁸ de ce groupe de Pygmées, qui se sont inscrits, grâce à leur pensée unique, dans l'histoire de la libération du peuple Bayaka.

La provenance des sources

La bibliographie qui est aujourd'hui à notre disposition a plusieurs origines. Une partie des sources nous a été signalée et envoyée par le Centre de Documentation et d'Archives des Œuvres Pontificales Missionnaires de Lyon. Il s'agit essentiellement d'articles qui parlent du projet du développement et d'intégration des Pygmées Bayaka. Une partie importante et unique des matériaux provient des archives des Missions Catholiques de Monasao et Bélemboké ainsi que de nos échanges personnels avec les Pères Michel Lambert et René Ripoche, fondateurs des Missions à Bélemboké et Monasao, tous deux encore vivants. Nous sommes aussi en possession des différents enregistrements d'interviews des Pères René Ripoche, Michel Lambert et Joseph André, son successeur à la Mission Catholique de Bélemboké, ainsi qu'avec la famille du Père René Ripoche. Une source particulière d'informations nous a été envoyée des archives de la Mission de Monasao. Elle est constituée de la correspondance du Père René Ripoche envoyée à ses amis durant son séjour en Centrafrique. Elle s'étale sur une période de 20 ans et est constituée de 64 lettres. Une partie des informations provient de nos échanges personnels avec Madame Urszula Markowska-Manista, assistante à l'Académie de Pédagogie Spéciale à Varsovie, spécialiste en éducation interculturelle et multiculturelle dans la dimension formelle et informelle. Elle a effectué deux séjours à la Mission Catholique de Monasao et s'intéresse vivement à la problématique de la promotion et de l'intégration des Pygmées Bayaka. En dernier lieu nous voudrions mentionner la correspondance qui nous est parvenue grâce aux échanges avec le Père Louis Forestier⁹, et Manuelle et Jean-Luc Mottet¹⁰. Ils sont les derniers témoins de la présence du Père René Ripoche chez les Pygmées de Monasao.

⁸ Nous avons déjà mentionné le nom du Père René Ripoche, fondateur de la Mission à Monasao. Le deuxième évangéliste auquel est consacré notre mémoire de Master c'est le Père Michel Lambert, prêtre Fidei Donum du Diocèse de Besançon qui a fondé le 20 janvier 1973 la Mission à Bélemboké. Les deux villages sont situés sur le territoire du Diocèse de Berberati à proximité de la route qui mène du Nord au Sud en Haute – Sangha.

⁹ Ami du Père René Ripoche et ancien doyen du secteur Longué où le Père René a travaillé de 1963 à 1974.

¹⁰ Bénévoles, travaillant pour le projet du développement et d'intégration de Pygmées Bayaka à Monasao dans les années 1992-1995.

Introduction

L'histoire de l'évangélisation des Pygmées Bayaka habitant la région sud-ouest de la République Centrafricaine n'a pas commencé du jour au lendemain. Est-elle d'ailleurs une simple histoire de l'évangélisation telle qu'on pouvait la percevoir à cette époque ? La lecture des sources relatives à cette évangélisation qui sont aujourd'hui à notre disposition suscite un sentiment d'admiration et de profond respect. Le Père Michel Lambert, prêtre Fidei Donum du diocèse de Besançon, fondateur de Bélemboké et le Père René Ripoché, prêtre Fidei Donum du diocèse d'Angers, fondateur de Monasao, apparaissent être des missionnaires que nous pouvons qualifier d'hommes d'hors du commun. Cependant, leur conception particulière du sacerdoce et du travail missionnaire n'est pas née d'un vide ; tissée de multiples éléments, elle s'est forgée, au cours des années, dans une société, une culture et une Église qui devaient faire face à une déchristianisation accrue.

Dans un premier temps nous allons mettre en lumière le mouvement pour la rechristianisation de la France et les différents éléments qui l'ont constitué. Ensuite nous établirons une ligne de recherche qui nous permettra de comprendre comment ce mouvement missionnaire donna naissance aux prêtres-ouvriers, dont les aspirations appartiennent à « une famille qui, au cours des siècles, se réfère au christianisme insatisfait des Béatitudes et au christianisme fraternel de l'Église primitive¹¹ ».

Il est important de souligner au départ de notre présentation l'enjeu d'une telle démarche. Au sein du mouvement missionnaire de l'Église de France est née une nouvelle vision de l'évangélisation. L'expérience pratique d'un nouveau type d'apostolat privilégiera l'apparition des prêtres-ouvriers, qui iront travailler sur un grand chantier jusque-là inexploré par les hommes de l'Église. Si elle a suscité tant de discussions et de controverses, c'est probablement parce que, au cœur du combat, il y avait une nouvelle idée du sacerdoce et de sa forme. Sur cette question, nous partageons le point de vue d'Emile Poulat présenté dans un de ses livres :

[...] Pour avoir rêvé d'une double appartenance, les prêtres-ouvriers apparaissent ainsi comme le signe d'un conflit qui s'étire et un lieu de ce conflit. Mais, sous-jacente et moins immédiatement perçue, ne laisse-t-on pas échapper dans leur nouveauté une dimension religieuse spécifique ? Et serait-il donc surprenant que les prêtres-ouvriers soient une affaire qui concerne avant tout, nous ne disons pas le clergé, mais le

¹¹ Ce concept a été évoqué par Emile Poulat dans *Les prêtres-ouvriers. Naissance et fin*, Cerf, Paris, 1999, p. 12.

sacerdoce¹² ?

Le deuxième chapitre sera consacré à la recherche qui va nous permettre de comprendre comment le mouvement pour la rechristianisation de la France, avec ses nouvelles formes d'apostolat, a modelé la vision de l'Église, du ministère de prêtre et de la mission, du Père René Ripoche durant la période de son travail en France, dans le diocèse d'Angers. Après une brève identification des tous ces éléments, nous allons essayer de voir comment ce capital de possibilités et cette conception du travail pastoral ont influencé sa manière d'être missionnaire auprès des Pygmées Bayaka de la République Centrafricaine. Guidés toujours par un fil historique, nous tenterons de voir à quel point le milieu de formation et le contexte historique particulier de l'Église de France, ont contribué à constituer chez le Père René une vision particulière du travail missionnaire.

Le troisième chapitre sera consacré au Père Michel Lambert. De même que pour la personne du Père René, nous allons essayer d'analyser comment s'est constituée sa vision particulière de l'Église, du ministère de prêtre et de la mission. Dans le cas du Père Michel Lambert nous allons nous pencher avec beaucoup d'attention sur l'évolution de sa pensée théologique tout au long de son ministère de prêtre, afin de cerner sa manière de témoigner auprès des plus pauvres et des plus abandonnés. Grâce aux nombreux écrits qui constituent l'héritage spirituel du Père Michel Lambert nous pourrons découvrir la richesse et la dynamique de sa personne.

La conclusion qui clôturera notre recherche, sera une mise en commun des toutes nos découvertes et analyses ; elle nous permettra de formuler certaines affirmations qui seront présentées comme fruits du présent travail. Grâce à nos deux missionnaires, nous pourrons démontrer à quel point leur vision du travail missionnaire été modelée par tout ce que l'Église de leur époque vivait. Nous espérons que ce travail de recherche nous permettra de comprendre davantage le témoignage que les Pères René Ripoche et Michel Lambert ont donné à travers leur vie et leur travail et que ce témoignage trouve sa source dans une société, dans une Église et dans l'histoire qu'ils ont eux-mêmes vécue.

¹² Ibid., p. 11.

Chapitre I

Le contexte de l'Église de France du XX^e siècle

Le fait de la déchristianisation massive de la France, perçu d'abord dans les campagnes et ensuite dans les grandes agglomérations urbaines, a engendré une réflexion approfondie sur le phénomène lui-même, ainsi que sur ses racines. Les efforts entrepris pour la rechristianisation du pays étaient en grande partie la mise en œuvre de la réflexion menée depuis longtemps sur le rôle du prêtre et de sa fonction dans une société bouleversée par diverses mutations. Cette réflexion est bien illustrée par Emile Poulat dans l'introduction à son œuvre « Les prêtres-ouvriers. Naissance et fin » :

Depuis le début du siècle, nous assistons à la transformation continue de l'image que le prêtre français se fait de son rôle et de sa fonction dans la société contemporaine : passage de la conservation à la conquête, de l'administration à l'apostolat, du fonctionnaire au missionnaire, disait-on déjà vers 1905 ; lent dégel de l'imagination pastorale, constate l'historien. Croisade et Chrétienté, mythes rebutés, font place aujourd'hui à Réforme et surtout Mission. La présence au monde et l'évangélisation deviennent les deux axes de l'apostolat organisé¹³.

En effet, toute la recherche des nouveaux types d'apostolat sera centrée sur ces deux axes mentionnés par Emile Poulat. Tout d'abord se posait la question sur des formes de présence au monde dans une société profondément transformée. Les différents modèles seront proposés, approuvés et désapprouvés et donneront naissance à des multiples formes d'engagement chrétien auprès de ceux qui étaient parfois sévèrement jugés par les autorités ecclésiastiques selon une idéologie récupératrice¹⁴. De l'autre côté se posera le problème de dépasser une certaine vision de « l'Église du devoir » pour saisir le message du Christ dans sa dimension universelle. L'essor d'un mouvement missionnaire donnera naissance à des conceptions nouvelles de la présence et de l'évangélisation. A l'intérieur de ce mouvement nous allons voir apparaître, avec les prêtres-ouvriers, une nouvelle conception du sacerdoce et de sa forme en vue d'un apostolat nouveau. Nous essayerons d'identifier le mouvement qui a favorisé la naissance d'une telle conception et découvrirons ses différentes caractéristiques. Dans le contexte historique que nous allons présenter, nous porterons une attention particulière sur trois dimensions caractéristiques de ce mouvement missionnaire qui ont permis de nouveaux apports dans l'ecclésiologie proposée, dans le ministère de prêtre et dans une nouvelle vision de la Mission de l'Église. Les diverses citations des sources viendront pour enrichir et documenter notre recherche.

¹³ Emile Poulat, *Les prêtres-ouvriers. Naissance et fin*, Cerf, Paris, 1999, p. 11-12.

¹⁴ Ainsi Pie XI parlait de *l'apostasie de la classe ouvrière*, en oubliant d'approfondir les causes de la rupture entre la masse ouvrière et l'Église. Parler ainsi, c'est réduire un phénomène sociologique très complexe à une simple dimension de refus de la foi.

1. La fondation de la Mission de France. L'essor d'un élan missionnaire

La volonté de rechristianisation a donné naissance à un mouvement missionnaire dans lequel apparaît en premier lieu la Mission de France. L'idée de sa fondation est venue de l'expérience de deux hommes : M. Bettencourt et le chanoine Féron. Le premier, président de l'Union catholique de la France agricole, a mis en évidence l'étendue et la profondeur de la déchristianisation dans certains secteurs des campagnes françaises. Dans la conclusion de ses études, il a proposé la fondation d'un séminaire des Missions intérieures. Le deuxième, prêtre du diocèse de Cambrai et aumônier national de l'Action catholique rurale, a découvert la grande disproportion dans les ressources en prêtres dont disposaient les évêques. Tous les deux réclamaient la création d'un séminaire où les candidats pourraient recevoir une formation missionnaire afin d'être ensuite envoyés au service des diocèses déchristianisés et pauvres en prêtres. Leur idée a pris sa forme à travers la fondation de la Mission de France, qui, face à la déchristianisation massive et par rapport aux méthodes utilisées dans la formation des prêtres, apparaît comme un organisme missionnaire. Créé le 24 juillet 1941 par décision de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques (ACA), elle était la première manifestation visible de la volonté de remédier au mal de la déchristianisation qui sévissait dans l'Église de France. Dans l'esprit de ses fondateurs, elle avait comme idéal la reconquête et la rechristianisation des régions rurales. Un rapport publié en avril 1945 se présente comme un programme de l'action à entreprendre :

Repérer les milieux sociaux, les communautés naturelles... Plus encore : déceler les courants de pensée et leurs sources, les centres stables d'influence, les points de passage obligés, les carrefours où chacun se ravitaille ; bref l'appareil nutritif de la vie du secteur, par où monte et se diffuse toute une sève païenne. D'autre part et simultanément, relever toutes traces chrétiennes, les vestiges d'une chrétienté dévitalisée. Ne rien détruire de ce qui reste chrétien, même routinier : tout doit servir. Passer alors à la partie positive de la Mission : revivifier ce qui reste (foi, vie sacramentelle, liturgie, etc.) ; christianiser les carrefours (missionnaires laïcs, etc.). Double travail à mener l'un par l'autre. Une fois cela fait et le tout relié au foyer de la communauté chrétienne centrale, l'apostolat missionnaire sera virtuellement achevé : l'Action catholique pourra jaillir, et peu à peu une chrétienté se reconstituera¹⁵.

Les exigences nouvelles d'un tel apostolat nécessitaient des changements dans la formation et dans la préparation des prêtres. Le 5 octobre 1942 s'est effectuée la première rentrée du séminaire de La Mission de France ouvert à Lisieux. La décision de l'ouverture du séminaire a été prise à la demande du cardinal Suhard, archevêque de Paris, qui, depuis des années,

¹⁵ Ce rapport est cité par Robert Wattebled dans son livre : *Stratégies catholiques en monde ouvrier dans la France d'après la guerre*, Les Éditions Ouvrières, Paris, 1990, p. 43. L'auteur ne donne pas la référence de la source du passage cité.

faisait mûrir ce projet, en voyant de larges régions rurales profondément déchristianisées. La préparation des futurs missionnaires demandait une formation particulière. Il fallait élaborer différentes orientations, cela se faisait au fur et à mesure avec l'équipe qui favorisait le développement des idées. Le Père Louis Augros, Supérieur du séminaire de la Mission de France, se souvient de ce temps où tout restait à innover :

Il nous fallait chercher tous ensemble, associant le plus possible à cette recherche les jeunes prêtres qui étaient venus nous rejoindre et allaient constituer les premières équipes de la Mission de France. Nous n'avons jamais cessé de chercher. C'est peut-être dans la journée du 8 décembre 1942, au sein d'une atmosphère de prière intense, qu'ont été élaborées les orientations principales de notre vie et par là les exigences requises de nous tous en ce séminaire¹⁶.

Une première orientation mettait en avant la vie communautaire et le travail en équipes. Elle avait pour objectif d'éviter l'isolement des prêtres envoyés dans des régions déchristianisées et de partager solidairement la responsabilité de la mission qui leur était confiée. La formation spirituelle a également été marquée par la rupture avec celle qui était poursuivie dans tous les séminaires de France. Etant marquée par une note monastique, elle était régie par une règle analogue à celle de moines.

Pour se sanctifier il fallait y obéir avec amour car elle était l'expression de la volonté de Dieu¹⁷.

Après avoir souligné l'inefficacité de ce type de pratique, l'équipe de formation a opté pour une formation plus ouverte qui tenait compte de la préparation pour un travail difficile et sérieux :

Nous avons maintenu un cadre quotidien et hebdomadaire de prières, un horaire de travail et de repos, de réunions diverses et de sorties ; mais comme étant les exigences de vie d'une communauté d'hommes qui ont le souci de rencontrer Dieu sans cesse, tantôt seuls, tantôt ensemble ; qui ont le souci de se préparer, par un travail sérieux, à leur mission apostolique et tout simplement de se réunir entre frères en certaines circonstances¹⁸.

La formation intellectuelle avait également été adaptée aux besoins d'un apostolat nouveau :

Nous avons été tous d'accord pour refuser le type d'enseignement encore assez courant dans les séminaires : enseignement dont le programme était déterminé par

¹⁶ Louis Augros, *De l'Église d'hier à l'Église de demain*, Cerf, Paris, 1980, p. 56.

¹⁷ Ibid., p. 57.

¹⁸ Ibid., p. 58.

Rome et dont l'expression était donnée en principe en des manuels approuvés par l'autorité[...] Mais, pour nous, il était évident que pour tout notre enseignement une autre voie devait être adoptée si nous voulions préparer ces prêtres à être des témoins de la foi dans un monde dont la mentalité était façonnée par la science, la technique et l'idéologie marxiste¹⁹.

Un retour aux sources²⁰ pour tenter d'insérer la foi au sein de la culture de ce temps a été privilégié. Pour le faire, le cours des Sources²¹ a été inauguré au séminaire. En même temps, parmi les orientations spéciales, la pratique des stages a été mise en place. Née dans le contexte de la guerre, elle était un moyen de formation qui s'est avéré très fécond pour la préparation des futurs prêtres à leur mission dans un milieu qui n'était plus chrétien. Critiquée et contestée au début, cette pratique s'est répandue ensuite dans tous les diocèses de France.

Une chose nous semble essentielle dans la conception de l'évangélisation du Père Augros, proposée dans un document²² qui présentait la Mission de France. Pour saisir le message du Christ dans toute sa pureté « il faut le dépouiller de toutes les formes dont il a été revêtu par son insertion en des chrétientés révolues, afin qu'il puisse s'incarner à nouveau tout naturellement en cette société qu'il doit transformer²³ ».

Dans un article²⁴, publié en mai 1946, le Père Augros développe les mêmes idées dans le contexte mondial. Il n'y a pas pour lui de possibilité de continuité entre les efforts d'évangélisation de la civilisation nouvelle, qui s'édifie en Occident, et les efforts missionnaires en Extrême-Orient ou en Afrique. La difficulté principale de cette mission est ancrée dans la nécessité de dégager le christianisme de la forme qu'il a prise en Europe, pour qu'il puisse s'incarner dans d'autres cultures.

Le cadre préparé pour la formation des prêtres-missionnaires par l'équipe du séminaire de la Mission de France avait un objectif bien précis : répondre aux besoins des temps nouveaux. Cependant cette équipe n'était pas seule dans ses efforts de travail et de réflexion. Il y avait des rencontres périodiques à Lisieux et à Paris pour ceux qui avaient les mêmes

¹⁹ Ibid., p. 60.

²⁰ Un slogan qui est venu des groupes de recherche missionnaire au séminaire de la Mission de France. Il signifiait que toute théologie est liée à une culture et à un moment de l'histoire. Pour pouvoir annoncer l'Évangile il faut voir comment il peut s'insérer avec authenticité dans le contexte d'une autre culture.

²¹ La description de ce cours a été faite par Louis Augros dans son livre *De l'Église d'hier à l'Église de demain* à la page 61.

²² Ce document rédigé par le père Louis Augros en automne 1941 a été mis au point dans le détail par le cardinal Suhard. Il a reçu ensuite l'approbation de l'ACA des 14 et 15 janvier 1942 et a été publié sous forme de brochure intitulée *La Mission de France*. Elle connaîtra une seconde édition, modifiée, qui paraîtra en 1945.

²³ Louis Augros, *La Mission de France*, Ed. des Annales de Sainte Thérèse de Lisieux, Lisieux, 1945, p. 28.

²⁴ Louis Augros, « La Mission de France », dans *Masses ouvrières*, 12, mai 1946, p. 46-61.

préoccupations missionnaires. C'est ainsi qu'ils se retrouvaient avec les aumôniers nationaux des mouvements spécialisés pour les adultes, accompagnés des certaines personnes clés de l'époque comme le Père Ancel, Supérieur du Prado, le Père Voillaume, fondateur de Petits Frères de Foucauld, le Père Hollande, Supérieur de la Mission de Paris ou le Père Michonneau, curé célèbre du Petit-Colombes. Les idées qui sont nées de ces rencontres ont enrichi une recherche qui peu à peu donnera naissance à d'autres formes d'apostolat.

2. France, pays de mission ?

L'enquête sur la déchristianisation des masses ouvrières de Henri Godin²⁵, et de son ami Yvan Daniel²⁶, eut un formidable retentissement. Ce document²⁷ intitulé « Mémoire sur la conquête chrétienne dans le milieu prolétaire », a suscité, dès sa parution, de très vives discussions. Il a ouvert les yeux à ceux qui refusaient à croire que le mal de la déchristianisation fût aussi profond. Les réactions ne tardaient pas à venir : « J'ai reçu de Paris un manuscrit. Une bombe va éclater dans l'Église de France²⁸ » écrivait à son neveu l'un des premiers informés, Mgr Pierre Tiberghien, théoricien de l'Action Catholique. Il nous faut s'arrêter davantage sur les motivations profondes des deux auteurs de « La France, pays de mission » pour en découvrir le véritable message :

Cette étude n'est pas l'aboutissement d'un prurit de plume chez quelque esprit porté à la littérature, elle n'est point non plus le résultat de la recherche de quelque écrivain en mal de sujet nouveau, ni la satisfaction de quelque jeune affamé de scandale. Elle est la réflexion profondément personnelle et profondément douloureuse de deux prêtres, l'un vicaire, l'autre missionnaire du travail, tous deux aumôniers jocistes. Après dix ans d'efforts, chacun de son côté, ils se sont arrêtés. Ils ont jeté un regard sur le chemin parcouru. Ils ont constaté que, dans la forêt battue dans tous les sens, leurs traces venaient toujours se heurter à la même barrière fermée. Ils ont dû reconnaître qu'il en était de même pour leurs confrères partis pour la même chasse : la conquête du peuple, ou pour les laïcs emportés par la même ambition. Alors ils se sont fait un devoir de conscience de prévenir et d'indiquer quelle est cette barrière fermée devant laquelle viennent mourir tous les efforts²⁹.

Le constat fait par l'abbé Godin après une étude scientifique fut très lourd. Il faut admettre,

²⁵ Docteur en sciences économiques et sociales, aumônier fédéral de J.O.C. (Paris-Nord), de J.O.C.F. (Vincennes) et de L.O.C. (Jeunes foyers).

²⁶ Vicaire à Saint-Éloi et aumônier fédéral de J.O.C. (Paris-Est).

²⁷ Avant de paraître en librairie, le mémoire a été tiré à 80 exemplaires à la demande du Cardinal Suhard, archevêque de Paris, et a été envoyé à quelques personnalités ecclésiastiques. Il passait aussi de main en main dans le clergé et dans les séminaires. Il est paru en librairie le 12 septembre 1943 sous le titre *France, pays de mission ?* (Emile Poulat, *Les prêtres-ouvriers. Naissance et fin*, Cerf, Paris, 1999, p. 36-37).

²⁸ Pierre Tiberghien, *Souvenir sur l'abbé Godin, La lettre 65*, janvier 1964, p. 14.

²⁹ Cette déclaration ouvre le livre *La France, pays de mission*. L'ouvrage sera cité d'après l'édition originale : Henri Godin, et Yvan Daniel, *La France, pays de mission*, Édition de l'Abeille, Lyon, 1943, 215p.

après une analyse sociologique³⁰, que le prolétariat urbain représenté par 8 ou 9 millions de personnes, se trouvait en dehors de l'Église. Cette étude avait deux objectifs : tout d'abord faire la critique des méthodes du travail pastoral inefficaces en milieu païen et ensuite proposer des orientations pratiques pour sortir de l'impasse. Nous allons poursuivre avec beaucoup d'attention surtout le développement des orientations données par l'abbé Godin, car elles appartiennent au même courant de pensée par lequel était déjà marqué la formation au séminaire de la Mission de France.

Quelques observations s'imposent. Il y a comme un mur qui sépare les milieux païens des milieux chrétiens, un mur, qui reste infranchissable :

Là est le nœud du problème. Là est cette barrière à laquelle l'un et l'autre, depuis dix ans d'effort, nous nous sommes heurtés cent fois : toujours nous la retrouvons au bout d'un chemin nouveau que nous avons cru être, cette fois enfin, le bon chemin³¹.

L'analyse plus profonde de ce constat permet de découvrir qu'au fond il y a un problème d'organisation dans la communauté paroissiale qui elle-même ne peut pas être missionnaire :

D'abord à cause de la difficulté, de la quasi-impossibilité pour les païens d'entrer en nombre dans le milieu chrétien paroissial ; ensuite à cause de la difficulté, de la quasi-impossibilité, pour la communauté chrétienne paroissiale, en tant que telle, d'entrer dans le milieu païen³².

En face d'une telle difficulté, l'abbé Godin postule pour la fondation de la mission comme étant une autre entité d'appartenance chrétienne pour le prolétariat. Cette nouvelle structure procurerait un double avantage. Tout d'abord la mission deviendrait un espace où les prolétaires pouvaient être à l'aise dans toutes leurs différences d'appartenance, de la culture et du langage. Ensuite elle donnerait la possibilité de proclamer l'Évangile dégagé des revêtements et des déformations imposés par le moule d'une culture³³ :

Que nous le voulions ou non, notre christianisme est lié à une culture. Nous apprécions ses richesses ; nous apprécions aussi les richesses de cette culture : elles nous aident puissamment à faire épanouir celles de la religion. Alors, instinctivement, nous lions religion et culture, nous les enlaçons, nous les mêlons ensemble, au point

³⁰ Une typologie, devenue classique en sociologie du catholicisme a été utilisée par l'abbé Godin dans son analyse. Elle discerne trois catégories de populations : 1) Populations pratiquantes, de culture, de mentalité, de civilisation chrétienne : pays de chrétienté. 2) Populations non pratiquantes, mais de culture, de mentalité et de civilisation chrétienne : pays d'indifférence. 3) Populations païennes, étrangères à la pratique, à la culture et à la civilisation chrétienne : pays de mission. Cette typologie est présentée dans le livre d'Emile Poulat, *Les prêtres-ouvriers. Naissance et fin*, Cerf, Paris, 1999, p. 39.

³¹ Henri Godin, et Yvan Daniel, *La France, pays de mission*, Édition de l'Abeille, Lyon, 1943, p. 71.

³² Ibid., p. 50.

³³ Cette purification se présente comme une nouvelle voie pour accéder au mystère chrétien.

qu'il semble impossible de les séparer. Lorsque nous voulons transmettre la religion, il nous faut aussi, semble-t-il, transmettre la culture : pourtant, avons-nous le droit de refuser le Christ à ceux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas recevoir notre culture ? Si nous agissions ainsi, nous ressemblerions aux missionnaires qui voudraient européeniser leurs indigènes avant de les convertir.

Donnons l'Évangile tout pur à nos prolétaires païens ; il entrera dans leurs âmes, puis, avec le temps, il s'épanouira en une culture merveilleusement adaptée ; elle ne sera pas semblable à la nôtre, elle sera vraisemblablement plus simple, mais ce sera une culture chrétienne³⁴.

Le constat fait par l'abbé Godin permet d'identifier le cœur du problème. Une des grandes difficultés réside dans l'organisation de la paroisse ; elle ne permet pas d'accueillir des gens venus du milieu païen. L'Église de France n'a pas développé d'institutions pour la conquête et l'évangélisation du prolétariat. Les paroisses, cellules des bases de l'Église, doivent subsister pour le milieu chrétien, mais elles ont aussi besoin d'être assistées par un organisme nouveau : la mission. Celle-ci se caractérisera par l'autonomie, l'indigénisation et la conquête du milieu populaire.

Ce constat conclut toute la réflexion des deux auteurs de « La France pays de mission » sur les besoins d'une nouvelle forme de travail pastoral dans le milieu païen. Toute cette réflexion nous permet de comprendre l'évolution de la conception de la présence au monde ouvrier jusque-là inaccessible à toute forme d'évangélisation. Elle nous permet aussi d'identifier à nouveau le mouvement dont nous avons essayé de donner quelques caractéristiques dans l'introduction au chapitre 2 intitulé « Le contexte de l'Église de France du XX^e siècle ».

3. La naissance de la Mission de Paris

Les besoins des nouvelles formes de présence au monde déchristianisé ont donné naissance à une autre structure qui voulait répondre au mal de la déchristianisation de la ville de Paris mis en lumière par la parution du « Mémoire sur la conquête chrétienne dans le milieu prolétaire » des abbés Henri Godin et Yvan Daniel. La Mission de Paris a été créée le 16 janvier 1944 à l'issue d'une session qui a duré presque un mois à Combs-la-Ville et Lisieux. Déclarée par le cardinal Suhard sous le régime de la loi de 1901 comme une association catholique de la Mission de Paris, elle avait pour but « la création, le développement, l'organisation, l'administration de groupements de prêtres destinés spécialement à l'apostolat catholique de la région parisienne, et l'organisation de toutes œuvres catholiques par tous prêtres ou laïcs de nature à faciliter l'exercice de cet apostolat³⁵ ».

³⁴ Ibid., p. 125.

³⁵ Art. 1^{er} des statuts, *Journal Officiel* du 27 mai 1944.

Dans sa structure elle était indépendante des structures paroissiales et aussi de la Mission de France orientée vers les paroisses déchristianisées de France. Le rôle de la Mission a été défini en référence à la pensée de l'abbé Godin et constamment approfondi grâce à l'expérience de ses membres en contact permanent avec le monde déchristianisé. La première équipe de six, puis de onze membres a été soudée par l'épreuve de la mort de l'abbé Godin. Dans leur engagement très particulier tout restait à découvrir, à expérimenter. Des essais ont été entrepris en tous sens : renouvellements liturgiques, communautés de travail, bandes de jeunes, prédications publiques, visites de porte à porte, manifestations spectaculaires³⁶. Chaque opportunité était bonne pour lancer un nouveau courant évangélique, pour montrer que le christianisme était capable de s'adapter à la masse ouvrière et d'aller jusqu'aux plus pauvres. Un élément très important a contribué à la stabilisation de la Mission de Paris : le travail en usine ; il a marqué le passage d'une évangélisation prêchée à une évangélisation vécue. L'idée est venue tout naturellement mais elle n'était pas en accord avec les perspectives de l'abbé Godin. Dans sa conception, un prêtre de la Mission de Paris était un missionnaire libéré des servitudes paroissiales afin de consacrer tout son temps à l'évangélisation de la classe ouvrière. Cependant, un mois après la fondation de la Mission de Paris en février 1944, le premier missionnaire s'embauchait comme manœuvre chez Panhard. Six semaines plus tard au moment de Pâques, il faisait le point de son expérience dans une note de deux pages consacrée à l'équipe :

L'Église peut-elle prétendre à l'heure actuelle apporter aux ouvriers ce qu'ils attendent ? Non. Pour eux l'Église est la plus matérialiste des institutions ; pour en faire partie, il faut payer, et plus on paie cher, mieux on est servi... Quant aux prêtres, ils sont sous la coupe des capitalistes ; leur vie est bourgeoise ; ils ne font rien et ils ont toujours de quoi s'habiller, se loger, se nourrir. De plus, l'Église est liée à la politique. Elle est toujours d'accord avec tous les gouvernements. Elle tâche de tirer le maximum d'avantages des gouvernements qui se succèdent... D'où il semble qu'une révolution chrétienne, qu'un esprit missionnaire ne doivent pas consister uniquement à présenter l'idéal aux masses païennes. Certes, il faut le faire, et la Mission de Paris est pour cela ! Mais il faut une révolution parallèle dans le sacerdoce (qui atteindra les réformes de structure de l'Église) et dans la chrétienté existante...³⁷

Il est important de remarquer la volonté constante de recherche au sein de la Mission de Paris. Le moment où la pratique du travail en usine a été entreprise a marqué le début d'une

³⁶ « Il serait fastidieux d'énumérer dans le détail les demandes, lettres, suppliques, interventions, que le Cardinal et les responsables de la Mission de Paris durent effectuer en 1946 et 1947 afin d'obtenir pour les prêtres-ouvriers et leurs nouvelles communautés chrétiennes, certaines exceptions au droit commun » (Olivier de la Brosse, *Cardinal Suhard, Vers une Église en état de mission*, Paris, Cerf, 1964, p. 151. Introduction, choix et présentation des textes par le P. Olivier de la Brosse).

³⁷ L'extrait de cette note de deux pages a été cité par Emile Poulat dans son livre *Les prêtres-ouvriers. Naissance et fin*, p. 395.

vision nouvelle et complètement révolutionnaire du prêtre et de son sacerdoce. Pour les prêtres de la Mission de Paris le fait même de travailler comme les autres pauvres de leur entourage n'était qu'une conséquence d'un cheminement où tous cherchaient à briser le mur jusque-là infranchissable entre l'Église et les masses ouvrières.

Si un nombre considérable de missionnaires était favorable à cette pratique, le problème se posait quant à ses modalités. Pour pouvoir travailler, il fallait obtenir la permission des autorités ecclésiastiques. Le Cardinal Suhard donna d'abord l'autorisation de travailler pour un mois. Il la renouvela ensuite pour un second mois. Enfin, en face des demandes qui se multipliaient, l'autorisation fût accordée pour un temps indéfini. Dans une constante évolution, l'idée de passer un temps donné dans l'usine se changea en un désir de travail permanent. Le Père Louis Augros, Supérieur de la Mission de France, rêvait de cette forme d'engagement en 1946 :

Le Seigneur appellera peut-être un jour, de quelque façon, des prêtres (sera-ce quelques-uns, sera-ce un grand nombre, comme pendant la captivité en Allemagne ?) à se faire ouvriers, artisans, paysans, non pour un simple stage, mais de façon permanente. Qui sait ce que l'avenir nous réserve, quels appels de Dieu peuvent se faire entendre ? Et sous quelle forme ?³⁸

Un an plus tard, le Père Damien Reumont, après avoir fait un tour de France missionnaire, partageait ses découvertes : « Certains prêtres ont l'intention de passer toute leur vie en usine ; c'est l'exception ». En même temps, le Père Damien partageait ce que lui avait dit le chanoine Pierre Tiberghien, une autorité en matière d'Action Catholique :

Autrefois, je ne regardais la présence du prêtre en usine que sous forme de stage, plus ou moins prolongé mais temporaire ; aujourd'hui, je conçois très bien un prêtre-ouvrier passant toute sa vie dans le milieu de travail³⁹.

De l'autre côté le Père André Rétif partageait, dans un article publié en mars 1949 et consacré à la Mission de Paris, un autre sentiment :

Un bon nombre de prolétaires de France savent que des curés se sont faits ouvriers comme eux. Et pas pour quelques mois, à titre de stage ou d'expérience, mais définitivement, pour la vie. Ils se sont vraiment intégrés à la classe ouvrière⁴⁰.

Un seuil fut franchi. Il était évident que pour entrer en contact avec la classe ouvrière, le travail devenait indispensable. Il nous faut cependant étudier davantage les motivations qui

³⁸ Louis Augros, *La Mission de France*, dans *Masses ouvrières*, mai 1946, p. 56.

³⁹ Damien Reumont, *Fraternité des O.V.P.*, n° 5, 15 juin 1947, p. 7.

⁴⁰ André Rétif, *La Mission de Paris*, dans *Études*, mars 1949, p. 297.

guidèrent les membres de la Mission de Paris dans leur désir de partage de la vie et des combats des ouvriers. Il nous semble juste de citer ici les paroles du Supérieur de la Mission de Paris, prononcées lors de la session de Charleroi, tenue du 29 au 31 décembre 1947, devant six cents participants. Elles éclairent le chemin parcouru jusque-là par la Mission, elles partagent les différentes expériences vécues, elles expliquent sa raison d'être et les motivations des différentes actions :

Après quatre ans d'efforts, nous ne sommes plus au stade des seules expériences ; nous estimons que nous sommes une partie de l'Église en marche. [...] Nous sommes des francs-tireurs du clergé, parachutés en milieu païen, non pas pour faire sauter quoi que ce soit, mais seulement pour apporter un témoignage authentiquement évangélique. [...] Pour cela, notre désir est de nous incarner le plus possible au sein des masses ouvrières [...] Il s'agit donc, en prenant le standard de vie ouvrière, de sacrifier le style de vie traditionnel des prêtres, de sacrifier, si c'est nécessaire, notre santé et même notre réputation, pour vivre totalement dans les communautés humaines de quartier, de travail, de loisir⁴¹.

Ne faire qu'un avec les masses ouvrières, partager leurs sorts, leurs pauvretés, c'est une vie qui se veut dépouillée de tout et où Dieu est constamment présent. Les témoignages que nous avons cités au cours de notre réflexion nous permettent de comprendre l'aboutissement de la recherche sur les possibilités de la présence et d'évangélisation dans le monde ouvrier. Un certain nombre⁴² de prêtres de la Mission de Paris sont devenus des prêtres-ouvriers. Avec eux commence l'histoire d'une évangélisation jusque-là jamais pratiquée. Elle trouve ses racines dans l'expérience acquise au temps de l'occupation allemande où le travail forcé des prêtres, emprisonnés avec les autres victimes de la guerre, favorisait l'esprit de solidarité et de respect mutuel.

4. L'expérience de la guerre comme un des facteurs fondateur du mouvement des prêtres-ouvriers

Le 1^{er} septembre 1939 commençait la Seconde Guerre mondiale. Pour le clergé français la mobilisation et la captivité ont permis de faire une nouvelle expérience. Au-delà de toute stratégie pastorale, les conditions de la captivité, puis la déportation et la réquisition ont réduit un nombre de prêtres à n'être qu'hommes parmi les hommes.

De 1940 à 1945 plus de 4000 prêtres français ont été prisonniers de guerre en

⁴¹ J. Hollande, *La christianisation du Proletariat*, Édition du Témoignage chrétien, Bruxelles, 1948, p. 159-166.

⁴² Au 1^{er} janvier 1947 il y a juste dix prêtres-ouvriers : cinq à la Mission de Paris, quatre dominicains et l'abbé Boland à Liège. Au 31 décembre de la même année il sont 25, dont quinze religieux. (Les données ont été indiquées par Emile Poulat dans le livre *Les prêtres-ouvriers. Naissance et fin*, p. 444).

Allemagne. Pour les prêtres déportés aucune statistique définitive n'a été publiée. Des listes provisoires⁴³ ont été établies à l'époque du rapatriement. Cependant, elles sont partielles et souvent erronées. Sur 700 000 travailleurs français réquisitionnés pour le S.T.O.⁴⁴ en Allemagne, près de 300 prêtres sont partis en tant que les prêtres-ouvriers aumôniers pour l'apostolat au milieu des travailleurs réquisitionnés. Il serait fort utile d'éclairer davantage ces temps dont l'expérience s'est avérée très enrichissante. Les témoignages que nous allons apporter mettent en évidence une chose essentielle. Les tournants de la guerre ont permis une revalorisation du sacerdoce, un rapprochement et une proximité avec les laïcs :

Le prêtre, au camp, a été mieux connu. Les conversations du prêtre avec les laïcs ont été extrêmement facilitées par la vie commune comme par la similitude vestimentaire des laïcs et des prêtres... A ce contact familial et journalier, les camarades considéraient qu'il y avait plutôt parmi eux des prêtres qu'une structure ecclésiale, organisée en quelque sorte du dehors. Le prêtre au camp apparaît homme, comme les autres et pourtant porteur d'un message. La captivité le rapproche de ses frères⁴⁵.

La vie dans le camp dissipait très souvent une sorte d'illusion, d'imagination fictive qui existait dans la manière de concevoir la vie de prêtre :

Les hommes voient le prêtre vivre comme l'un d'entre eux, faire sa cuisine lui-même et sa vaisselle ; ils le voient laver son linge et raccommode ses vêtements comme tout le monde ; ils le voient – pardonnez-moi ces détails – soigner ses engelures et chasser sa vermine comme l'un d'entre eux⁴⁶.

Elle amenait aussi les prêtres à se défaire de leurs multiples attaches avec la classe bourgeoise. Qu'il le veuille ou non, le prêtre, par sa culture et très souvent ses origines, était perçu en lien avec la bourgeoisie. Cependant, par sa vocation particulière, le prêtre est le berger du peuple tout entier. La captivité détruisait le mur qui séparait très souvent les uns des autres :

Ce fut un grand bienfait de la captivité que de plonger le prêtre dans le milieu même de son apostolat [...] Ce fut encore une grande grâce de la captivité de nous amener à penser et à sentir au sein d'une communauté dont nous partagions le sort et les infortunes, de nous incarner concrètement dans la masse de ceux qui peinent et qui souffrent, loin des rares privilégiés qui possèdent et qui dirigent⁴⁷.

Les témoignages que nous avons mis en lumière permettent de découvrir le vrai sens de

⁴³ Une de ces listes est reproduite par J. Pélissier, *Si la Gestapo avait su*, Bonne Presse, Paris, 1945, p. 152-156. Les chiffres connus de l'Aumônerie générale sont les suivants : 481 incarcérés en France, 494 déportés, 160 exécutés ou morts.

⁴⁴ S.T.O. – Service de Travail Obligatoire.

⁴⁵ Pierre Flament, *La vie à l'Oflag II D – II B*, Amicale de l'Oflag II D – II B, Paris, 1957.

⁴⁶ Michel Ulrich, « La vie religieuse en captivité », dans *Études*, avril 1945, p. 24-39.

⁴⁷ *Le retour des prêtres. Aspects d'aujourd'hui et de demain*, Éditions du Seuil, Paris, 1945, p. 23-32.

l'expérience faite par les prêtres durant la Seconde Guerre mondiale. Le travail et les conditions de captivité, le fait même d'être ensemble, ont permis de faire tomber le mur qui séparait le prêtre du milieu pauvre auquel il n'avait jamais eu accès. Le travail était un moyen d'entrer en relation avec autrui, il brisait toutes les différences et facilitait une véritable lecture des conditions de vie de ceux qui partageaient le même sort.

C'est ici que se trouve la clé de la compréhension de l'attitude des prêtres-ouvriers, qui ont tenu à tout prix à devenir des travailleurs dans des usines. Le travail n'était pas le but en soi, mais le moyen qui permettait le contact avec les autres. Il n'était pas non plus un moyen de conquérir les masses ouvrières, perdues par l'Église, mais une volonté de devenir pauvre avec les pauvres, un désir de partager leur vie pour témoigner de l'amour que Dieu donne sans partage à chacun, quelle que soit la condition de sa vie.

La partie historique que nous venons d'achever nous a permis de faire une esquisse du contexte général de l'Église de France dans lequel sont nés une conception nouvelle du ministère de prêtre, un nouveau regard sur l'ecclésiologie et une nouvelle compréhension de la Mission de l'Église. Elle nous a permis de découvrir que ce courant nouveau a été profondément ancré dans l'expérience que les prêtres français ont fait durant la seconde guerre mondiale. La captivité, la déportation et la réquisition ont fait tomber beaucoup de difficultés qui séparaient le prêtre des milieux auxquels il n'avait jamais eu accès. Nous allons le considérer comme facteur fondateur de l'évolution postérieure dans le domaine du ministère de prêtre, de sa fonction pastorale et de sa compréhension ecclésiologique face à une conscience de plus en plus accrue du fait de la déchristianisation massive des villes et des campagnes françaises. De l'autre côté par opposition à l'expérience de la guerre, qui était une motrice de l'action, nous nous trouvons en face d'une Église de France riche et bourgeoise qui s'est construite autour d'une classe d'appartenance sociale. Toute la recherche des formes de l'apostolat nouveau sera constamment la mise en relief du mur qui sépare le prolétariat de l'Église traditionnelle. La volonté d'abattre ce mur sera en fait à l'origine des nouvelles structures, seules capables d'accueillir les gens venus du milieu païen. Cette volonté accompagnée du désir d'incarner le message de l'Évangile dans tous les milieux sera en effet à la base de l'expérience révolutionnaire des prêtres-ouvriers.

La découverte de tous ces aspects nous permettra maintenant d'enchaîner sur une recherche élargie de deux cas particuliers. Nous allons découvrir deux prêtres, fondateurs de la Mission auprès des Pygmées Bayaka du Sud-Ouest de la République Centrafricaine. Nous

allons poursuivre notre recherche en nous focalisant sur les trois aspects du mouvement missionnaire (ecclésiologie, ministère de prêtre, mission), dont nous venons de découvrir les différentes caractéristiques. Leur vision du sacerdoce, de l'Église et du travail pastoral, aussi exceptionnelle et hors de commun qu'elle puisse paraître, est profondément ancrée dans leur vécu et dans leur expérience de l'Église de France, dont ils sont tous les deux héritiers.

Chapitre II

Le Père René Ripoché et sa conception de la mission

Les sources classiques - livres et articles - parlent très peu du Père René Ripoché. On trouve quelques mots d'émerveillement devant la grandeur de son travail et de son témoignage, mais jamais rien de plus. Après l'avoir rencontré, j'ai pu constater que le Père René n'aime pas qu'on parle de lui, même s'il le permet pour parler de son travail. Cependant, pour découvrir ses convictions et sa vision⁴⁸ de l'Église, du ministère et de la mission, et pour sauver de l'oubli les rares sources qui en parlent, nous allons faire appel aux témoins qui ont bien voulu répondre à l'invitation que nous avons lancée.

La vision du Père René n'est pas née d'un vide. Elle est issue du milieu dans lequel il a grandi, de sa formation théologique, des rencontres avec d'autres formes du travail pastoral et d'apostolat, ainsi que du témoignage de la vie et du travail des autres prêtres rencontrés sur sa route. Pour pouvoir comprendre sa vision missionnaire il nous faudra retourner en arrière. La correspondance que nous avons échangée avec lui nous servira de guide dans notre voyage rétrospectif à la recherche des éléments fondateurs de sa vision. Les différents témoignages de personnes qui l'ont rencontré et ont travaillé avec lui viendront renforcer cette recherche de même que les documents que nous avons pu trouver dans les archives du Diocèse d'Angers et de sa mission à Monasao où il a vécu pendant 19 ans. Cependant, vu le temps qui s'est écoulé depuis ces événements, les difficultés liées à la disparition des témoins de sa vie, et les problèmes actuels de santé du Père René lui-même, notre recherche restera imparfaite. Le temps efface très souvent les souvenirs avec une efficacité surprenante. Le Père René en est conscient :

Votre travail me semble immense, mais ne vous faites pas peur. De mon côté je vous ai raconté ma vie ; des dates. Je suis bien incapable de remettre dans leur époque ce qui marquait l'Église de leurs temps. Mes camarades suivaient les événements plus et mieux que moi. Je profitais de leurs vues. Maintenant je profiterai de votre connaissance de l'époque. Je vous fais confiance⁴⁹.

Pendant notre recherche nous avons remarqué une autre difficulté. Très souvent dans les différents documents que nous avons rassemblés, faute de l'imperfection humaine, beaucoup de divergences de dates et de lieux ont laissé leurs marques. En fonction de nos possibilités nous avons essayé d'aller aux sources les plus proches et les plus fiables pour reconstituer le plus fidèlement possible les événements dans leur temps. En cas de doutes, nous signalerons

⁴⁸ Le mot « vision » que nous allons utiliser recouvre à chaque fois trois dimensions, celle de l'Église, du ministère et de la mission.

⁴⁹ René Ripoché, *Correspondance*, octobre 2007. La mention *correspondance* sera utilisée pour parler de toutes les lettres que nous avons reçues en 2007 et 2008 des Pères René Ripoché et Michel Lambert ainsi que des témoins de leur vie, en vue de préparer ce mémoire de Master.

les divergences en notes de bas de page.

Malgré ses faiblesses, notre recherche n'est pas dépourvue des bases d'une recherche méthodique qui nous a permis de découvrir un certain nombre d'indices pouvant éclairer notre problématique.

1. Un long chemin de préparation

René Bernard Ripoché est né le 14 novembre 1918 à la Renaudière, dans la région du Maine-et-Loire. Dès son plus jeune âge, il portait le désir de devenir prêtre :

Dès mon enfance, je fréquentais l'Église avec ma mère. Dès mon plus jeune âge, j'ai souhaité être prêtre. Quand Monsieur le curé passait à l'école et demandait à chacun : « que veux-tu faire quand tu sera grand », je répondais « je veux être comme mon frère ». Comme j'avais cinq frères plus âgés que moi, ma réponse était vague. Dans ma tête cela voulait dire : « je veux être prêtre comme mon frère Jean alors séminariste ». J'avais peur de dire « je veux être prêtre » car j'avais peur des moqueries de mes camarades⁵⁰.

A l'âge de 12 ans, il entre au petit séminaire de Beaupréau et ensuite au grand séminaire d'Angers. Il gardera toujours un bon souvenir du temps de sa formation :

A 12 ans, Monsieur le curé Moreau et ma mère m'ont conduit au petit séminaire de Beaupréau. J'étais heureux. Les enseignements qu'on nous donnait, les conseils qu'on nous donnait pour notre vie et qui étaient en vue de préparer des futurs prêtres m'alliaient très bien. J'étais à mon affaire⁵¹.

En 1939 vint la guerre, puis l'invasion allemande. Il dut quitter le grand séminaire d'Angers pour la mobilisation. Soldat en zone libre, en 1940 il fit l'expérience du travail dans « les Chantiers de la Jeunesse Française ». Cette expérience le marquera pour toute sa vie :

Soldat en zone libre, j'ai choisi d'être cadre dans les « Chantiers de la Jeunesse Française ». On encadrait les jeunes de zone libre appelés pour six mois au service national. On leur donnait une formation genre scout⁵².

Les Chantiers, comme l'armée, c'était un contact avec le monde, mais un contact plus vrai que dans l'armée. Il s'agissait de préparer des jeunes à la vie et non pas, au moins au début des Chantiers, à l'armée.

⁵⁰ Extrait du serment du Père René Ripoché prononcé dans l'Église à la Renaudière par lui-même le jour de ses 50 ans du sacerdoce, le 3 juillet 1994.

⁵¹ Ibid.

⁵² Ibid. Une petite mention de cette période se trouve aussi dans la *Semaine Religieuse d'Angers de 1994*, p. 287-289 qui retranscrit un article du *Bulletin diocésain de Berberati (Diocèse en République Centrafricaine où Père René travaillait de 1974 à 1994 auprès de la population de Pygmées Bayaka)*.

La vie dans les Chantiers était une épreuve mais aussi une ouverture sur le monde. Elle fut pour moi une épreuve pour ma vocation, mais aussi une ouverture sur le monde, que nous avons apportée au séminaire⁵³.

Vers la fin de 1941 les étudiants ont été autorisés à rentrer chez eux pour continuer leurs études. Ce fut un moment difficile où le Père René se retrouva devant une décision qui allait concerner tout son avenir :

C'est alors que je me suis posé un problème. Trouvant que je faisais du bien auprès des jeunes, j'ai songé à m'engager dans les Chantiers. J'ai réfléchi, prié, demandé conseil et j'ai compris que je ferai plus de bien en retournant au séminaire pour devenir prêtre⁵⁴.

C'est ainsi que le Père René, passant par différentes étapes⁵⁵, vint au bout de sa formation au grand séminaire d'Angers. Le 29 juin 1944 il fut ordonné prêtre dans l'Église de Begrolles⁵⁶ par l'imposition des mains du Monseigneur Jean-Camille Costes. Après son ordination sacerdotale, il fut nommé professeur à St-Maurille. Après 4 ans de travail il fut nommé, en 1948, administrateur de Montpollin et de Saint-Martin-d'Arcé où il restera jusqu'en 1953.

Que pouvons-nous dire de ces premières années de ministère ? D'après les divers témoignages que nous avons pu recueillir, sa vision du sacerdoce, du travail pastoral et du rôle de prêtre, dans une société bouleversée par la guerre et la déchristianisation, n'avait rien d'extraordinaire. Il était un curé fidèle au ministère classique :

Dans ma jeunesse et durant mes premières années du sacerdoce, le prêtre était pour moi avant tout l'homme de la prière qui se tient à l'église, l'homme des sacrements qui dit la messe, baptise, confesse, bénit les mariages, accompagne les malades. C'était aussi l'homme de la mission. Il prêchait à la messe, faisait le catéchisme, rassemblait les enfants et les jeunes pour les attirer au Christ⁵⁷.

Un changement s'est opéré dans la vie du Père René Ripoche lors de sa nomination à Brézé, le 11 juillet 1953⁵⁸. Cette nomination s'est avérée providentielle pour plusieurs raisons.

⁵³ René Ripoche, *Correspondance*, le 18 mars 2008.

⁵⁴ Ibid.

⁵⁵ Les étapes intermédiaires de sa formation : tonsuré le 17 décembre 1938, minoré le 29 juin 1938 et le 19 décembre 1942, sous-diacre le 23 janvier 1944 à Bourges, diacre le 25 mars 1944 à Bourges (source : Archives Historiques du Diocèse d'Angers).

⁵⁶ Il nous faut préciser le lieu de l'ordination du Père René. Selon une note des Archives Historiques du Diocèse d'Angers il a été ordonné prêtre à Angers. Cependant Dans le sermon du 3 juillet 1994 pour le jubilé de ses 50 ans du sacerdoce, ainsi que dans une lettre du 11 juin 2007 le Père René précise : *Ordination à Begrolles et non pas à Angers ; c'est que les Alliés venaient de débarquer sur la côte de la Manche.*

⁵⁷ Ibid.

⁵⁸ Un an après Rome a condamné la pratique des prêtres-ouvriers. Cependant à aucun moment ni le Père René, ni les autres prêtres du secteur n'ont pas cessé leur travail quotidien. Le Père Louis Forestier, le doyen du secteur de

Tout d'abord Brézé faisait partie du doyenné de Montreuil, dont les prêtres étaient rattachés à la Mission de France. Ils travaillaient également chez les gens. Ensuite le Père René remarqua que son prédécesseur, l'abbé Chevalier, avait fait un bon travail pastoral et avait acquis une bonne réputation en travaillant comme les prêtres de la Mission de France :

Quand je fus nommé à Brézé, pays en partie déchristianisé dans le Saumurois, j'ai constaté très vite que mon prédécesseur avait fait du bon travail en étant prêtre-ouvrier⁵⁹. Je l'imitais un peu. J'allais travailler chez les viticulteurs⁶⁰.

Une raison de plus qui a fait basculer le mode de vie du Père René était une raison matérielle. Brézé faisait partie d'une région déchristianisée où les gens pratiquaient peu. Les intentions de messe étaient rares. Les besoins quotidiens du Père René le poussèrent à travailler comme journalier agricole.

De l'évêché je recevais de l'argent, mais trop de prêtres vivaient en région déchristianisée, aussi l'argent des messes quotidiennes manquait. Certes, certaines paroisses, peu nombreuses, voulaient m'en donner pour chaque semaine, mais moi je ne voulais pas. J'allais donc travailler chez les agriculteurs et les viticulteurs⁶¹.

Le changement dans la vie du Père René fut provoqué aussi par une recherche de proximité avec ceux à qui il avait été envoyé pour proclamer la Bonne Nouvelle. Le travail constituait pour lui un moyen d'entrer en contact avec les gens :

Au bout de quelques années en paroisse, l'image du prêtre a changé pour moi. Il était bien entendu toujours l'homme des sacrements mais auparavant l'homme de la mission : il était chargé de porter le message du Christ à ceux qui étaient les plus éloignés du Christ et de l'Église, et de mettre ce message à leur portée en le vivant au milieu d'eux⁶².

Longué l'explique en toute simplicité dans une lettre qui nous est parvenue le 10 mars 2008 : *Pour ce qui est de Rome, nous ne nous sommes pas sentis visés par l'interdiction de 1954. On se voulait prêtres au travail plutôt que prêtres-ouvriers. De tout temps, les curés de petites paroisses rurales travaillaient pour survivre, et comme nous, ils assuraient les services de leur paroisse, en allant visiter leur ouailles et en particulier les malades, avec le catéchisme, mariages, baptêmes et sépultures, plus, bien sûr les messes du dimanche.*

⁵⁹ Le terme « Prêtre-ouvrier » n'est pas utilisé par le Père René Ripoche au sens strict du mot. Il s'agit des prêtres diocésains qui en assumant les différentes tâches paroissiales allaient travailler aussi chez les gens. Les différentes raisons de cette pratique ont été expliquées par le Père Louis Forestier dans la note de bas de page n° 56. L'appellation « Prêtres au travail » conviendrait mieux pour expliquer cette pratique.

⁶⁰ René Ripoche, *Correspondance*, juin 2007. D'autres passages dans les documents témoignent de l'évolution dans la vie du Père René :

Comme je fus nommé à Brézé, la région déchristianisée, j'ai succédé à un prêtre très dévoué et sympathique. Toute l'équipe de doyenné était rattachée à la Mission de France. Je fus comme eux, (René Ripoche, *Correspondance*, juin 2007),

Prêtre-ouvrier c'est une expression qui me semble trop forte pour moi. J'étais dans ma paroisse où je faisais toutes les tâches habituelles du curé, mais en même temps j'allais travailler chez les gens, (René Ripoche, *Correspondance*, octobre 2007).

⁶¹ René Ripoche, *Correspondance*, octobre 2007.

⁶² René Ripoche, *serment du jubilé*, le 3 juillet 1994.

Le désir de proximité avec les gens de sa paroisse l'accompagna tout au long de son travail pastoral. Cependant, l'accomplissement de ce désir ne pouvait passer que par une vie de pauvreté et le témoignage de l'accueil et de la charité au jour le jour.

En 1962, le Père René fut nommé vicaire de Durtal, Gouis, Montigné-les-Rairies et les Rairies. Un an après, en 1963 il devint le curé de Jumelles et en même temps administrateur de La Lande-Chasles en 1964. Il exercera ces responsabilités jusqu'à son départ en République Centrafricaine en 1974. Jumelles faisait partie du Secteur de Longué qui était associé⁶³ à la Mission de France à cause d'une attitude commune face aux non-croyants. Sa vie et son travail pastoral ne changèrent pas. Il partagea sa cure avec une famille pauvre dont la femme faisait la cuisine. Pour subvenir à ses besoins, il travailla à nouveau comme journalier agricole. Ancien doyen du Secteur de Longué, le Père Luis Forestier, témoigne de son dévouement :

René vivait très pauvrement à Jumelles : il donnait beaucoup et parfois prêtait son lit pour quelqu'un de passage. Il travaillait comme ouvrier agricole, sauf mercredi, jour du catéchisme⁶⁴.

Au delà de ses préoccupations quotidiennes liées à la paroisse et au travail, le Père René s'intéressait particulièrement aux pays pauvres du tiers-monde. L'histoire de sa vocation missionnaire est liée aux différents événements survenus tout au long de sa vie et surtout au moment où il était le curé de Jumelles : C'est là que sa vocation missionnaire a mûri lentement :

Je m'intéressais aux pays pauvres et j'essayais d'y intéresser les chrétiens (j'étais en pays déchristianisé, 3% de pratique). Aussi, si on faisait une amélioration dans l'église, on envoyait l'égalité des dépenses pour les jeunes églises. Finalement je me suis dit c'est bien beau de s'intéresser aux pays pauvres mais il faudrait peut-être y aller⁶⁵.

Il avait dans l'habitude d'accueillir des gens qui venaient témoigner de leur travail auprès des populations pauvres du pays du tiers-monde. L'éveil de la conscience aux besoins des autres faisait partie de la sensibilisation des chrétiens et l'invitation au partage avec ceux qui vivent dans la pauvreté. En même temps l'esprit de missionnaire s'éveillait de plus en plus chez le Père René :

⁶³ Association à la Mission de France est née de la volonté des prêtres diocésains à être initié aux objectifs et à la théologie de la Mission de France. Ils restaient les prêtres diocésains mais selon les possibilités ils pouvaient aller aux réunions et même participer à une année de formation avec les prêtres de la Mission de France.

⁶⁴ Témoignage du Père Louis Forestier, *Correspondance*, le 22 novembre 2007.

⁶⁵ *Chez les Pygmées, naissance d'une communauté chrétienne*, dans *Ouverture et Partages*, février 1988, p. 1-3. (D'après un article de Maurice Vigneron dans la Semaine Religieuse d'Angers et des notes de René Ripoche).

Une jeune célibataire qui avait séjourné deux ans à Bambari⁶⁶, en Centrafrique, comme coopérante, est venue nous parler de son expérience. Ce qui m'a frappé, c'est qu'elle et plusieurs missionnaires cultivaient le coton. Moi, ouvrier agricole, cela me plaisait.

Quelque temps plus tard, un prêtre Fidei Donum, aumônier des étudiants à Yaoundé, avait, pendant les vacances scolaires, parcouru la piste Yokadouma-Mounboundou⁶⁷ et filmé la vie des Pygmées. Il est venu nous passer son film. La conclusion pour moi fut celle-ci : « si je pars, j'irai chez les Primitifs⁶⁸ ».

En même temps, d'autres circonstances l'aidèrent à prendre la décision en faveur de son départ en mission. En 1974, Monseigneur Quelen, évêque auxiliaire du Diocèse d'Angers, vint pour lui annoncer une autre affectation, qu'il ne voulut pas accepter. Il fut invité à quitter son presbytère de Jumelles pour aller vivre avec l'équipe des prêtres de Longué. Le Père René considérait tout ce qui lui arrivait comme providentiel. Ce concours de circonstances ne pouvait être rien d'autre que l'invitation de Dieu lui-même à quelque chose à quoi il le depuis longtemps préparait. Il commença les démarches en vue de son départ en mission comme prêtre Fidei Donum⁶⁹. Tout d'abord il rencontra le Père Charles Maupetit, le Directeur de la Coopération Missionnaire. Il encouragea le Père René dans ses démarches et lui conseilla d'aller rencontrer Monseigneur Henri-Louis-Marie Mazerat l'évêque d'Angers. En même temps, le Père Maupetit lui procura un article⁷⁰ du Père Michel Lambert, qui partageait des impressions de son premier séjour⁷¹ chez les Pygmées Bayaka du Sud-Ouest de la République Centrafricaine. La visite chez Monseigneur Mazerat s'avéra très constructive. Le Père René s'en souvient avec beaucoup de détails :

⁶⁶ A un moment donné le Père René envisageais son départ en Mission à Bambari. Il en parle dans une lettre, envoyée à un ami de Jumelles, le 18 décembre 1973 : *Hier soir j'en ai parlé aux autres prêtres du secteur et à deux religieuses présentes. Ils soulèvent les polémiques que nous avons soulevées : l'âge, la santé, l'adaptation ; les schémas déjà dans la tête... Il est vrai que je ne leur ai pas exprimé le fond de mon désir ; j'attends pour le leur dire. J'ai seulement dit que le mieux pour moi serait un coin où il y aurait très peu de chrétiens, que j'avais l'intention de préparer mon point de chute et j'ai parlé de l'équipe de Bambari sans plus. Je leur ai demandé d'en garder le secret tant que je ne connaîtrais pas un point de chute plus précis, autrement dit tant que je ne serai pas certain de la possibilité de la réalisation.*

⁶⁷ Cette piste se trouve dans la partie l'est du Cameroun. A un moment donné le Père René envisageait comme une des possibilités d'insertion en Afrique un camp des Pygmées au Cameroun. Cette possibilité a été rapidement abandonnée.

⁶⁸ Ibid.

⁶⁹ Cette appellation a été donnée aux prêtres diocésains par le Pape Pie XII dans l'encyclique « Fidei Donum » publiée le 21 avril 1957. Le Pape demandait aux évêques d'autoriser leurs prêtres à répondre aux appels de la Mission, notamment en Afrique.

⁷⁰ Article *Avec les Pygmées, en République Centrafricaine*, de la plume du Père Michel Lambert est paru dans la revue *Spiritus* n° 53, mai-août 1973, p. 206-212. Il représente une source importante d'informations qui concernent notre recherche. C'est pourquoi nous allons le mettre dans son intégralité dans l'annexe de ce mémoire.

⁷¹ Père Michel Lambert a fait son premier séjour chez les Pygmées à Solé (village situé dans la préfecture de Sangha-Mbaéré dans le Sud-Ouest de la République Centrafricaine) du 5 avril au 2 juin 1972. Après un congé en France il est retourné chez les Pygmées de Solé et à leur demande ils ont fondé le 20 janvier 1973 un village des Pygmées appelé Bélemboké.

Monseigneur, je désire partir Fidei Donum et chez les Pygmées. Votre coadjuteur est venu me demander de résider au secteur. J'ai refusé. Je serai déplacé dans un an. Je pense que c'est un coup de pied au ... de la part de la Providence. Et l'évêque de répondre : « Si c'est vrai que vous avez reçu un coup de pied quelque part et si c'est possible, je veux bien et vous partirez cette année même⁷² ».

Avec la bénédiction de l'évêque le Père René prit contact avec le Père Michel avec qui il avait échangé sur les principes de sa vision missionnaire. Nous conservons le brouillon d'une lettre de cette correspondance, où le Père René exprime son approbation quant à la manière d'être présent au milieu des Pygmées Bayaka :

Je suis d'accord avec toi sur la façon dont tu vis au milieu des Pygmées, sur le genre de vie que tu as choisi : une vie de travail avec les Pygmées, une vie pauvre avec eux, une présence et un témoignage d'amitié. D'accord aussi lorsque tu estimes que les Pygmées ont à bâtir eux-mêmes leur avenir sans miser sur le fric extérieur, lorsque tu estimes que leur salut est entre leurs mains, dans leur cœur. Je suis prêt à essayer comme toi de ne solliciter l'aide financière de personne, même pas de l'évêché⁷³.

Finalement l'engagement du Père René se dessina. Le contrat⁷⁴ fut signé entre Mgr Mazerat, l'évêque d'Angers, Mgr Baud, l'évêque de Berberati et le Père René. Il prévoyait son engagement pour deux ans à cause des difficultés particulières du milieu de travail. Le départ fut fixé au 24 octobre 1974 et fut accompli selon les précisions établies.

2. Fidélité et ouverture. L'esquisse d'une personnalité

En partant à la recherche des éléments de la vision de l'Église, du ministère et de la mission, du Père René, nous avons essayé d'analyser les différents événements⁷⁵, survenus tout au long de sa vie de prêtre en France. En approfondissant notre connaissance de la personne du Père René, nous étions sûr de cerner dans sa vie un moment très important où il a basculé vers une autre forme d'exercice de son ministère de prêtre. En regardant le changement dans sa vie au moment de sa nomination à Brézé en 1953, nous pouvons constater qu'il a joint trois types d'appartenance : la fonction de l'administrateur et de curé, l'association à la Mission de France⁷⁶, et l'attitude de travailleur à la manière des prêtres-ouvriers. Cependant, malgré notre enthousiasme premier à bien vouloir démontrer ce

⁷² Extrait de l'entretien avec le Père René Ripoche, à la veille de son départ de Monasao, janvier-février 1994. L'entretien a été enregistré en présence de Manuelle et Jean-Luc Mottet et Philippe Coibion et retranscrit par Manuelle Mottet.

⁷³ René Ripoche, *Brouillon d'une lettre à Michel Lambert*, le 25 février 1974.

⁷⁴ Ce contrat précisait que dans un premier temps le Père René resterait quelques semaines chez le Père Michel à Bélemboké, et ensuite il irait dans un autre village pygmée.

⁷⁵ Nous avons déjà mentionné ces facteurs dans l'introduction au chapitre II : la formation au séminaire, le milieu du travail, les rencontres avec d'autres formes de travail pastoral et d'apostolat, le témoignage du travail pastoral et de la vie d'autres prêtres.

⁷⁶ Une entité responsable de l'évangélisation à laquelle était associé le doyenné du secteur de Longué.

changement, nous pensons, que pour la période qui concerne sa vie en France, il n'y eut jamais de changement, ni dans sa vision de l'Église, ni dans l'exercice de son ministère. Sa décision d'une vie de pauvreté et son désir de proximité avec les gens, constitue pour nous l'essence de toute sa vie de prêtre. L'exercice du ministère classique n'a pas changé pour lui avec sa nomination à Brézé. Le contexte particulier d'apostolat dans la région déchristianisée, dont Brézé faisait partie, l'a juste obligé à enrichir, par le travail manuel, sa vie de prêtre. Quant à son ministère, il continua à faire la catéchèse, à célébrer les sacrements et à assurer fidèlement la messe dominicale⁷⁷. Ce qui évolua chez lui, ce fut la conscience de la nécessité du travail missionnaire. Elle naquit dans un contexte d'apostolat dans la région déchristianisée de son diocèse. C'est dans le domaine de la mission⁷⁸ que nous voyons un éveil et une évolution chez le Père René. C'est pourquoi nous pouvons parler d'une particularité de sa vision de prêtre, qui se caractérise par une vie de témoignage et une recherche de proximité avec les gens. Ces deux moyens lui ont permis de réaliser son travail missionnaire : la vie de pauvreté qui le rapprochait facilement du milieu où il vivait, et le travail manuel qui était un moyen d'entrer en contact avec les gens. Le Père René le constate avec beaucoup de simplicité : « La pauvreté me faisait proche de la plupart des gens et la sympathie existait entre nous⁷⁹ ». Ce pilier de sa vie spirituelle et sacerdotale n'a jamais changé.

Faisant une esquisse de sa personnalité nous étions touché à la fois par sa fidélité au ministère classique et son ouverture au monde déchristianisé. Il nous semble que c'était cette confrontation qui, à travers une profonde réflexion et souci de ceux qui étaient loin de l'Église, lui a permis d'adopter et d'intégrer d'autres pratiques plus missionnaires dans l'exercice de son ministère. Nous pouvons constater aussi une influence directe des pratiques adoptées par la Mission de France sur l'exercice de son travail pastoral face aux non-chrétiens. Tout cela, greffé sur le choix de la vie de pauvreté, est la force du témoignage du Père René et la richesse de sa personnalité.

3. Chez les Pygmées Bayaka

Le 25 octobre 1974, le Père René arrive à Berberati sous une tempête effroyable. Il laisse derrière lui des années du travail pastoral dans le diocèse d'Angers en tant que prêtre et ouvrier, devant lui s'annonce un large horizon inconnu qu'il va explorer pendant 19 ans de

⁷⁷ Nous avons cité dans la note de bas de page n° 55, l'explication du Père Louis Forestier qui dit que la pratique du travail manuel, assez courante chez les prêtres, n'avait rien d'extraordinaire dans un contexte socioculturel où les prêtres étaient obligés de subvenir à leurs besoins.

⁷⁸ Cette mission était bien sûr comprise par le Père René dans ses deux dimensions : ad intra et ad extra, donc le travail pour l'évangélisation de sa paroisse et l'éveil de la conscience aux besoins des pays des missions.

⁷⁹ René Ripoche, *Correspondance*, le 18 mars 2008.

présence en République Centrafricaine. Ces années d'expérience auprès d'une population déchristianisée ont créé en lui une ouverture sur ceux qui l'entourent. Cette expérience, liée à son désir de la vie proche des plus pauvres et des plus démunis, était son trésor qu'il a emporté en République Centrafricaine.

Avant son départ pour Bélemboké, il reste quelques jours à Berberati afin de s'approvisionner pour son voyage. Sur place, dans le village de Pygmées une équipe⁸⁰ l'attend déjà. Le Père René ne tarde pas à venir. Le 30 octobre⁸¹ 1974, il quitte Berberati de bonne heure, accompagné par le vicaire général. Le jour même, ils arrivent à Bélemboké, éloigné de 180 km de Berberati. La nuit venue, le Père René partage avec les amis de France ses premières impressions sur ce qu'il a pu découvrir en une demi-journée passée avec les Pygmées :

Actuellement je suis dans une case en terre, éclairée par une lampe-tempête, assis sur une valise, elle-même posée sur un lit bas de bambou, en attendant mieux ; mais les Pygmées sont loin d'en avoir tous autant. J'entends les Pygmées chanter ; ils dansent car j'entends également les claquements des mains. Leurs chants ressemblent à des tyroliennes sans paroles, leurs voix ont des sonorités de flûte ; dans la forêt on croit entendre des oiseaux.

Je pense que ce chant qui sort du cœur de ces gens si simples monte vers Dieu en exprimant la joie. Que le Seigneur me permette de vivre son amour au milieu d'eux, de les écouter et de les comprendre⁸².

Dès son premier jour à Bélemboké, le Père René sait que le temps de son séjour dans ce village est limité à un stage de quelques semaines et que dans un avenir très proche il partira pour s'installer dans un autre campement de Pygmées situé quelques part à proximité de celui-ci. Il en profite alors pour connaître davantage la langue sango⁸³, parlée par la plupart

⁸⁰ Cette équipe qui travaillait à Bélemboké était constituée du Père Michel Lambert et de deux Sœurs religieuses : Marguerite Ludwig et Marie-Thérèse Batot.

⁸¹ Trois documents qui parlent de l'arrivée du Père René à Bélemboké divergent sur la date de son arrivée. Dans la correspondance envoyée à ses amis le 25 octobre 1974, p. 2, le Père René situe ce fait mercredi le 30 octobre 1974. Dans un autre document intitulé « Entretien avec le Père René Ripoché à la veille de son départ » janvier-février 1994, p. 2, retranscrit par Manuelle Mottet, le Père René parle du 28 octobre. Troisième document intitulé « Bélemboké » qui est retranscription des souvenirs du Père Michel Lambert sur la fondation et son séjour à Bélemboké, faite par Houngue François de Paul en 2007, situe ce fait au mois de décembre sans en dire davantage. Nous avons retenu la date qui est donnée par le Père René dans sa lettre du 25 octobre 1974 car c'est une source la plus proche de cet événement.

⁸² R.R. 1, le 25 octobre 1974, p. 3. Toute la correspondance du Père René envoyée de l'Afrique à ses amis entre 1974 et 1994 est gardée dans les archives de la Mission Catholique de Monasao. Elle est répertoriée selon les abréviations suivantes : R.R. 1 – nom René Ripoché suivi de numéro de la lettre et ensuite la date qui figure sur la première page de chaque lettre. Nous allons citer cette correspondance selon ce schéma, en précisant le numéro de la page sur laquelle se trouve la citation choisie.

⁸³ Sango est une langue nationale de la République Centrafricaine. Cependant elle n'est pas la langue propre des Pygmées. Le groupe de Pygmées Bayaka de la région du Sud-ouest de la Centrafrique utilise leur propre langue appelée Mbènzélé.

des Pygmées ; cela lui permettra d'approcher leurs coutumes, leurs habitudes et leur manière de vivre. Guidé par une curiosité tout à fait naturelle, il participe activement à la vie de la mission et du village dont l'organisation est rythmée par les principes liés à la culture des Pygmées et à leur histoire.

Le Père René profitait bien du temps de son stage. Entre la chasse en forêt et les efforts consacrés à l'apprentissage de la langue, il travaillait aussi sur la plantation du Père Michel Lambert. Sa philosophie de vie était toute simple : partager la vie des Pygmées et travailler comme tous de ses propres mains pour subvenir à ses besoins. Le Père René, jusqu'à la fin de son séjour en République Centrafricaine, appliquera ce même principe qui lui permit d'être proche de ceux qui vivaient autour de lui.

Enfin, le grand jour de son départ vers un autre campement des Pygmées arriva le 7 janvier 1975. Le Père René partit de Bélemboké, accompagné du Père Ferdinand de la mission de Nola, venu avec sa voiture pour aider le Père René dans le déménagement. Quelques semaines avant, le Père Michel Lambert et la Sœur Margueritte Ludwig étaient partis pour visiter les Pygmées sur une ancienne route de Bayanga en vue de trouver un emplacement pour le Père René. Parmi quatre campements visités, ils décidèrent que le mieux serait de l'installer à Baboungué. Le jour de son arrivée, les Pygmées de Baboungué l'accueillirent d'une manière particulière :

René fut accueilli comme un sauveur : « ce ne fut pas difficile du tout ». Qu'est-ce qu'ils attendaient de lui ? Ce qu'ils avaient vu à Bélemboké : que quelqu'un les aime, s'occupe d'eux, qu'il y ait un dispensaire, une école⁸⁴.

Cependant la tâche n'était pas simple. Au moment de son arrivée à Monasao le Père René avait déjà 57 ans et la vie au campement des Pygmées était très difficile. Il s'installa en retrait autour de 200 mètres de la route dans la savane. La source d'eau n'était qu'à 10 minutes de sa case, la forêt à quelques minutes de marche. Sa case était toute simple faite de branchage et en feuilles. A l'intérieur un lit de branches et de feuilles et une cantine en guise de chaise. Il avait aussi une plantation pour subvenir à ses besoins. Le Père René partageait avec ses amis l'inquiétude qui l'habitait en ce début d'aventure avec les Pygmées du campement Baboungué :

Eh bien, il faut que je vous dise que, dans les jours qui précédaient Noël, je me faisais peur devant la situation qui se préparait et je connaissais la tentation de ne pas

⁸⁴ Entretien avec le Père René Ripoche à la veille de son départ, janvier-février 1994, p. 3.

aller plus loin, de trouver la tâche trop lourde pour mes épaules. Mais Noël vient : Jésus a voulu vivre au milieu de nous, ce n'était pas drôle pour lui non plus. Et puis, j'ai lu dans l'évangile : « Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas digne de moi ». Et j'ai retrouvé le courage avec la confiance en Dieu.

Je ne me croyais pas capable de vivre seul, à 20 mètres des autres cases, dans une case en feuilles avec les inconvénients : un lézard se promène dans la toiture, un rat vient faire un tour... et pourtant je dors en paix. J'espère que je fais l'œuvre du bon Dieu.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de problèmes ; au contraire il y en a beaucoup : se procurer la nourriture, faire ma cuisine, ma vaisselle, ma lessive, travailler à ma plantation, rester propre malgré mon installation et la poussière⁸⁵.

Cette expérience de la vie commune avec les Pygmées avait sa source, son but, et sa direction. Née dans un contexte particulier, la création des villages des Pygmées voulue par eux-mêmes, avait comme l'objectif premier une rupture des liens de servitude, dans lesquels ils demeuraient envers les populations voisines. C'est pourquoi dans un premier temps, nous allons éclairer davantage les objectifs qui accompagnaient le travail du Père René et faisaient partie de sa vision missionnaire.

4. Promouvoir l'homme et tout homme

Si nous pouvons concevoir d'une manière précise un des aspects de la vision missionnaire du Père René, qui l'animait tout au long de sa vie chez les Pygmées, nous le faisons volontairement à travers les paroles du Pape Paul VI dans son encyclique « le développement des peuples » : « promouvoir l'homme et tout homme ». Il est important en effet de comprendre que les Pygmées n'étaient jamais pour le Père René des simples sujets à évangéliser. C'est pourquoi, dès le début, il travaillait pour un développement intégral des Pygmées. Avant même de songer à l'évangélisation de ce peuple, le Père René contribuait, en collaborant avec le Père Michel Lambert et l'équipe de Bélemboké, par ses efforts, à la libération des Pygmées des tous les liens de dépendance par lesquels ils étaient soumis aux autres populations de cette région de la République Centrafricaine. Le Père René l'explique, à l'occasion d'attribution par les Pygmées Bayaka, d'un nouveau nom à leur campement appelé Baboungué :

Monasao, c'est ainsi désormais que je situerai mes lettres. Les Pygmées ont voulu un nom particulier à leur campement. Auparavant ils étaient les Pygmées du campement de Baboungué ou de Beya. Baboungué et Beya sont des villages voisins et les Pygmées travaillent dans les plantations des Villageois de ces villages et ces Villageois appelaient les Pygmées « leurs Pygmées », comme s'ils leur appartenaient. En voulant un nom particulier à leur campement, les Pygmées manifestent ainsi leur volonté de ne pas

⁸⁵ R.R. 5, le 12 janvier 1975, p. 2.

demeurer dans un état de servitude, ils veulent devenir les égaux des Villageois⁸⁶.

La présence du Père René chez les Pygmées s'inscrit dans un projet qui existait déjà quelques années avant son arrivée. Nous pouvons dire que dans la pensée du Père Michel Lambert, arrivé en premier chez les Pygmées, et dans celle du Père René Ripoché, qui collaborait avec lui du fond de son cœur, la libération des Pygmées Bayaka était préalable à l'évangélisation. C'est dans ce but que les villages des Pygmées Bélemboké et Monasao ont vu le jour. Cette vision missionnaire qui englobe l'homme dans sa totalité, a été lancée par le Père Michel Lambert, venu pour la première fois chez les Pygmées Bayaka, déjà en 1972. Le Père René partageait cette même vision et collaborait avec le Père Michel Lambert en suivant très souvent ses conseils. Les efforts quotidiens consacrés à rendre aux Pygmées leur liberté et à rompre tous les liens avec leurs maîtres étaient enrichis par le travail pour la promotion des Pygmées Bayaka. Par leurs efforts et avec leurs moyens, peu à peu, ils développaient l'agriculture, l'éducation et le secteur de la santé. Toutes ces dimensions de la vie des Pygmées qui ont été prises en compte font partie de ce que nous avons appelé ci-dessus « promotion de l'homme et de tout homme ». Cette vie près des Pygmées a permis au Père René d'approfondir, au jour le jour, la connaissance de leur culture et de leurs différentes traditions et de parcourir avec eux sur le grand virage qu'il prenaient dans leur marche vers la liberté.

5. Esquisse d'une spiritualité

Le Père René découvrait au fur et à mesure sa place et son rôle en étant ouvert à ce qui portait son expérience de la vie à Monasao. En lisant sa correspondance, nous pouvons nous apercevoir assez rapidement que les motivations qui vivifiaient sa vie quotidienne et sa manière d'être présent parmi les Pygmées avaient toutes le même fondement:

Il ne s'agit pas de venir en touriste. Il ne s'agit pas de venir en amateur. Il ne s'agit pas de venir en voulant conserver le confort. Il s'agit de vivre pauvre au milieu des Pygmées (c'est pourquoi nous ne voulons pas d'auto, et malgré cela, nous sommes riches au milieu d'eux) et de partager leur vie, autant qu'il est possible à un blanc, ce qui exige un sérieux renoncement. Il faut laisser en France sa famille et ses habitudes. Il ne s'agit pas de décider à la légère. Il faut affronter les maladies qui sont nombreuses et le climat [...] Il faut accepter la solitude et des multiples renoncements. Il faut venir pour le service désintéressé des Pygmées et pour le Royaume de Dieu⁸⁷.

Ce passage assez bref d'une des ses lettres nous permet de faire un premier constat fondamental pour notre recherche : il existe une continuité dans la manière de vivre et d'être

⁸⁶ R.R. 8, le 20 juillet 1975, p. 2.

⁸⁷ R.R. 6, le 3 février 1975, p. 1.

présent auprès des gens avec qui le Père René travaillait, avec le même noyau, fondé sur la vie de pauvreté et de témoignage. Sur cette base solide, peu à peu, le Père René a construit sa vie à Monasao en découvrant son rôle au milieu des Pygmées. Il savait très bien que sa présence et son style de vie pouvaient influencer le rythme de vie des Pygmées :

Aussi je pense, c'est encore mon humble avis qui vaut ce qu'il vaut, la façon dont nous, les Blancs, nous sommes présents au milieu des Africains, notre style de vie, ont énormément de répercussions sur la mentalité et l'évolution des Africains. J'ai envie de dire que, pour ne pas bousculer l'évolution d'un pays pauvre et le disloquer, il faut y vivre pauvre. Afficher notre richesse de Blancs, c'est donner la tentation à ceux qui nous voient, de prendre tous les moyens pour obtenir vite le bien-être des Blancs au détriment de la solidarité traditionnelle : ça pose problème⁸⁸.

Dans cette période des découvertes il est tout à fait intéressant de voir comment le Père René a organisé sa vie quotidienne. Nous avons déjà expliqué que toute sa vie était animée par le désir de la proximité avec les gens. Ce désir s'est concrétisé tout d'abord par l'adaptation des mêmes conditions de vie que celles de l'endroit où il vivait. Il habitait donc dans le même « confort » que les Pygmées : une case en branche et en feuilles, puis une autre en terre. L'intérieur de la maison ne divergeait pas non plus de celle des Pygmées : un lit en branche, une cantine à la place de chaise. Peu de confort par respect à ceux qui vivaient très souvent dans des conditions bien pires que les siennes. Pour survivre il avait une plantation qui lui permettait de cultiver toutes sortes de légumes⁸⁹ et de fruits. Tout ce qui prédomine dans la correspondance de cette période de commencements au village de Pygmées, c'est le désir de les connaître véritablement et de les aider à grandir dans le respect de leur humanité si souvent bafouée par les autres :

Vous vous demandez peut-être quel est mon rôle au milieu des Pygmées. Voici :

Au point de vue humain, le préfet de Nola⁹⁰ m'a nommé animateur chez les Pygmées. En quoi cela consiste ? J'essaie de le découvrir chaque jour avec les conseils de Michel Lambert. Les aider à faire leur village, à travailler leurs plantations (la mienne devrait être un modèle !), à devenir, comme les autres, les citoyens de la République Centrafricaine. Je le répète : mon rôle je le découvre au fil des jours. Le soir, quand c'est possible, j'apprends à compter un peu de français à ceux qui veulent.

Comme prêtre, quel est mon rôle ? Aucun Pygmée n'est baptisé, aucun ne se prépare au baptême, aucun ne connaît le Christ. Et mon rôle de prêtre est pourtant bien humble. Pour le moment je n'essaie pas de leur parler du Christ. Il me faut d'abord les connaître beaucoup mieux et connaître aussi leurs traditions, leurs coutumes, et même, pour bien faire, leur propre langue qui n'est pas le sango mais le mbènzélé. J'espère que cela

⁸⁸ R.R. 14, le 22 mars 1977, p. 2.

⁸⁹ Dans le respect des traditions locales, le Père René cultivait entre autre : manioc doux et amer, ignames, patates douces, taros, maïs, haricots verts.

⁹⁰ Le campement des Pygmées Baboungué se trouve sur le terrain de l'administration de la Préfecture de Nola.

viendra. Pour le moment mon rôle de prêtre c'est de les aimer de l'amour du Christ et d'offrir au Seigneur à la messe tout ce qu'il y a de bien en eux. C'est un rôle bien effacé. Mais le Christ n'a-t-il pas vécu trente ans au milieu de son peuple avant de leur annoncer la bonne nouvelle ? D'ailleurs les prêtres africains qui nous ont parlé dans les sessions préparatoires au départ en Afrique, nous ont dit de regarder et d'écouter pendant deux ans⁹¹.

Un autre pilier de sa vie auprès des Pygmées apparaît très clairement dans sa correspondance. C'est le respect de l'autre, des ses traditions, de sa culture. Cette curiosité de découvrir et de savoir de plus en plus sur les Pygmées l'accompagnait tout au long de sa vie à Monasao. Beaucoup de son temps libre le Père René l'a consacré à l'apprentissage de la langue autant Sango que Mbènzélé, et pour connaître la culture et les différentes traditions des Pygmées. Nous trouvons dans sa correspondance beaucoup de passages qui parlent des différentes danses, coutumes, cérémonies et qui décrivent la vie quotidienne et l'évolution de ce peuple de la forêt. Tout ce que le Père René faisait était toujours avec un grand souci de préserver la richesse et le patrimoine culturel des Pygmées.

Le Père René n'a jamais cherché à théoriser sa spiritualité, ni même à en parler, mais très fortement il vivait et il vit toujours de toute la richesse de l'Évangile. « Ma spiritualité c'est l'Évangile » dit-il dans une des lettres⁹² que nous avons reçues de lui. Ceux qui ont eu la chance de travailler avec lui parlent du mystère de sa spiritualité et de la force de son témoignage :

René est un homme d'abord en cohérence avec ses valeurs. Tous ses actes, toutes ses pensées, sont en accord avec sa compréhension du message de l'Évangile : l'amour du plus petit, du plus pauvre. Et plutôt que de faire des discours sur cet amour, il pose des actes qui montrent qu'il est avec les plus pauvres, qu'il les aime. Il partage sans effort leurs conditions de vie matérielles précaires parce qu'il est fondamentalement détaché de l'envie de posséder. Sa case était très modeste. Pour lui c'était normal. Par contre si nous avions envie de construire une belle case pour nous, il nous comprenait et respectait notre désir. René est un homme humble qui veut être un parmi d'autres. Le pouvoir ne l'intéresse pas car pour lui l'important est de partager la vie des défavorisés. Et par amour il va jusqu'à partager leur pauvreté. Pour lui c'est normal. Ce n'est pas un sacrifice. C'est comme ça que ça doit être. Mais il ne juge pas non plus ceux qui ne partagent pas cette vision. Nous n'avons jamais beaucoup échangé sur ses valeurs théoriques, sur ses inspirations religieuses. Il diffusait ses valeurs juste en mangeant avec nous, en vivant avec nous. Il ne les exprimait pas verbalement, il les vivait. Et les vit encore. Et c'est ça justement toute la puissance de son message⁹³.

⁹¹ R.R. 7, le 30 mars 1975, p. 2-3.

⁹² Cet affirmation se trouve dans une lettre du 11 juin 2007.

⁹³ Témoignage de Manuelle et Jean-Luc Mottet, bénévoles, travaillant pour le projet du développement et d'intégration de Pygmées Bayaka à Monasao dans les années 1992-1995. Ils sont derniers témoins de la présence du Père René Ripoché chez les Pygmées de Monasao, (*Correspondance*, janvier 2008).

La manière de vivre parmi les Pygmées de Monasao et la façon de concevoir son rôle de prêtre et missionnaire ont fait du Père René un véritable pionnier de l'évangélisation de ce peuple de la République Centrafricaine. Ce qui était nouveau dans cette manière de présence missionnaire c'était le souci du développement intégral des Pygmées et respect profond de leur culture et de leur tradition. La découverte de tous ces éléments va nous permettre maintenant de comprendre comment le Père René éveillait la foi en travaillant comme évangéliste de ce peuple de la forêt.

6. Evangélisation et sa portée

Nous avons déjà trouvé beaucoup d'éléments de ce que nous avons appelé communément la vision ou la conception missionnaire⁹⁴ du Père René. Cependant il nous reste encore à découvrir un élément très important qui fait partie de cette conception : sa manière d'évangélisation. Sur la base de la connaissance de la langue sango et mbènzélé, parlées par les Pygmées du Sud-ouest de la République Centrafricaine, sur la connaissance et sur le respect de la culture des Pygmées, le Père René a greffé peu à peu la Parole de l'Évangile. Dans cette marche vers l'éveil de la foi il fallait beaucoup de patience car les Pygmées font toujours partie d'un peuple semi-nomade, ce qui signifie que l'évangéliste doit accepter leur mode de vie, calqué sur les cycles de la nature.

Il faut avant tout reconnaître que le travail du Père René était facilité par quelques facteurs, de la culture et de la croyance des Pygmées, similaires au christianisme. Tout d'abord ce peuple de la forêt vit dans la monogamie et croit à un seul Dieu créateur. En plus, les Pygmées qui travaillaient très souvent sur les plantations des Villageois voyaient dans leurs mains la Bible, qu'ils appelaient « le livre de Dieu ». Cependant, l'évangélisation n'a jamais atteint ce groupe de la société centrafricaine pour des raisons qui nous restent inconnues. Les commencements de l'évangélisation accomplie par le Père René n'étaient pas faciles. Pendant 5 ans il n'y avait pas d'évangélisation directe. Durant cette période, très souvent le Père René écrivait à ses amis en leur racontant d'un côté les gestes qu'il faisait pour approcher la compréhension du sens de certaines fêtes chrétiennes et de l'autre côté le manque de curiosité des Pygmées face à la signification de ces fêtes :

Probablement vous vous demandez comment je passe cette fête de Noël. J'ai laissé faire les Pygmées ; cette fête passe inaperçue. Certains ont pourtant vu dans les villages environnants un gros tas de bois pour un feu de joie dans la nuit de Noël. Mais ils n'ont

⁹⁴ Nous avons déjà précisé ce que nous comprenons par cette expression. Nous sommes toujours à la recherche de sa vision ou conception missionnaire de l'Église, du ministère de prêtre et de la mission.

pas eu l'idée de les imiter. Cette nuit, les jeunes dansaient les « élanda ». Je suis allé les voir et vers 11 heures, je leur ai offert cigarettes et café : cigarettes pour les hommes, café pour les femmes et les enfants en leur disant que c'est la fête de Noël. J'avais acheté du Nescafé à Berberati où je suis allé au début de la semaine dernière. Ils ne m'ont pas demandé d'explications, aussi je ne leur ai rien dit sur le sens de Noël⁹⁵.

Le Père René ne s'est jamais découragé devant les obstacles qui survenaient tout au long de son travail missionnaire consacré à l'éveil de la foi chez les Pygmées. Chaque événement et chaque opportunité était bonne pour commencer une discussion sur Dieu. Parfois, même des situations ridicules lui servaient comme possibilité d'échange sur Dieu et sur les valeurs de la vie chrétienne :

Un jour, un jeune homme me présente une revue américaine, genre Match en France, revue qu'il avait récupérée en allant à la chasse à l'éléphant avec des Blancs, et me demande (vous allez sourire) si c'était le « livre de Dieu », c'est-à-dire la Bible... Comment connaissait-il l'existence de la Bible ? Il en avait entendu parler par les chrétiens protestants des villages voisins. Je lui ai répondu que ce n'était pas le « livre de Dieu », mais que je possédais ce livre et que je pouvais lui en lire quelques passages. Quelques Pygmées sont venus écouter la Parole de Dieu plusieurs dimanches. Mais, quand ils ont senti que la Parole de Dieu engageait la vie, ils ne sont plus revenus⁹⁶.

Dans ce processus d'éveil à la foi, un moment fort a marqué le passage de la pré-évangélisation à l'évangélisation directe. En 1980, pour la première fois, à l'occasion de la fête de Noël, le Père René explique le sens de cette fête aux gens scolarisés par lui. Il leur a résumé en même temps la vie de Jésus depuis sa naissance jusqu'à son retour au Père. Satisfaisant la demande des Pygmées, qui concernait la lecture d'un passage de la Bible, le soir même, il leur a lu en sango le récit de la nuit de Noël d'après Saint Luc. Pour clôturer cette première rencontre d'évangélisation, le Père René les a invités à danser la nuit en l'honneur de Nzambé⁹⁷. Ce jour marque également un passage dans l'attitude du Père René qui a tant prié pour que les Pygmées accueillent un jour la Parole de Dieu.

Depuis cette nuit de Noël remarquable, le Père René a introduit un nouvel élément dans sa manière de partager la Parole de Dieu avec les Pygmées :

Depuis Noël, le dimanche où je reste à Monasao, donc un dimanche sur deux, l'après-midi, vers 4 heures, je m'assieds devant ma case, l'Évangile en mains. Je ne dis rien. Mais quelques hommes et jeunes gens viennent s'asseoir autour de moi : 10 à 20 environ, dont 3 ou 4 régulièrement. Je lis à la suite une ou deux pages de l'Évangile

⁹⁵ R.R. 10, le 14 décembre 1975, p. 3.

⁹⁶ R.R. 17, le 1 janvier 1978, p. 2.

⁹⁷ Dans la langue des Pygmées (mbènzélé), ce mot signifie Dieu.

selon Saint Marc. Je la lis en sango, ensuite, je la traduis dans leur propre langue⁹⁸.

Dans son travail d'évangélisation, très souvent le Père René mettait en valeur les éléments de la culture des Pygmées qu'il percevait en vivant parmi eux. Un de ces éléments est la danse qui a souvent lieu le soir autour du feu, l'autre élément est le chant. Sur cette base, il faisait des veillées d'évangélisation en introduisant parmi les chants caractéristiques des Pygmées tantôt des lectures de la Bible, tantôt des chants de courts refrains qu'il composait lui-même. Dans ce cheminement avec les Pygmées, le Père René portait aussi une grande attention à l'évangélisation des autres campements de Bayaka, situés tout au long de la piste qui mène du Nord au Sud de la République Centrafricaine, en traversant Monasao, Bayanga et qui finit dans un village Lindjombo, situé à la frontière entre Cameroun et Congo à 80 km de Monasao. Cette évangélisation a commencé à Noël 1982 et été continuée par le Père René plus ou moins régulièrement, en fonction de ses forces et de sa santé. Pour le faire, il était conduit en voiture dans différents campements des Pygmées où il passait une ou deux nuits en faisant des veillées d'évangélisation autour du feu. Il passait ensuite à pied ou à vélo de campement en campement en se dirigeant vers Monasao où il rentrait après une tournée de plusieurs jours. Avec le temps, le Père René a engagé certains Pygmées afin de préparer les veillées autour du feu. De cette manière, eux-mêmes devenaient des évangélistes⁹⁹ de leurs frères et sœurs. Sa plus grande joie, fut sûrement de voir le jour des premiers baptêmes¹⁰⁰, un jour qu'il fallut attendre 12 ans. C'est ainsi que, dimanche le 13 décembre 1987, sous les bambous de Ngeyngy, 11 Pygmées ont reçu le baptême de la main du Monseigneur Jérôme, l'évêque du diocèse de Berberati. Ce jour-là, une certaine étape dans la vie des Pygmées de Monasao avait été franchie, et en même temps une autre commençait. Jusqu'à ses derniers jours en République Centrafricaine, le Père René portait un grand souci de l'évangélisation, surtout des campements situés tout au long de la piste de Bayanga. Il partait le 15 janvier 1994, laissant à Monasao le Père Philippe Coibion¹⁰¹, son successeur, et un jeune couple d'animateurs : Jean-Luc et Manuelle Mottet.

La recherche de la conception missionnaire du Père René nous a permis de faire le lien entre sa vie de prêtre et de missionnaire en France et en République Centrafricaine. Elle nous a permis aussi de comprendre davantage sa manière d'être missionnaire parmi les Pygmées

⁹⁸ R.R. 24, avril 1980, p. 1.

⁹⁹ Dans un premier temps les Pygmées qui animaient ces veillées d'évangélisation autour du feu n'étaient pas encore baptisés. Cependant, cela ne les empêchait pas de prendre une part active à l'évangélisation.

¹⁰⁰ Ce jour-là le Père René ne pouvait pas assister à la fête de baptême a cause d'une maladie qui l'avait retenue au lit.

¹⁰¹ Un prêtre Fidei Donum belge, du diocèse Namur.

Bayaka de Monasao et les différents campements qu'il visitait. Nous avons découvert une continuité dans sa vie basée sur les mêmes exigences : la vie de pauvreté, le respect de l'autre et le désir de la proximité avec les gens qui l'entouraient. Nous avons pu voir comment le Père René concevait l'évangélisation dans un grand souci de ne pas dissocier le développement humain du progrès spirituel. Basée sur ses connaissances linguistiques, sa volonté d'évangéliser était accomplie dans le respect de la culture des Pygmées et mettait en valeur les différents éléments venus de leur tradition. N'oublions pas que sa conception missionnaire s'inscrit dans une vision qui a reçu sa forme première du Père Michel Lambert, dans un projet de l'évangélisation et du développement humain en vue de la promotion des Pygmées Bayaka. La collaboration, le respect et l'amitié profonde entre ces deux pionniers de la mission du Sud-ouest de la République Centrafricaine a permis aux Pygmées une marche vers la liberté qui continue toujours¹⁰² avec le même souci de faire grandir ce peuple de la forêt équatoriale.

¹⁰² L'évangélisation des Pygmées Bayaka du Sud-ouest de la République Centrafricaine est confiée aujourd'hui aux missionnaires de la Société des Missions Africaines. Trois villages des Pygmées : Mabondo, Bélemboké et Monasao font partie d'un même projet du diocèse de Berberati, dédié à l'évangélisation et à la promotion des Pygmées Bayaka.

Chapitre III

Le Père Michel Lambert - l'homme prophétique

1. Michel Lambert, son enfance, sa jeunesse, sa formation

En regardant l'enfance et la jeunesse du Père Michel Lambert nous découvrons une mosaïque de faits qui le préparaient à sa future mission en République Centrafricaine. Peu à peu, grâce à sa famille solide, se formait en lui un esprit de responsabilité et du respect pour l'autre. Essayons de nous pencher sur tout ce qui pouvait éclairer et modeler sa future vision missionnaire et sa manière de concevoir le ministère du prêtre en Afrique.

Michel Lambert est né le 2 novembre 1932 à Pontarlier, un petit village du Doubs en Franche-Comté. Ses parents habitaient une ferme isolée, délabrée, sans électricité ni eau courante. Michel grandissait dans une famille pauvre dans la compagnie de ses trois frères. Dès son plus jeune âge il travaillait pour aider ses parents dans les différentes tâches agricoles. A six ans et demi il fait sa première communion. En 1940 la vie de famille de Lambert change brusquement. Le père de la famille est mobilisé et ils sont obligés de vendre leurs animaux et prendre en gérance un petit restaurant de campagne. En 1941 la famille déménage à Pontarlier pour la 3^{ème} fois en 8 ans. Le Père Michel garde un souvenir de ce temps-là :

Tous les dimanches matins mon père se levait tôt pour aller à la première messe à 6:30 à l'Église. L'hiver quand il faisait très froid (-20°C) et qu'il y avait beaucoup de neige, il n'a jamais manqué la messe. De même, mon frère aîné et moi étions enfants de chœur. Lorsque c'était notre semaine de servir la messe de 6:30, nous partions de bonne heure par n'importe quel temps. Nous trouvions cela normal, nous n'étions pas malheureux. On dormait dans des chambres non chauffées, parfois de la glace se formait sur les vitres à l'intérieur des chambres. C'était une vie simple, rude. On voyait nos parents vivre ainsi, respectant les commandements de Dieu et de l'Église et travaillant dur pour élever leurs enfants¹⁰³.

De 1944 à 1950 il était au petit séminaire qu'il a choisi lui-même librement. Son frère aîné était chez les Frères des écoles chrétiennes, ses 4 cousins au séminaire. Le petit séminaire était un ancien couvent coupé du monde d'où il revenait tous les 3 mois. Les petits séminaristes étaient mal nourris, mais Michel ne se plaignait pas, même quand il avait faim. Cette vie dure l'a sans doute bien préparé par la suite à surmonter des difficultés de la vie en Afrique. Il se souvient très bien d'un fait qui l'a, en ce temps-là, beaucoup marqué : en classe de 5^{ème} il avait un professeur des Missions Etrangères de Paris qui au cours de l'année est parti en Chine. C'est de là que date son désir d'être missionnaire. Dans la correspondance que nous avons échangé avec lui, il analyse avec beaucoup de détails les circonstances qui l'ont poussé à faire le choix de la vie missionnaire :

¹⁰³ Michel Lambert, *Correspondance*, le 5 juin 2008, p. 1-2.

Quand les anciens élèves qui étaient en mission venaient en congé, ils nous faisaient des conférences. Je me souviens en particulier du Père Buliard qui venait du grand nord canadien où il vivait avec les Esquimaux. Il a écrit un livre : « Première nuit au dos de la terre ». Il nous a passionnés pendant deux heures. Cette vie m'attirait : c'est comme cela que je voyais l'avenir. Je vois trois raisons principales : le goût de l'aventure à quinze ans, cela tente ainsi que le désir de faire mieux que les autres, mais aussi un motif religieux, spirituel : vivre l'aventure tout en sauvant des âmes.

Le milieu sociologique était porteur : dans le Haut-Doubs les familles de dix enfants et plus n'étaient pas rares. J'en connais plusieurs qui avaient trois ou quatre enfants consacrés (prêtres, religieux ou missionnaires)¹⁰⁴.

En 1950 Michel est parti au grand séminaire de philosophie à Faverney en Haute Saône où pendant deux ans il faisait des découvertes qui l'ont marqué pour toute sa vie. C'est là qu'il a découvert, grâce aux prédicateurs de retraites¹⁰⁵, l'Évangile au sens de la Bonne Nouvelle et la personne vivante de Jésus-Christ. C'est aussi pendant des études philosophiques qu'il a rencontré un jeune professeur de philosophie qui était également son directeur de conscience. C'est grâce à lui qu'il a décidé de ne pas partir dans un institut missionnaire à cause de sa situation familiale¹⁰⁶. C'est aussi au grand séminaire de philosophie qu'il a eu la chance de rencontrer pour la première fois des théories, comme celle de l'évolution.

En 1953 Michel a été engagé dans l'armée. Pendant dix-huit mois il était chasseur alpin en Autriche, puis dans les Alpes françaises, ensuite en Tunisie. Son désir pendant ce temps-là était de vivre avec les gens de son âge, au lieu de travailler dans l'administration, c'est pourquoi il a refusé de faire l'École des Officiers de Reserve. Son argumentation était toute simple : « Au séminaire je suis un peu coupé du monde, je préfère vivre avec les gars de mon âge¹⁰⁷ ». C'est ainsi qu'il a été nommé instructeur des jeunes recrues et a eu la chance de partager la vie quotidienne de ceux avec qui il travaillait. Cette vie rude l'a endurci physiquement et psychologiquement et l'a confirmé dans son désir de devenir prêtre.

Le temps des études théologiques au grand séminaire de Besançon de 1954 à 1958 était pour Michel le temps qui, à notre avis, l'a particulièrement marqué pour sa vie de prêtre et de missionnaire. C'est au grand séminaire de Besançon qu'il a fait des lectures des livres¹⁰⁸ qui

¹⁰⁴ Michel Lambert, *Correspondance*, le 5 juin 2008, p. 3.

¹⁰⁵ C'étaient des prêtres engagés dans l'action catholique et ouverts sur le monde dans lequel ils vivaient.

¹⁰⁶ Le Père Michel était un des quatre garçons dans sa famille : l'aîné était religieux chez les Frères des Écoles Chrétiennes, Michel au grand séminaire diocésain, le troisième est décédé à douze ans, le quatrième était au petit noviciat chez les frères. Le Père de Michel s'opposait à sa décision de partir dans un institut missionnaire (au départ il était question qu'il parte aux Missions Étrangères de Paris). C'est pourquoi Michel a décidé de rester au séminaire diocésain pour devenir prêtre dans son diocèse.

¹⁰⁷ Michel Lambert, *Correspondance*, le 5 juin 2008, p. 4.

¹⁰⁸ Le Père Michel mentionne entre autre : « La vie du Père de Foucauld » et tous les écrits du Père Voillaume, fondateur des Petits Frères de Jésus : « Au cœur des masses », « Lettres aux Fraternités » etc.

ont orienté et confirmé ses choix ultérieurs. C'est pendant ce temps-là qu'il s'imprégnait de la spiritualité du Père de Foucauld et de ses idées dans le domaine d'évangélisation et de la vie quotidienne :

Je faisais partie d'un groupe de spiritualité foucauldienne ; on faisait révision de vie, adoration une heure par jour, adoration nocturne une fois par mois, journée de désert une fois par mois... J'ai lu et apprécié ce que faisaient les Fils de la Charité dans la banlieue parisienne (nouveau rapport avec l'argent « Bruit d'argent autour de l'autel », liturgie vivante et adaptée...). C'est d'ailleurs suite à cela que quelques années plus tard j'ai décidé de renoncer aux honoraires de messe¹⁰⁹...

Au bout de sa formation au séminaire une opportunité de départ en mission s'est présentée. Le 21 avril 1957 paraissait l'encyclique de Pie XII « Fidei Donum ». Le Pape demandait aux évêques d'autoriser leurs prêtres à répondre aux appels de la Mission, notamment en Afrique. C'est ainsi que Michel, conseillé par son directeur de conscience, est parti chez son évêque pour lui présenter sa volonté de partir en mission¹¹⁰. L'accord de l'évêque pour son départ était donné presque d'office, car l'évêque de Besançon avait promis à l'évêque de Bangui de lui donner le premier prêtre qui lui demanderait de partir, bien sûr à certaines conditions¹¹¹.

L'évêque a tenu parole. Le Père Michel, ordonné prêtre en 1958 a travaillé jusqu'en 1960 en tant que vicaire à Villers-le-Lac à la frontière suisse. C'est là qu'il se préparait à partir en Afrique en apprenant le sango, la langue nationale de la République Centrafricaine et en s'initiant au travail pastoral dans son diocèse. C'est aussi durant ce temps-là, qu'il a eu la chance de participer à « un mois de Nazareth¹¹² », durant lequel il a rencontré le Père Voillaume. Cette rencontre a structuré d'une certaine manière sa vie, sa vision missionnaire et sa manière de percevoir l'Église¹¹³.

2. A la Mission Notre Dame d'Afrique

Après deux ans et demi de ministère en France, le 19 février 1961, le Père Michel Lambert arrive à Bangui en République Centrafricaine et s'installe à la « Mission Notre Dame d'Afrique ». Ce qui le touche profondément dès son arrivée, c'est l'énorme écart entre le

¹⁰⁹ Michel Lambert, *Correspondance*, le 5 juin 2008, p. 6.

¹¹⁰ En vue d'un départ en mission bien limité dans le temps, son père a accepté sa décision de partir en tant que missionnaire et prêtre Fidei Donum.

¹¹¹ Le Père Michel devait être nommé professeur de lettres dans un petit séminaire à Bangui en République Centrafricaine et avant tout faire un stage en tant que vicaire dans une paroisse du Diocèse de Besançon pour être initié au ministère traditionnel.

¹¹² Une retraite pour les prêtres de l'Union Jésus-Caritas dont le Père Michel faisait partie.

¹¹³ Le Père Voillaume lui a dit qu'on peut mettre en question tout ce que diraient les missionnaires sans les juger et sans rien dire avant un an.

niveau de vie des prêtres et missionnaires et celui des indigènes. Cette situation est pour lui d'autant plus difficile à accepter, qu'elle met en évidence un autre écart, celui existant entre la prédication de l'Évangile et la vie du clergé. Le Père Michel fait partie des gens très dynamiques et il ne se contente jamais de choses médiocres. Faisant partie d'un groupe spirituel « Jésus-Caritas » apparenté aux Petits Frères du Père de Foucauld, il réfléchit beaucoup sur la manière d'être missionnaire dans le contexte de l'Église qu'il a trouvé en arrivant à Bangui. Son désir le plus profond n'est rien d'autre que vivre l'Incarnation et les Béatitudes parmi les gens qu'il rencontre sur ses chemins. En vivant à la mission il était conscient de la différence existant entre le niveau de sa vie et celui des Africains :

Dès le début je me suis senti gêné pour le ministère et dans mes rapports avec les Africains par ma façon de vivre : vie à l'européenne, standing de vie élevé par rapport aux paroissiens. Les enseignants de l'école privée de la Mission nous disaient : « Vous, les Pères, vous êtes bien nourris, bien logés, vous ne manquez jamais d'argent, vous avez besoin d'une voiture, on vous la fournit... ». Tout cela était assez exact. En sortant d'une causerie sur la pauvreté dans l'Évangile et sur les Béatitudes, des jeunes éclatent de rire, ils ne peuvent pas croire que le prédicateur est sérieux, car il possède une 403, chaise relax, ventilateur, piano, radio, sans compter qu'il est très bien logé et nourri, alors qu'eux n'ont presque rien et vont souvent se coucher avec « l'estomac dans les talons¹¹⁴ ».

Cet énorme écart était renforcé par plusieurs choses inacceptables pour le Père Michel, dans la manière d'évangélisation et dans la façon dont les chrétiens étaient traités par certains missionnaires:

« Ne donnez jamais la main à un boy », me dit le premier jour un vieux missionnaire. Un autre jour : « Ils ont une âme d'esclave ». Une jeune femme, ancienne élève des Sœurs, vient un jour présenter un beau bébé au prêtre qui l'avait baptisée. Comme elle n'était pas mariée religieusement, celui-ci lui dit : « Où tu l'as ramassé celui-là ? dans un caniveau ? » J'en ai pleuré et ces larmes m'ont ouvert les yeux : sa famille et ses voisins qu'on dit païens se réjouissent parce que cette jeune femme n'est pas stérile, qu'elle a fait un accouchement sans problème et que son enfant est en bonne santé. Et voilà un missionnaire, un brave type par ailleurs, qui tout comme moi croit posséder la vérité et qui lui jette à la figure cette phrase méprisante. J'ai compris ce jour-là que nous n'avions pas la vérité ni moi, ni l'Église que nous représentions¹¹⁵...

Ces situations vécues au jour le jour étaient pour le Père Michel source de la réflexion qu'il confrontait avec sa vision missionnaire. Il est très important de découvrir les bases de l'évolution dans la vie du Père Michel, car sa vision missionnaire, sa vision de l'Église et du ministère de prêtre, se clarifiait constamment tout au long de son séjour en République

¹¹⁴ Michel Lambert, *Une réflexion sur le passé*, le 30 mai 1968.

¹¹⁵ Michel Lambert, *Un prêtre chez les Pygmées*, dans *Témoignage chrétiens*, le 11 novembre 1994, p. 13.

Centrafricaine. C'est pourquoi nous allons nous lancer maintenant dans la recherche de ce qui faisait mûrir et évoluer toute sa pensée. La découverte de tous ces éléments nous permettra de mieux comprendre la personnalité du Père Michel et les motivations profondes qui l'animaient dans son travail missionnaire.

3. En rupture avec la mission traditionnelle

En partant en Afrique le Père Michel était certain de posséder la Vérité, et était animé par une juvénile et candide ardeur à convertir les Africains et à sauver leurs âmes. Il s'opéra cependant assez rapidement, durant sa vie en République Centrafricaine, une première remise en question : la vie des missionnaires et leurs manières d'évangéliser étaient loin des conseils évangéliques. Ce constat est probablement dû à deux facteurs essentiels de sa vie : sa spiritualité basée sur la spiritualité de Charles de Foucauld et sur son désir de vivre authentiquement de toute la richesse de l'Évangile. Cette remise en question était accentuée par l'expérience de son travail pastoral. Il s'apercevait chaque jour qu'il y avait une divergence entre les directives de l'Église et la vie quotidienne des gens, auxquels ces directives étaient complètement inadaptées. A partir de cette expérience-là, avec les autres prêtres de l'union « Jésus-Caritas » qui partageaient les mêmes idées de la vie proches des gens, ils réfléchissaient sur la manière d'être présent au milieu des chrétiens de Bangui :

La question, je me la suis posée plusieurs fois avec d'autres prêtres. La solution était qu'il fallait aller à contre-courant dans le sens évangélique, dans le sens du Christ « qui devint pauvre pour nous, lui, qui était riche, pour nous enrichir avec sa pauvreté¹¹⁶ » (2Col 8, 9).

Dans cette recherche constante, le Père Michel cherchait de la lumière chez les auteurs qui écrivaient dans des différentes revues en abordant le même genre des questions. Grâce aux écrits où le Père Michel raconte son cheminement spirituel et développement de ses recherches sur cette question brûlante, nous sommes en mesure de mentionner, au moins dans une certaine partie, les articles¹¹⁷ qui l'aidaient dans sa réflexion. Il puisait aussi dans de

¹¹⁶ Ibid.

¹¹⁷ Le Père Michel mentionne dans sa *réflexion sur le passé* écrite le 30 mai 1968 : un article dans la revue *Missi*, n° 247, février 1961, p. 45, où on parle du manque d'adaptation du missionnaire à la vie extérieure, aux habitudes et au niveau de vie des Africains ; un autre article du Père P. B. Nathomb, *La pente de la pauvreté*, dans *la Revue du Clergé Africains*, mars 1961, p. 160. Le Père Michel cite un passage de cet article : « Tout se passe parmi les prêtres et les religieux, comme si la pauvreté réelle, effective, celle qui nous rend matériellement semblables à ceux qu'on nomme communément les pauvres, était une situation anormale, provisoire, et mauvaise... Les efforts convergeaient vers une amélioration matérielle de plus en plus poussée (pour la santé, la vie religieuse, pour le bien de l'apostolat...). On suit la route tracée, elle est facile, c'est une pente, la pente facile, « naturelle », celle qui s'impose au bon sens, à la prudence, à l'économie elle-même (fonder l'Église)...Et j'entends la réflexion faite si souvent : si l'apôtre est mieux logé, mieux nourri, transporté avec plus de commodité, moins de fatigues et de peines, son rendement sera meilleur : ce sera tout profit pour le Royaume !

nombreux écrits du Père Charles de Foucauld ainsi que dans la richesse des écrits qui étaient le fruit du Concile Vatican II¹¹⁸. Ce travail de recherche ne se limitait pas au cercle de personnes liées à l'union « Jésus-Caritas ». Le Père Michel était secrétaire de la Commission Diocésaine de Pastorale, où avec les autres prêtres diocésains, il réfléchissait aux solutions à apporter aux problèmes rencontrés dans le travail pastoral¹¹⁹. Au delà de ce dur travail, ils essayaient aussi de réfléchir sur de nouvelles orientations pour leur Église centrafricaine. Dans cette élaboration, le Père Michel prenait la partie active, d'autant plus qu'il ressentait vivement un certain malaise devant le contenu des circulaires venant de l'évêché où il n'était question que d'administration, de structures, d'argent, de voyages, de constructions, de statistiques, de réunions :

Notre travail serait donc un « système » à maintenir, à développer, des structures à amplifier, afin d'y incorporer de nouveaux adeptes. Dans tout cela, on ne retrouve pas l'évangile, ni même les orientations du concile, alors que partout on s'interroge sur de nouvelles orientations¹²⁰.

Durant ses six années de présence à la « Mission Notre Dame d'Afrique » sa recherche constante et son désir profond de vivre véritablement les conseils évangéliques, l'amènèrent à demander à l'évêque de son diocèse, Monseigneur Cucherousset, l'autorisation de tenter l'expérience de vivre dans des conditions similaires à celles des habitants du quartier dans lequel il voulait s'installer. Après avoir reçu l'accord de l'évêque et un petit terrain du chef du quartier, il construisit, aidé par un catéchiste et quelques chrétiens, une case africaine avec des

Que de pièges dans ce raisonnement d'apparence si sensé ! ... C'est là qu'on retrouve la nécessité d'un dépouillement et d'une paradoxale préférence accordée aux moyens pauvres, d'une confiance apparemment folle basée sur la force divine agissant dans la faiblesse de l'homme... ».

Nous sommes aussi en possession d'autres articles faisant réfléchir le Père Michel et qui nous ont été envoyés par lui : Joseph Comblin, *Les missions au tournant*, dans *Spiritus*, n° 44 ; Laennec Hurbon, *Théologie missionnaire et révolution culturelle dans le Tiers-Monde*, dans *Parole et Mission*, décembre 1970, p. 22 ; Ensemble d'articles contenus dans *Foi et cultures*, n° 4, janvier 1971.

¹¹⁸ Ici, le Père Michel mentionne : l'encyclique *Ecclesiam Suam*, du pape Paul VI, qui cite comme double orientation pour le renouvellement de l'Église : la pauvreté et la charité (n° 54 à 58). Plus loin, parlant du dialogue avec le monde actuel, le pape est très explicite ; il cite l'apôtre Paul « Je me suis fait tout à tous, afin de les sauver tous » (1 Cor 9, 22) et continue : « On ne sauve pas le monde du dehors ; il faut, comme le Verbe de Dieu qui s'est fait homme, assimiler, en une certaine mesure, les formes de vie de ceux à qui on veut porter le message du Christ : [...] il faut partager les usages communs, pourvu qu'ils soient humains et honnêtes, spécialement ceux des plus petits... le climat du dialogue c'est l'amitié, bien mieux, le service » (n° 90) ; *Le Décret conciliaire sur la Vie et le Ministère des Prêtres* (n° 17) qui invite à embrasser la pauvreté volontaire, afin de ressembler au Christ qui de « riche qu'il était, s'est fait pauvre pour nous, afin de nous enrichir de sa pauvreté » (2 Co 8,9).

¹¹⁹ Première réunion de cette commission a eu lieu les 17 et le 18 mars 1971. Nous disposons des trois comptes-rendus de trois réunions successives de cette commission. Les divers problèmes étaient abordés lors de ces rencontres, entre autres : les mariages mixtes, la polygamie, l'absolution générale, le développement intégral de l'homme (à travers l'encyclique du Pape Paul VI : *Populorum Progressio*), la communauté chrétienne locale, ou la pastorale des mariages.

¹²⁰ *Compte rendu de la 3-ème réunion de la Commission Diocésaine de Pastorale*, Bangui, le 28 mars 1972, p. 4.

murs en terre et un toit en chaume. Une autre case servirait aux rencontres avec les chrétiens de sa paroisse. Sa vie dans le quartier était toute simple, chaque matin revenant de l'Église, il prenait son petit déjeuner, un peu de pain et de café au lait, dans un bar africain. Le menu du soir ne différait guère de celui du matin. Les gens du quartier lui apportaient souvent en cadeau, du manioc, du riz, des bananes et d'autres fruits. Même s'ils étaient très pauvres, ils n'hésitaient pas à contribuer ensemble au soutien d'un prêtre qui était venu vivre parmi eux. Le Père Michel ne voulait rien pour lui-même, mais il tenait beaucoup à ce que les chrétiens acquièrent un sens de responsabilité vis-à-vis de l'Église. Cette expérience de la vie parmi les gens et la sensibilisation des chrétiens aux problèmes du fonctionnement de la paroisse permirent au Père Michel de faire l'expérience de la grande responsabilité des chrétiens face aux biens qui leur appartenaient :

Autrefois, quand une chapelle tombait en ruines, les chrétiens allaient dire au missionnaire : « Ta chapelle tombe en ruines ». Maintenant ils disent : « Notre chapelle tombe en ruines, nous la reconstruirons¹²¹ ».

La vie de pauvreté dans ces conditions matérielles n'était pas la seule originalité de la vision missionnaire du Père Michel. Profitant des fruits de la recherche qu'il menait avec les autres prêtres, il mit en pratique, envers les chrétiens dont il était responsable, certaines attitudes qu'il jugeait justes, même si l'Église ne les admettait pas à l'époque. Les exemples de ses initiatives ne manquent pas. Il admettait à la communion les couples mariés selon les rites traditionnels, même s'il n'étaient pas mariés selon le rite de l'Église Catholique Romaine, en s'appuyant dans cette démarche sur l'avis de toute la communauté qui était témoin. Il donnait aussi l'absolution collective en faisant réfléchir les chrétiens au lieu de donner des absolutions individuelles « à tour de bras, soixante à l'heure¹²² ». Pour aider les gens à se libérer d'une certaine conception magique de la religion, il cessa d'utiliser l'eau bénite, ayant constaté que celle-ci était considérée comme un moyen magique dans la lutte contre les forces du mal. Chaque fois qu'on lui demandait de venir pour bénir une case, chasser le démon, délivrer quelqu'un de « l'esprit », il se déplaçait mais sans eau bénite, il priait avec les gens et expliquait le sens de sa démarche. Il refusait aussi de lier les sacrements avec l'argent¹²³, ce qui était très souvent fait dans le cas de la confession pascale, dans

¹²¹ Cirillo Tescaroli, *L'incarnation à Gobongo*, dans *Nigrizia*, n° 11, novembre 1968, p. 21-25.

¹²² Michel Lambert, *Bilan de dix ans de la mission 1960 – 1970*, 2003, p. 7. Ce texte a été écrit par le Père Michel en 2003, à la demande d'une religieuse de la paroisse Notre Dame d'Afrique à Bangui où il a vécu pendant 11 ans. Il a été écrit pour montrer l'évolution de la paroisse dans les années 1960-1970 dans le contexte de la célébration de la 50^{ème} anniversaire de sa fondation.

¹²³ Ibid. : « Je sais qu'il faut habituer les gens à participer, à construire leur mission, leur église... D'accord, mais pas comme cela. A Gobongo quand j'habitais dans une paillote et que je vivais comme les gens du village, les

laquelle on admettait les gens qui avaient payé le denier du culte. Le Père Michel explique sa démarche en toute simplicité :

J'ai peut-être eu tort, mais je ne voulais pas me réfugier dans la sécurité apportée par la loi alors que j'étais au pied du mur et que ma conscience me disait d'agir autrement¹²⁴.

Très souvent, ses convictions personnelles allaient de pair avec la réflexion des autres personnes qui portaient le souci de leur Église. C'est ainsi qu'en décembre 1968, après une réflexion avec des militants d'Action Catholique, des laïcs missionnaires, des religieuses et religieux, des prêtres et chrétiens laïcs, il s'adressait aux évêques de Bangui, en s'interrogeant sur la kermesse qui était pour l'Église une source de bénéfice, mais qui était aussi une source d'injustice, d'inégalité et du contre-témoignage. Cette lettre, très critiquée au départ¹²⁵, a été finalement reconnue comme utile et la kermesse a été supprimée en 1970.

Au fur et à mesure des années qui s'écoulaient au service de la « Mission Notre Dame d'Afrique », le Père Michel restait, quelque part au fond de lui-même, insatisfait. Au delà de son désir d'aller à contre-courant, il se rendait parfaitement compte qu'il était devenu un grain de sable qui empêchait le bon fonctionnement du mécanisme de l'Église de Bangui :

Entre 1969 et 1972, j'ai eu de fréquents accrochages avec certains membres du clergé ou avec la hiérarchie, le secrétariat de l'évêché, à propos de kermesses, de statistiques, de constructions ou de standing de vie (on me reprochait de ne pas dépenser assez !), de mon comportement pastoral vis-à-vis des gens non mariés religieusement, etc. Alors j'ai compris que j'étais un gêneur ! Le 13 février 1971, j'écrivais au secrétariat de l'évêché : « Voilà justement où le bât blesse : je gêne les autres ! Dans les rouages bien réglés et bien huilés du diocèse, je suis un grain de sable qui empêche la mécanique de tourner comme il faut ! » [...] Je ne me sens plus à l'aise dans les structures de l'Église de Bangui et les orientations qu'on nous demande de prendre. S'il faut « travailler à développer un système pour y incorporer le maximum de gens », je ne me suis pas fait prêtre pour cela. Ça ne vaut même pas le coup de garder le célibat pour cela¹²⁶ !

Une autre réflexion du Père Michel montre également son état d'esprit face à ce qu'il percevait vis-à-vis du travail pastoral mené dans son diocèse :

Il me semblait qu'il y avait un vice quelque part, au départ peut-être ; j'avais l'impression qu'on n'annonçait pas Jésus Christ, mais une religion qui brûlait les fétiches païens et abreuvait les gens d'eau bénite, de médailles et de sacrements qui bien

chrétiens se sont eux-mêmes cotisés, ils ont eux-mêmes ramassé de l'argent pour qu'on puisse mettre des bancs dans la chapelle ».

¹²⁴ Ibid.

¹²⁵ Cette critique touchait aussi le Père Michel, car on lui attribuait l'initiative de cette lettre.

¹²⁶ Michel Lambert, *Avec les Pygmées, en République Centrafricaine*, dans *Spiritus*, 53, 1973, p. 206-212.

souvent ne signifiaient plus rien¹²⁷.

C'est en lisant un rapport spiritain, paru en 1969, où l'on signalait que les Pygmées de la République Centrafricaine n'étaient pas évangélisés, que le Père Michel a eu désir de les rejoindre. Déjà dans les années précédentes, il rêvait de commencer un travail missionnaire avec les gens qui n'étaient encore jamais évangélisés. Cependant ce n'est pas pour la première fois qu'il entendait parler des Pygmées. Déjà en 1961 il avait vu des Pygmées dans la Lobaye¹²⁸. Neuf ans plus tard, en 1970, il tomba sur un livre de Colin Turnbull « Le peuple de la forêt » dans lequel il est question de la vie des Pygmées Bambouti de la forêt d'Itouri au Congo Démocratique. Tous ces éléments ont creusé en lui la soif d'une nouvelle aventure, surtout que le travail sur le terrain de la première évangélisation lui donnait de larges possibilités de vivre avec un peuple selon le désir de son cœur, dans la pauvreté et dans le respect profond de l'autre, de sa culture et de ses traditions. Avant d'avoir décidé de partir vivre chez les Pygmées, il recevait beaucoup d'encouragements des coopérants laïcs missionnaires auxquels il parlait de son rêve. Finalement, après avoir reçu l'accord de l'évêque du diocèse de Berberati pour faire son premier séjour d'évaluation chez les Pygmées de la région de Nola, dans la préfecture de Sangha-Mbaéré, le Père Michel décide de partir. Ce départ était bien sûr accompagné d'une réflexion de sa part, comme tout ce qui se passait dans sa vie :

« Qu'est-ce que tu vas faire chez les Pygmées ? Ils seront sauvés sans toi ! » me disait-on avant mon départ de Bangui. Moi aussi, je me posais la même question : « Qu'est-ce que je vais faire là-bas ? » Est-ce démission, fuite d'une Eglise qui s'empêtre dans les structures, l'administration, les constructions et les sacrements qui ne sont plus signes. Franchement, je ne savais pas ce que j'allais faire, sinon essayer de les aimer, de partager leur vie, d'apprendre leur langue, de chercher à les connaître vraiment. Je n'avais rien à leur apporter, rien à leur donner sinon mon amitié. Eux, Ils ont tout à m'apprendre : leur langue, leurs coutumes, leur connaissance de la forêt¹²⁹...

Du 5 avril au 2 juin 1972 le Père Michel fait son premier séjour chez les Pygmées. Déposé à Solé, avec une valise et un sac au dos, il s'installe provisoirement dans une case près des Pygmées. Il utilise une partie de son temps pour apprendre la langue mbènzélé parlée par les Pygmées et une autre partie pour connaître et évaluer la population des Pygmées de cette région et découvrir leurs besoins. C'est pourquoi il fait un voyage découverte à pied et en pirogue sur la Sangha jusqu'à Lindjombo, en essayant de visiter les différents campements des Pygmées. Partout il est bien accueilli, et encouragé surtout par les blancs habitant la

¹²⁷ Michel Lambert, *Un prêtre chez les Pygmées*, dans *Témoignage chrétien*, le 11 novembre 1994, p. 13.

¹²⁸ Une des 14 préfectures de la République Centrafricaine située dans le Sud-ouest du pays.

¹²⁹ Michel Lambert, *Avec les Pygmées, en République Centrafricaine*, dans *Spiritus*, 53, 1973, p. 206-212.

région, à faire quelque chose pour les Pygmées, pour améliorer leurs conditions de vie et les aider à sortir de leur misère. Le Père Michel fait aussi un autre voyage, cette fois-ci au Cameroun¹³⁰, où il rencontre les Petits Frères de l'Évangile, dont il se sent proche spirituellement. Cette expérience l'éclaire beaucoup dans tout ce qu'il entreprend par la suite pour aider les Pygmées du Sud-Ouest de la République Centrafricaine. Après deux mois de séjour à Solé le Père Michel découvre la véritable situation dans laquelle vivent les Pygmées. Il partage les fruits de son expérience dans un article « Avec les Pygmées en République Centrafricaine » que nous avons déjà cité plusieurs fois dans notre travail. Une petite citation dévoile son état d'esprit suite à cette expérience :

L'expérience est courte. Voici du moins ce que je peux dire de mes premières acquisitions : J'ai découvert un peuple sympathique, pacifique, aimant la plaisanterie, sain et intelligent, à forte natalité, un peuple peu superstitieux qui ne craint pas les forces de la nature. Nomades, ces gens deviennent de plus en plus sédentaires, ils ne se contentent plus de vivre de chasse et de cueillette, mais commencent à faire des plantations. Ce sont surtout des gens méprisés, exploités, volés, frappés et qui souffrent de cette situation¹³¹.

Ce qui est important sur cette étape de son cheminement spirituel suite à sa première expérience, c'est cet article dans lequel le Père Michel présente un programme d'insertion chez les Pygmées Bayaka qu'il a visités et écoutés. A plusieurs reprises, nous étions dans l'admiration devant la clarté et justesse des idées qu'il présente, devant l'ouverture et le respect de ce peuple de la forêt qu'il a rencontré et devant le désir de mettre en œuvre toute son expérience et ses convictions qu'il n'a pas pu réaliser à la Mission Notre Dame d'Afrique à Bangui. Nous allons alors nous pencher maintenant sur cet article¹³², fort intéressant et profond, pour en découvrir toute la richesse. Cette étude va nous permettre aussi de voir plus clair dans la vision missionnaire du Père Michel et de découvrir davantage quelques éléments de sa spiritualité. Nous allons découvrir également quelques notions de son vocabulaire théologique, qui lui sont chères et qui l'accompagnent dans toute sa recherche de la vie dans l'esprit des Béatitudes.

4. Avec les Pygmées en République Centrafricaine – un programme missionnaire

Il est très intéressant à notre avis, de découvrir que les Pygmées n'étaient jamais pour le Père Michel des simples sujets à évangéliser. Sa démarche d'implantation chez eux était toute autre. Tout d'abord il a vu pendant deux mois l'injustice qui est faite aux Pygmées et à leur

¹³⁰ Le Père Michel a visité les Petits Frères de l'Évangile sur la piste entre Yokadouma et Mouloundou.

¹³¹ Ibid., p. 209.

¹³² Nous voudrions signaler, que cet article se trouve dans son intégralité dans les annexes n° 5.

demande, ils ont décidé avant son départ pour le congé en France, la fondation d'un village uniquement pour les Pygmées, pour les aider à se libérer du demi-servage¹³³ auquel ils étaient soumis. Le premier séjour du Père Michel était pour lui surtout occasion de comprendre que sa présence chez les Pygmées lui donne une opportunité de vivre une véritable amitié avec ce peuple de la forêt équatoriale. Pour vivre une réelle Incarnation, le Père Michel a décidé de partager la vie des Pygmées : habitat, nourriture, voyage en forêt, chasse et d'étudier leur langue mbènzélé, pour pouvoir entrer en relation avec eux. Pour être autosuffisant sur le plan alimentaire il a décidé de faire des plantations, pour cultiver des légumes et des fruits. Une chose lui paraissait très importante dans ce programme de sa présence chez les Pygmées : valoriser au maximum les connaissances de ce peuple, les étudier et propager pour redonner aux Pygmées confiance en eux-mêmes. C'est pourquoi encore avant de partir pour la deuxième fois chez eux, le Père Michel a décidé de travailler en équipe avec une infirmière qui avait déjà l'expérience du travail avec les Pygmées du Cameroun et avec une institutrice. Il envisageait l'étude des plantes médicinales utilisées par les Pygmées pour les utiliser ensuite dans les soins donnés aux malades et la fondation de l'école pour l'éducation et l'alphabétisation des habitants du futur village. Le Père Michel cherche à donner un sens, une signification profonde à son insertion missionnaire chez les Pygmées :

La comparaison la plus riche me semble être celle des épousailles. Cela va beaucoup plus loin que le simple « devenir pygmée avec les Pygmées » qui consisterait à partager leur nourriture et leur habitat, mais ne changerait peut-être rien aux dispositions intérieures. L'attitude de l'ethnologue me semble infiniment supérieure à celle du missionnaire traditionnel, à condition toutefois de ne pas considérer ce peuple comme un simple objet d'étude. Je pense en particulier à Colin Turnbull, qui écrit dans « Le Peuple de la forêt » (Stock 1963), p. 23 : « J'eus la conviction que je trahissais les Pygmées en venant, comme je l'avais fait, bardé de caméras et de magnétophones. Ils étaient bien autre chose que des objets de curiosité bons à être filmés¹³⁴ ».

Ce programme missionnaire, fruit d'onze ans d'expérience pastorale en République Centrafricaine, avait une base très solide. Cette base s'appuyait sur quelques convictions du Père Michel, des convictions qui donnaient du sens à sa vie et à son travail pastoral. Il voulait donc que les Pygmées construisent eux-mêmes leur avenir, car selon lui une activité faite à la place de l'autre ne le fait pas grandir ; « Seul l'amour fait grandir l'autre et qui dit amour, dit

¹³³ Les grands noirs appelés aussi Villageois, considéraient les Pygmées comme leur propriété et en profitaient pour les faire travailler sur leurs plantations. Les relations entre les Pygmées et les Villageois sont la source des recherches pour analyser plus profondément le fait d'une si grande dépendance des Pygmées vis à vis des populations voisines.

¹³⁴ Ibid., p. 211.

partage, dialogue, respect de la liberté, confiance, patience¹³⁵ ». Le Père Michel ne voulait pas leur faire croire que leur promotion est dans des solutions magiques importées de l'Europe et surtout que leur développement est dépendant de l'argent venu de l'étranger. Il savait que leur avenir est entre leurs mains et qu'ils seront obligés d'en être responsable. Il désirait alors, à la manière des Petits Frères de Charles de Foucauld, s'incarner vraiment pour partager la vie des Pygmées et vivre l'Évangile non pas prêché, mais vécu avec eux pour les aider dans ce virage de la vie semi-sédentaire qu'ils abordaient. Le Père Michel voulait aussi répondre à leurs désirs légitimes qui concernaient école, soins de santé dans les domaines où leur connaissance de la médecine traditionnelle n'était pas suffisante, ou progrès dans l'agriculture.

Pour exprimer ses convictions et son désir le Père Michel utilisait un vocabulaire théologique dont il approfondissait le sens. Trois termes : incarnation, communion et béatitudes, reviennent constamment à chaque fois quand il essaye d'exprimer sa vision missionnaire de la présence auprès des Pygmées Bayaka du Sud-Ouest de la République Centrafricaine.

A l'exemple du Christ et en s'inscrivant dans le mouvement que nous avons identifié dans le premier chapitre de notre travail, le Père Michel désirait être comme son Maître réellement présent auprès des gens auxquels il a été envoyé comme missionnaire. Cette présence était comprise par lui dans un sens très profond de partage de toutes les dimensions de la vie de ceux avec qui il travaillait : habitat, nourriture, style de vie, connaissance de la langue, des coutumes et de la tradition, tous cela faisait partie de cette incarnation voulu et choisi par lui pour être auprès des gens avec lesquels il voulait partager la Bonne Nouvelle du salut et de la liberté.

La communion était comprise par lui d'une manière très originale. Dans sa compréhension, le fait de demeurer en communion avec les Pygmées, lui permettait d'être en communion avec l'Église, car les Pygmées étant les plus pauvres sont en même temps les élus privilégiés du Royaume de Dieu. Cette idée, très claire, est mise en relief par le Père Michel à l'occasion d'un échange avec son évêque de France auquel il écrivait de sa décision concernant son départ chez les Pygmées. Sa réponse lui permettait de se remettre à nouveau en question :

« Quand vous serez seul chez les Pygmées, vous serez coupé de l'Eglise », m'écrivait mon évêque de France, auquel je croyais devoir répondre : « Bienheureux les pauvres, le Royaume des Cieux est à eux. L'Eglise, c'est le Royaume de Dieu. Les Pygmées en font

¹³⁵ Ibid., p. 210.

partie, en sont les élus privilégiés et si je suis en communion avec eux, je ne vois pas comment je serais coupé de l'Eglise¹³⁶ ».

A beaucoup d'autres endroits dans son article le Père Michel revient à ce concept de la communion pour en approfondir la compréhension et en éclairer le sens dans lequel il la comprenait.

Le cœur du message évangélique avec lequel le Père Michel est venu pour être missionnaire en République Centrafricaine est bien l'esprit des Béatitudes. Si dans toute sa vie il a tellement insisté sur cette dimension de sa vie spirituelle, c'est sûrement grâce à sa rencontre avec la spiritualité foucaldienne dont il est héritier. Le désir ardent de vivre chaque jour de tout cet héritage spirituel faisait de lui un apôtre authentique du message de la liberté avec lequel il est venu vivre parmi les Pygmées. Sa joie était d'autant plus grande qu'il est venu vivre avec les plus pauvres auxquels Dieu a donné son Royaume.

Toute cette réflexion n'était qu'une méditation qui préparait au fond du cœur du Père Michel les bases d'une histoire d'amitié entre lui et Pygmées. Après son congé en France il est retourné chez eux pour réaliser fidèlement un projet dont les fruits demeurent jusqu'à nos jours. Aujourd'hui les Pygmées du Sud-Ouest de la République Centrafricaine naissent libre et meurent libre et savent qu'ils ne sont plus seuls dans leur combat pour la liberté et le respect de leur humanité. Cette route cependant n'était pas facile, surtout au départ.

5. Bélemboké – un village uniquement pour les Pygmées

Avant son départ pour le temps de congé en France, le Père Michel a entendu beaucoup de fois des plaintes des Pygmées qui étaient maltraités par les Villageois. Le temps passé avec eux lui a permis de réfléchir sur des solutions possibles qui pourraient aider les Pygmées dans leur marche vers la pleine liberté :

Oui, c'est vrai, j'ai constaté cela, mais c'est un peu de votre faute. Vous acceptez leur alcool, vous pleurez pour avoir du manioc, vous travaillez dans leurs plantations au lieu de faire les vôtres, vous leur devez toujours quelque chose et c'est comme cela qu'ils vous tiennent. Je veux bien vous donner la main. Voilà, je vais aller voir ma famille en France. Dans quelques mois je reviendrai avec une ou deux personnes. Pendant ce temps vous cherchez un endroit assez loin pour faire un village pygmée. Nous ferons de belles cases, des plantations pour être délivrés des Villageois. Nous

¹³⁶ Ibid., p. 206.

veillerons à respecter le mode de vie des anciens, c'est-à-dire pas de polygamie, pas d'alcool puisque vous n'en faites pas (sauf un peu de vin de palme)¹³⁷.

Après son retour de France en décembre 1972, le Père Michel accompagné de Marguerite Ludwig¹³⁸ et du chef du clan de Malembé s'est rendu à un endroit, situé à 10 km de Solé, au bord d'une petite rivière Bélemboké, que les Pygmées ont choisi pour construire leur nouveau village. Au mois de janvier 1973, a commencé la construction des cases rectangulaires en feuilles de ngougous¹³⁹. Le 20 janvier 1973 le Père Michel et Marguerite ont passé leur première nuit à Bélemboké¹⁴⁰ où habitaient déjà une douzaine de Pygmées. En une semaine une centaine de Pygmées arrive à Bélemboké de Solé, Wanga et Panzi¹⁴¹. En un mois ils étaient déjà 250.

Il nous faut préciser davantage les trois principes qui régissaient la vie du village. Le Père Michel Lambert en tant que la personne qui connaissait la vie des Pygmées savait pertinemment que la fondation d'un village est liée à plusieurs exigences. Tout d'abord les Pygmées vivent dans des clans. Chaque clan fait son campement en fonction de l'accès à la nourriture et se déplace au fur et à mesure de la disponibilité des ressources naturelles (viande, tubercules, miel, chenilles, etc.). La vie dans un village cassait cet équilibre naturel car sur une surface bien délimitée vivent plusieurs clans des Pygmées. C'est pourquoi pour pouvoir faire face à ce problème il fallait que chaque famille possède une plantation qui permettait l'indépendance alimentaire et protégeait ceux qui possèdent des plantations contre ceux qui voudraient s'en servir en ne faisant pas le nécessaire pour avoir la sienne. La possession d'une plantation permettait aussi la libération des Pygmées du lien de la servitude auquel ils étaient assujettis et leur permettait de devenir égaux aux Villageois. La deuxième exigence est liée à la culture des Pygmées qui naturellement vivent dans la monogamie. Le Père Michel Lambert voulait préserver cette coutume qui a beaucoup de valeur. C'est pourquoi une des conditions pour pouvoir intégrer le village était liée à cette coutume. La troisième condition, celle de bâtir une maison, est liée à l'histoire de Pygmées. Très souvent

¹³⁷ Michel Lambert, *Les souvenirs de séjour chez les Pygmées 1972 -1978*, retranscrit par Houngue François de Paul, 2007, p. 4.

¹³⁸ Ex sœur de Ribeuuvillé, arrivée à Bangui en 1966. A sa demande, elle obtient l'autorisation pour vivre seule parmi les Langbassi de la région de Kouango en République Centrafricaine. Ancienne institutrice, bonne pédagogue, elle marqua les orientations prises pour l'avenir du village de Bélemboké.

¹³⁹ Une plante de la forêt tropicale, dont les feuilles très résistantes d'une longueur de 40 centimètres sont utilisées par les Pygmées pour couvrir les toits de leurs huttes et étaient aussi utilisées pour couvrir leurs premières maison rectangulaire en bois et en feuilles.

¹⁴⁰ Le village a reçu son nom de la petite rivière au bord de laquelle les Pygmées ont décidé de construire leur village.

¹⁴¹ Ces trois villages sont situés dans la proximité de Bélemboké.

les Pygmées sont perçus par les autres populations des africains, cohabitant avec eux, comme des êtres inférieurs, auxquels ils attribuent volontairement un pouvoir magique. Le simple fait de vivre dans la forêt confirmait en eux cette manière de percevoir les Pygmées. Pour pouvoir devenir des gens à part entière les Pygmées eux-mêmes très souvent imitent les autres pour ne pas se sentir inférieurs à eux. La possession d'une maison au village permettait aux Pygmées de devenir comme les autres et de ce fait de faire tomber la frontière qui les séparent des autres africains.

Le village uniquement pygmée ne reposait pas sur des principes de ghetto où le Pygmées seraient en sécurité et isolés des autres habitants de la région. Les Pygmées arrivaient à Bélemboké avec leurs dettes réelles ou fictives, contractées auprès des Villageois qui venaient au village pour réclamer leur dû. En plus, ils étaient obligés de continuer à travailler chez leurs anciens maîtres jusqu'au temps des premières récoltes qui rééquilibrait le système économique du nouveau village. Les femmes partaient alors tous les deux jours chez leurs anciens maîtres pour pouvoir nourrir leurs familles pendant que les hommes préparaient les plantations dans la forêt et allaient à la chasse au filet. L'idée du regroupement ne plaisait pas aux Villageois qui du fait de la migration des Pygmées étaient privés des travailleurs très peu coûteux. Ils essayaient alors de faire la pression sur le Père Michel pour pouvoir récupérer leur « ancienne propriété », car ils considéraient les Pygmées comme quelque chose qui leur appartenait. Les problèmes causés par des Villageois étaient si sérieux que le préfet de Nola Gérard Moussa a conseillé au Père Michel d'aller voir le ministre de l'intérieur M. Psimis. Il connaissait déjà le Père Michel, car il l'avait interrogé en décembre 1971 lorsque Bokassa l'avait fait arrêter. Cette rencontre avait lieu le 15 avril 1973 et montre la grandeur de la personne du Père Michel et son véritable souci des Pygmées dont il se sentait réellement responsable. Lors de cette rencontre M. Psimis lui confirmait la volonté du président à propos des regroupements des gens en des gros villages et encourageait les efforts en vue de regroupement des Pygmées à Bélemboké. En même temps Monsieur le ministre voulait débloquer des fonds pour nourrir les Pygmées en attendant les premières récoltes. Le Père Michel ne voulait pas que les Pygmées soient assistés mais qu'ils soient des Pygmées debout, responsables et maîtres de leur avenir. D'autres faits illustrent les difficultés vécues par le Père Michel et les Pygmées dans les premières années de l'existence du village. Le 15 septembre 1973 le Père Michel est convoqué par le Maire de Nola car les Villageois l'accusaient de chercher des diamants avec les Pygmées. Pendant son absence les Villageois sont venus à Bélemboké pour faire peur aux Pygmées, disant que le Père Michel sera

emprisonné et le village détruit. Cet événement a soudé tous les Pygmées du village. La nuit pendant laquelle le Père Michel était à Nola, ils ont dansé « la danse du village ». Ils s'arrêtaient devant chaque case, comme pour la protéger, et pour finir, ils sont partis déverser les mauvais sorts dans la brousse. Le Père Michel, en absence de preuves a été acquitté.

Tous ces événements montrent un grand souci du Père Michel d'un vrai développement qu'il désirait pour les Pygmées et leur village, car ce sont eux-mêmes qui ont décidé de son existence. Il est aussi intéressant de montrer l'originalité de sa conception missionnaire, basée sur un équilibre entre le développement humain et spirituel du village et le souci de développer l'esprit de solidarité entre les Pygmées venus vivre ensemble à Bélemboké. Jusqu'au jour de son départ de Bélemboké le Père Michel préparait le village à l'évangélisation. Depuis la fondation du village en 1973 il travaillait pour faire découvrir aux Pygmées certaines valeurs évangéliques comme valeur du travail manuel, du travail désintéressé pour la collectivité ou pour les autres, valeur de tout homme, si petit soit-il. Très souvent les Pygmées ont eu l'occasion de voir les membres d'équipe d'animation avec le Père Michel, prendre la défense des petits et des opprimés. Les contacts quotidiens étaient aussi une occasion pour rapprocher les gens des valeurs de la Bonne Nouvelle.

Cette histoire de l'amour et de l'amitié entre le Père Michel et les Pygmées avait son départ et sa fin. En 1977 il a averti l'évêque de sa décision du départ qu'il prévoyait dans un an. Il explique ainsi les raisons de son départ :

Je suis un défricheur et je sens que je plafonne. Il faut que les Pygmées se libèrent aussi de moi. Quand on a commencé quelque chose et qu'on s'accroche à tout prix, on risque de faire fausse route, car on est limité. Place à d'autres, à des plus jeunes, car on est complémentaire les uns des autres. Bélemboké, ce n'est pas le village de Lambert comme certains disaient. C'est le village des Pygmées. Je ne m'imagine pas vieillir ici. J'ai 46 ans. Si je veux recommencer quelque chose en France, c'est le moment¹⁴².

Le Père Michel a sûrement réalisé son rêve en travaillant avec des gens avec qui aucun missionnaire n'a pas osé travailler jusqu'à son arrivée parmi les Pygmées de Solé. Il a eu aussi la chance de vivre comme il l'a depuis longtemps désiré : pauvre parmi les pauvres pour préparer la route à l'accueil de la Bonne Nouvelle dans les cœurs des gens, dans lesquels l'Esprit de Dieu était déjà à l'œuvre. Sa vision missionnaire n'était en effet rien d'autre que la réalisation du désir de Dieu lui-même qui par l'Incarnation de son Fils vient pour transmettre au monde le message de son amour qui va à la rencontre du plus pauvre et du plus petit.

¹⁴² Michel Lambert, *Les souvenirs de séjour chez les Pygmées 1972 -1978*, retranscrit par Houngue François de Paul, 2007, p. 12.

Conclusion

La méthode que nous avons utilisée pour essayer de répondre aux questions posées au début de ce travail semble satisfaire nos attentes. Basée sur un fil historique et enrichie par les textes sources, elle nous a permis de découvrir comment dans une société, dans une culture et dans une Église s'est constituée la vision missionnaire des Pères René Ripoché et Michel Lambert. Grâce à la première partie historique de notre travail, nous avons pu comprendre que cette vision a été modelée par tout ce que l'Église de leur époque vivait. Leurs recherches personnelles mettent en lumière une recherche plus universelle sur des formes de présence au monde déchristianisé et sur l'essence du sacerdoce et de son exercice. Grâce à l'identification d'un mouvement pour la rechristianisation de la France, nous avons pu découvrir ses deux axes : la présence au monde et l'évangélisation et leur impact sur la vie et le travail de nos deux missionnaires. Cependant les découvertes que nous avons faites étaient pour nous surprenantes. Durant le temps de son apostolat en France le Père René Ripoché est toujours resté fidèle au ministère classique. De même, le Père Michel Lambert a évolué plus dans le milieu de l'Église africaine que dans l'Église française. Ses idées missionnaires se sont clarifiées dans la confrontation avec les réalités de la vie et du travail pastoral sur place et dans le contexte de l'affrontement des problèmes réels de la vie de l'Église en Afrique.

Toute notre recherche nous a permis de découvrir une chose essentielle : enrichissant leur vision missionnaire basée sur un fondement imprescriptible de la vie de pauvreté et de la recherche constante de la proximité avec les gens, les Pères René et Michel tendaient constamment vers un idéal du travail pastoral illustré par l'Incarnation et marqué par l'esprit des Béatitudes. Leur choix trouve sûrement sa source dans le désir de vivre de toute la richesse de l'Évangile et de le mettre au cœur de leur vie de prêtre et de missionnaire.

Nous avons commencé notre mémoire en citant un passage de l'article du Père Michel Lambert, « Un prêtre chez les Pygmées¹⁴³ ». Malgré les marques d'une constante évolution dans la pensée du Père Michel et les discussions qu'il peut susciter, il répond d'une manière toute simple sur la question de sa vision missionnaire, marquée sûrement par certaines déceptions d'une Église qui évolue parfois moins vite que ses membres. Il reste cependant l'exemple d'un chemin possible et passionnant qui a été emprunté par ces deux grands missionnaires des Pygmées Bayaka du Sud-Ouest de la République Centrafricaine.

¹⁴³ Michel Lambert, *Un prêtre chez les Pygmées*, dans *Témoignage chrétiens*, le 11 novembre 1994, p. 13.

Bibliographie

Chapitre I : Le contexte de l'Église de France du XX^e siècle

AUGROS, L., *De l'Église d'hier à l'Église de demain : l'aventure de la Mission de France*, Cerf, Paris, 1980.

AUGROS, L., *La Mission de France*, Ed. des Annales de Sainte Thérèse de Lisieux, Lisieux, 1945.

AUGROS, L., « La Mission de France », dans *Masses ouvrières*, 12, mai 1946.

BROSSE de la, O., *Cardinal Suhard, Vers une Église en état de mission*, Paris, Cerf, 1964.

GODIN, H., et DANIEL, Y., *La France, pays de mission*, Édition de l'Abeille, Lyon, 1943.

FLAMENT, P., *La vie à l'Oflag II D – II B*, Amicale de l'Oflag II D – II B, Paris, 1957.

HOLLANDE, J., *La christianisation du Proletariat*, Édition du Témoignage chrétien, Bruxelles, 1948.

PELISSIER, J., *Si la Gestapo avait su*, Bonne Presse, Paris, 1945.

PIERRARD, P., *Un siècle de l'Église de France 1900-2000*, Desclée de Brouwer, Paris, 2000.

POTERIE, R., *Prêtres-ouvriers. 50 ans d'histoire et de combats*, l'Harmattan, Paris, 2001.

POULAT, E., *Les prêtres-ouvriers. Naissance et fin*, Cerf, Paris, 1999.

POUPARD, P., *Le Concile Vatican II*, Presses Universitaires de France, Paris, 1983.

RETIF, A., *La Mission de Paris*, dans *Études*, mars 1949.

REUMONT, D., *Fraternité des O.V.P.*, n° 5, le 15 juin 1947.

TIBERGHEN, P., *Souvenir sur l'abbé Godin*, *La lettre* 65, janvier 1964.

TRANVOUEZ, Y., *Catholiques d'abord. Approches du mouvement catholique en France XIX^e – XX^e siècle*, Ed. Ouvrière, Paris, 1988.

ULRICH, M., « La vie religieuse en captivité », dans *Études*, avril 1945.

WATTEBLED R., *Stratégies catholiques en monde ouvrier dans la France d'après-guerre*, Les Editions Ouvrières, Paris, 1990.

Chapitre II : Le Père René Ripoché et sa conception de la mission

MOTTET, M., *Retranscription de l'entretien avec le Père René Ripoché, (en présence de Manuelle et Jean-Luc Mottet et Philippe Coibion) à la veille de son départ*, février 1994.

MOTTET, M., et J.L., COIBION, P., *Portrait du Père René Ripoché*, dans Monasao fête ses 20 ans, 1995.

RIPOCHE, R., *Brouillon d'une lettre à Michel Lambert*, le 25 février 1974.

RIPOCHE, R., *Lettres circulaires envoyées du 25 octobre 1974 au 25 mars 1994 à ses amis en France*, (64 lettres).

RIPOCHE, R., *Lettre envoyée à un ami de Jumelles*, le 18 décembre 1973.

RIPOCHE, R., *Serment du jubilé*, le 3 juillet 1994.

TOSO, C., *Centrafrique, un siècle d'évangélisation*, Bangui, 1994.

Chez les Pygmées, naissance d'une communauté chrétienne, dans *Ouverture et Partages*, février 1988, p. 1-3. (D'après un article de Maurice Vigneron dans la Semaine Religieuse d'Angers et des notes de René Ripoche).

Correspondance qui nous a été envoyée en 2007 et 2008 dans le cadre de la préparation du présent mémoire de Master, (8 lettres citées dans le chapitre II, qui proviennent de la part des Père René Ripoche et Louis Forestier ainsi que de Manuelle et Jean-Luc Mottet).

Chapitre III : Le Père Michel Lambert - l'homme prophétique

BATOT, M.T., *Un compte rendu sur le travail dans le secteur d'éducation à Bélemboké 1973 – 1983*, janvier 2007.

Cirillo Tescaroli, *L'incarnation à Gobongo*, dans *Nigrizia*, n° 11, novembre 1968, p. 21-25.

Michel Lambert, *Avec les Pygmées, en République Centrafricaine*, dans *Spiritus*, 53, 1973, p. 206-212.

Michel Lambert, *Bilan de dix ans de la mission 1960 – 1970*, 2003.

Michel Lambert, *Une réflexion sur le passé*, le 30 mai 1968.

Michel Lambert, *Un prêtre chez les Pygmées*, dans *Témoignage chrétiens*, le 11 novembre 1994, p. 13.

LAMBERT, M., *Les souvenirs de séjour chez les Pygmées 1972 -1978*, retranscrit par Houngue François de Paul, 2007.

LAMBERT, M., *Lettres Circulaires*, (3 lettres du 8 décembre 1973, du 15 décembre 1974 et de décembre 1976).

Commission Diocésaine de Pastorale, *Compte rendu de la 1-ère réunion de la Commission Diocésaine de Pastorale*, Bangui, le 17 et 18 mars 1971.

Commission Diocésaine de Pastorale, *Compte rendu de la 2-ème réunion de la Commission Diocésaine de Pastorale*, Bangui, le 20 mai 1971.

Commission Diocésaine de Pastorale, *Compte rendu de la 3-ème réunion de la Commission Diocésaine de Pastorale*, Bangui, le 28 mars 1972.

Lettre aux évêques de Bangui, Bangui, décembre 1968.

Enregistrements sonores

1. *40 ans de Fidei Donum. Témoignages, Père René Ripoche*, UCO le 10 octobre 1997, Archives du Diocèse d'Angers.
2. *Abbé René Ripoche, Les Pygmées, Emission Sans Frontière*, (service diocésain de coopération missionnaire), interview fait par Charles Mopettie, le 1^{er} juin 1994.
3. *Interview avec le Père Joseph André*, Lyon, le 6 mars 2007.
4. *Interview avec le Père Michel Lambert*, Agen, le 26 juin 2007.
5. *Interview avec Joseph et Marie-Thérèse Ripoche et Bernadette Texier*, Angers, le 31 octobre 2007.

Annexes

Le souci de mettre à la disposition du lecteur les écrits importants, qui témoignent de l'œuvre missionnaire des Pères René Ripoché et Michel Lambert, nous a convaincu de les attachés au travail présent. Si un document provient d'une publication quelconque nous allons citer notre source. Dans le cas contraire nous voudrions faire savoir au lecteur que tous les autres documents sont des manuscrits provenant soit des Pères René Ripoché ou Michel Lambert soit des témoins de leur vie et de leur travail.

1. JUBILE SACERDOTAL

/ René Ripoché, Renaudière, le 3 juillet 1994 /

En cette fête de mes 50 ans de prêtrise, mon premier devoir est de remercier. Je le ferai brièvement, mais sincèrement, profondément.

Merci tout d'abord à Dieu qui m'a fait l'honneur de m'appeler à son service. Merci à Marie, la Mère de Jésus et notre Mère, qui a veillé sur moi toute ma vie. Merci à mes parents : à mon père que le Seigneur m'a enlevé dès mon plus jeune âge, et surtout à ma mère qui m'a élevé. Merci à mes frères et sœurs qui ont aidé ma mère et m'ont permis ainsi de faire mes études pour devenir prêtre. Quelques-uns sont déjà rendus auprès de Dieu. Je regrette l'absence de ma sœur, Sœur Bernadette, retenue au lit par la maladie. Merci à tous ceux, et ils sont nombreux, qui d'une façon ou d'une autre, entre autre par la prière, m'ont accompagnés et aidés sur la route de la prêtrise et durant mes 50 ans de prêtre. Quelques-uns sont déjà rendus auprès de Dieu. A tous, vivant sur terre ou vivant auprès de Dieu, je redis merci et je demande au Seigneur de les récompenser.

Un soir, nous préparions la messe d'aujourd'hui ; j'ai demandé « de quoi voulez-vous que je vous parle dans mon serment ? » Comment est venue ta vocation ? N'as tu pas été forcé ?

Dès mon enfance je fréquentais l'Église avec ma mère. Dès mon plus jeune âge, j'ai souhaité être prêtre. Quand Monsieur le curé passait à l'école et demandait à chacun : « que veux-tu faire quand tu seras grand », je répondais « je veux être comme mon frère ». Comme j'avais cinq frères plus âgés que moi, ma réponse était vague. Dans ma tête cela voulait dire : « je veux être prêtre comme mon frère Jean alors séminariste ». J'avais peur de dire « je veux être prêtre » car j'avais peur des moqueries de mes camarades.

A 12 ans, Monsieur le curé Moreau et ma mère m'ont conduit au petit séminaire de Beaupréau. J'étais heureux. Les enseignements qu'on nous donnait, les conseils qu'on nous donnait pour notre vie et qui étaient en vue de préparer des futures prêtres m'allaient très bien. J'étais à mon affaire. Au grand séminaire d'Angers également, je me trouvais très à l'aise avec les conseils qu'on nous donnait pour former des futurs prêtres.

Vint la guerre, puis l'invasion allemande. Soldat en zone libre, j'ai choisi d'être cadre dans les « Chantiers de la Jeunesse Française ». On encadrait les jeunes de zone libre appelés pour six mois au service national. On leur donnait une formation genre scout.

Fin 1941, les étudiants sont autorisés à rentrer chez eux pour continuer leurs études. C'est alors que je me suis posé un problème. Trouvant que je faisais du bien auprès des jeunes, j'ai songé à m'engager dans les Chantiers. J'ai réfléchi, prié, demandé conseil et j'ai compris que je ferais plus de bien en retournant au séminaire pour devenir prêtre. Et, le 29 juin 1944, dans l'Église de Bégrolles, Monseigneur Costes m'imposait les mains. J'étais devenu prêtre pour le service de l'Église.

Deuxième question : ta vie de prêtre ?

Dans ma jeunesse et durant mes premières années du sacerdoce, le prêtre était pour moi avant tout l'homme de la prière qui se tient à l'église, l'homme des sacrements qui dit la messe, baptise, confesse, bénit les mariages, accompagne les malades. C'était aussi l'homme de la mission. Il prêchait à la messe, faisait le catéchisme, rassemblait les enfants et les jeunes pour les attirer au Christ. Au bout de quelques années en paroisse, l'image du prêtre a changé pour moi. Il était bien entendu toujours l'homme des sacrements mais auparavant l'homme de la mission : il était chargé de porter le message du Christ à ceux qui étaient les plus éloignés du Christ et de l'Église, et de mettre ce message à leur portée en le vivant au milieu d'eux. Et c'est ce qui m'a poussé à être journalier agricole en même temps que curé de paroisse. Et c'est également ce qui m'a poussé à partir chez les Pygmées pour les sortir de leur misère et leur faire connaître le Christ Jésus.

On m'a demandé aussi : quelle consolation as-tu rencontré ?

Je dirai tout d'abord que j'ai rencontré des difficultés, des épreuves, des déceptions. Mais j'ai rencontré aussi des consolations qui aident à tenir au milieu des épreuves.

La première consolation dont le prêtre a besoin, c'est la sympathie. Je l'ai rencontrée partout où je suis passé, mais pas forcément générale. Une autre consolation très importante, c'est de trouver des chrétiens qui se sentent responsables de la communauté et qui veulent travailler avec vous. J'en ai trouvé, mais pas forcément beaucoup. J'en ai rencontré s'engageant dans la pastorale, la catéchèse, la liturgie. J'ai trouvé des jeunes s'acheminant vers une foi éclairée. J'ai trouvé des militants dans l'action catholique, travaillant à christianiser leur milieu.

Et chez les Pygmées, quelles consolations ai-je trouvé ?

J'ai trouvé de nombreuses difficultés, épreuves, déceptions mais aussi de nombreuses consolations. Tout d'abord une sympathie générale. Ensuite leur sourire : les Pygmées méprisés, traités d'animaux, n'avaient pas le sourire ; leur sourire prouve qu'ils se sentent aimés. Ma plus grande consolation ce fut les premiers baptêmes, le 13 décembre 1987. Monseigneur avait voulu baptiser lui-même les premiers Pygmées. J'étais heureux, car j'étais cloué au lit par une maladie : un érysipèle. Mais ces baptêmes furent ma plus grande consolation.

Je vous confie aussi ma plus grande déception. De Monasao où je résidais, j'allais porter la Parole de Dieu à 25, 30, 40, 50, 80 kilomètres. Ma déception, c'est d'être rentré en France sans avoir conduit ces Pygmées au baptême. Et, déception plus grande, à ma dernière visite avec mon remplaçant le Père Philippe Coibion, j'ai constaté avec peine qu'un campement important des ces Pygmées était passé en bloc à une secte, l'Église Apostolique des Frères. Déception qui demeure dans mon cœur comme un reproche et qui m'oblige à prier intensément pour leur retour à la vérité.

C'est donc un prêtre belge, Philippe Coibion, qui me remplace. En France, on n'a pas trouvé de volontaire. C'est que les prêtres sont devenus peu nombreux. Pourtant l'Église a besoin du prêtre. Je ne parle pas de l'église de chaque paroisse : la Renaudière, Saint-Macaire, Villedieu, Saint-André, Roussay ; je parle de l'Église, communauté des chrétiens, car le prêtre, tout en étant simple enfant de Dieu comme tous les baptisés, a reçu de Jésus, en plus, le rôle paternel, que Jésus, enfant de Dieu lui-même a reçu de son Père. C'est ainsi que le prêtre, par les sacrements et la parole, donne la vie d'enfant de Dieu aux nouveaux chrétiens.

Les ouvriers, les prêtres, sont peu nombreux. La moisson est pourtant abondante. Priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson.

2. BROUILLON D'UNE LETTRE A MICHEL LAMBERT

/ René Ripoche, le 25 février 1974 /

Ta lettre (je n'ai pas de peine à te tutoyer) a mis moins de temps à m'atteindre que la mienne à te rejoindre. Elle m'est arrivée lundi dernier. Depuis j'ai beaucoup prié le Saint-Esprit.

Merci de la rapidité de ta réponse et de ta proposition. Je suis d'accord avec toi sur le façon dont tu vis au milieu des Pygmées, sur le genre de vie que tu as choisi : une vie de travail avec les Pygmées, une vie pauvre avec eux, une présence et un témoignage d'amitié.

D'accord aussi lorsque tu estime que les Pygmées ont à bâtir eux-mêmes leur avenir sans miser sur le fric extérieur, lorsque tu estime que leur salut « est entre leurs mains, dans leur cœur ». Je suis prêt comme toi de ne solliciter l'aide financière de personne, même pas de l'évêché.

Ce qui me fait peur, c'est le nombre des Pygmées au village. J'ai peur que la vie de village repose sur nos épaules (les épaules de l'équipe). Un plus petit village m'irait mieux. Et je souhaiterais moi aussi d'aller à l'avant garde comme toi. Mais je réalise bien que d'abord il me faut me rôder et m'habituer dans quelques chose déjà établi avec des personnes déjà familiarisées. Malgré cette peur, je dirais volontiers oui. Cependant je ne décide rien encore.

D'abord je désirais connaître l'avis de Monseigneur Baud avant de m'engager davantage. D'ailleurs, je ne lui écrirais que lorsque je saurais par toi, par le Père Canivez ou par lui-même, s'il est prêt à m'accepter avec toi chez les Pygmées.

Ensuite, le Père Canivez a reçu une première réponse d'une religieuse en mission chez les Pygmées du Sud-est Cameroun. La réponse est également favorable, mais sa réponse a besoin d'être approuvée par les autres religieuses et d'être sanctionnée par l'évêque de Doum. Nous attendons cette seconde réponse.

Ce que tu me dis de l'aide financière apportée aux religieuses chez les Pygmées du Sud-est Cameroun me décourage bien sûr de les rejoindre. Mais les religieuses souhaitent la présence d'un prêtre sont-elles dans cet esprit ou veulent-elles faire quelque chose de neuf à votre façon ? Actuellement je ne sais rien de leur genre de vie et de leur mode d'insertion chez les Pygmées.

Aussi j'attends pour prendre une décision les réponses des évêques et de plus amples renseignements de la part des religieuses de Sud-est Cameroun. D'ailleurs, j'avoue que si leur genre de vie et leur insertion ressemblent aux votre, je serai bien embarrassé...

Apprendre le sango ! j'attends : si je me décide pour le Sud-est Cameroun, est-ce la même langue ? Pour le moment je préfère m'initier à la mentalité africaine et à la sociologie africaine, en lisant quelques livres, tout en sachant bien que rien ne vaut l'anthropologie sur place et que les idées trouvées dans les livres sont à mettre au panier quand on arrive sur place.

Je t'expose franchement mon état d'esprit actuel. Et je ne désire qu'une chose, c'est me laisser conduire par l'Esprit. Prie et priez avec moi. Merci.

3. ENTRETIENS AVEC LE PERE RENE RIPOCHE, A LA VEILLE DE SON DEPART

/ par Manuelle Mottet, février 1994 /

René avant Monasao

René était curé de campagne dans une région déchristianisée du Maine-et-Loire en France. Il partageait sa cure avec une famille pauvre dont la femme faisait la cuisine. Pour subvenir à ses besoins, il travaillait comme journalier agricole. Il s'intéressait au Tiers-Monde et aux jeunes églises ; il communiquait son intérêt à sa paroisse qui faisait des offrandes ou invitait des missionnaires ou coopérants de passage.

Un jour, est arrivé un Fidei Donum qui avait travaillé à Yaoundé et qui avait passé ses vacances sur la piste de Yokadouma, chez les Pygmées de l'Est Cameroun. René avait déjà l'idée de partir mais « en bon rural qu'il était, il ne se décidait pas rapidement. » Mais, à partir de ce jour-là, il se décida : « Si je pars Fidei Donum, ce sera chez les primitifs. »

Un jour, l'évêque coadjuteur vint le trouver pour l'inviter à quitter son presbytère et à loger au secteur. René refusa : il voulait rester pauvre chez lui. Cela faisait 11 ans qu'il était dans la même paroisse. Il était impossible de refuser un déplacement. René s'interrogea : « Est-ce que ce ne serait pas un coup de pied au cul de la part de la Providence pour m'envoyer là-bas ? ». Il alla alors trouver un prêtre du diocèse chargé de la mission à l'extérieur. A 40 ans, il s'était considéré comme trop vieux pour partir et voilà que cela le prenait à 54 ans... N'était-il plus maître de ses idées ? Le prêtre l'encouragea. Pourquoi ne

partirait-il pas ? Ne serait-il pas capable d'apprendre encore une langue ? René n'avait jamais été doué pour les langues vivantes. Ensuite, avec un peu de courage, il dit : « Je veux partir chez les primitifs. » « Si tu crois qu'on va chez les primitifs comme ça ! Tiens, voilà justement dans *Spiritus* un article de Michel Lambert chez les Pygmées ; tu peux lui écrire mais va trouver l'évêque ». « Monseigneur, je désire partir Fidei Donum, et chez les Pygmées. Votre coadjuteur est venu me demander de résider au secteur. J'ai refusé. Je serai déplacé dans un an. Je pense que c'est un coup de pied au cul de la part de la Providence ». Et l'évêque de répondre : « Si c'est vrai que vous avez reçu un coup de pied quelque part et que c'est possible, je veux bien et vous partirez cette année même ». Il l'envoya chez le responsable des Fidei Donum à Paris qui lui posa beaucoup de questions. Puis il lui dit que ça devrait être possible car il avait reçu une lettre d'une religieuse du Cameroun chez les Pygmées au Bosquet. En fait cette porte se ferma très vite car la supérieure de cette religieuse estimait qu'elles n'avaient pas besoin d'un prêtre pour le moment...

Puis Michel Lambert rentra en congé pour faire une session de linguistique. René alla le trouver et l'engagement se dessina. On voulu l'envoyer au Bosquet mais René n'est pas homme à être déplacé tel un pion dans un jeu et il avait déjà donné sa promesse à Mgr Baud en République Centrafricaine. René s'engagea ; le contrat se conclut à l'évêché d'Angers entre Mgr Baud, Mgr Mazerat et lui-même.

Mgr Baud :

- « Je vous accepte. Vous resterez quelques semaines à Bélemboké puis vous partirez dans un autre village.
- D'accord, Monseigneur.
- Le contrat sera de 2 ans et non de 3, car ce sera dur.
- D'accord, Monseigneur.
- Et je vous donnerai de l'argent quand j'en aurai.
- D'accord ».

Il fit une visite médicale. Tout était en ordre. Le départ fut décidé pour le 24 octobre 1974.

Arrivée chez les Pygmées

Le 25 octobre René arriva à Berberati sous une tempête effroyable. Il regagna Bélemboké le 28 octobre¹⁴⁴, guidé par le Vicaire Général. A l'approche du village ils se trompèrent de chemin et appelèrent des Pygmées. A Bélemboké se trouvaient Michel

¹⁴⁴ Une autre source (correspondance du Père René) parle du 30 octobre (R.R.1, 25 octobre 1974, p.2).

Lambert, Marguerite Ludwig et Marie-Thérèse Batot. Michel et Marguerite partirent en reconnaissance pendant deux semaines sur la route de Bayanga qu'on était en train de percer.

Petit à petit, René s'immergea dans le monde pygmée. Il occupait ses journées à parler avec les gens, à travailler dans le jardin de Michel, à visiter les plantations, à lutter contre l'alcool, à visiter à vélo Nola et Salo. Un jour, sur son chemin, il trouva des Pygmées qui l'invitèrent à visiter leur campement pas loin. Il était en fait à deux heures de piste, René les suivit et au retour, quand il du rejoindre la route pour Bélemboké, il se faisait tard. De plus, sa chaîne de vélo cassa et demanda alors à coucher chez le chef de Panzi. Si René avait voulu, Michel et Marguerite l'auraient laissé à Bélemboké et auraient été s'implanter ailleurs. Mais il était difficile de succéder à quelqu'un de très aimé. D'ailleurs le chef de Bélemboké n'avait pas tardé à partir à la recherche de Michel et Marguerite lors de leur prospection sur la piste de Bayanga. A leur retour, ils annoncèrent à René que tout le monde l'attendait et en particulier un groupement, celui des Pygmées de Baboungé. L'endroit semblait propice, pas trop loin de Bélemboké, avec une belle source tout près.

René s'y rendit à pied à travers la savane avec Michel en repérant bien les distances et les croisements. Il y passa quelques jours dans une case pleine de cancrelats, la case de Ngubu, alors parti en forêt. Puis ils édifièrent une case en feuilles et Michel s'en retourna à Bélemboké. René le rejoignit quelques jours après, tout seul, sans Pygmées pour le guider. Là il fut pris de doute : partirait-il, ne partirait-il pas ? D'autant plus que Marguerite ne se priva pas de lui dépeindre toutes les difficultés. Puis il tomba sur un passage de l'Évangile : « Celui qui regarde en arrière n'est pas digne de moi », et alla alors trouver l'évêque et lui déclara son intention d'aller vivre chez les Pygmées de Baboungé. Le Père Ferdinand vint le chercher en voiture à Bélemboké avec sa valise et il arriva chez ces Pygmées le 5 ou le 7 janvier 1975 (ne sait-il plus si c'était le jour avant ou après les rois¹⁴⁵).

René fut accueilli comme un sauveur : « ce ne fut pas difficile du tout ». Qu'est-ce qu'ils attendaient de lui ? Ce qu'ils avaient vu à Bélemboké : que quelqu'un les aime, s'occupe d'eux, qu'il y ait un dispensaire (au début, il n'avait pas du tout l'intention de soigner : « vous avez vos médicament »), une école.

¹⁴⁵ Dans sa lettre du 12 janvier 1975 (R.R.5, 12 janvier 1975, p. 1) écrite alors quelques jours après l'installation du Père René dans le campement des Pygmées de Baboungé, il précise qu'il est arrivé au campement le 7 janvier 1975.

Un jour il se rendit chez les Pygmées de Kanza à 15 km. Le soir sur le chemin de retour, il rencontra le chef qui venait le chercher de peur qu'il s'installe à Kanza...

Le campement se trouvait au bord de la route ; lui s'était installé en retrait (sur une termitière, à l'emplacement de la case commune actuelle). C'était les grandes herbes à l'époque. Le soir on était obligé de le raccompagner jusqu'à sa case. Il dormait sur un lit de branches et de feuilles. Le soir il s'endormait en se disant : « Si c'est le bon Dieu qui m'envoie, il veille sur moi ». Il était convenu que les Pygmées s'installeraient de sa case à la route, distance de 200 mètres. Les jours passaient... René se sentait seul et écrivait à Bélemboké (il écrira très souvent à Bélemboké) : « Ca ne démarre pas, les Pygmées ne veulent pas se grouper ». On lui répondit : « Ne t'inquiète pas, ce sont des Pygmées ». Peu après arrivèrent les familles de Ngumbi et Bundiya, venant de Mbaso près de Salo, qui s'installèrent tout près, à gauche de sa case. Aussitôt la famille Bugenye quitta la route pour s'installer tout près, à droite de sa case. La solitude fut rompue, tout le monde voulait être le plus près possible de sa case, ce qui ne sera plus le cas plus tard. Le chef était Ndoku, oncle de Ngombe Martin, décédé en septembre 1994, qui lui succéda. Liboko, fils de Ndoku et chef actuel qui animait le village.

Quand René arriva, ils étaient 150, tous installés au bord de la route. Étaient présents à l'époque : Ndukuluku, Kilo (à l'emplacement du quartier Zawe actuel), Ngombe, Mapongo (décédé), Ngubu, Ndemba (décédé) et leurs familles. Mbuti et Bokendo sont arrivés probablement plus tard. D'autres étaient à travailler au café : ils revinrent. Les premiers à s'être rajoutés furent les Pygmées de Beya qui se trouvaient à l'emplacement actuel de Betali. René voulait qu'ils y restent : « Tao (père), tao, on va venir ! ». Il n'y avait pas de Villageois ni à Betali ni au camp Dongo. C'était la brousse, les voitures ne pouvaient aller plus loin.

Les Pygmées à ce moment-là travaillaient pour les Villageois à Baboungé qui autrefois vivaient à l'emplacement de Monasao mais qui avaient été déplacés sur la route de Salo par les colons. Le matin, René voyait hommes et surtout femmes partir pour Baboungé par le chemin qui passait devant sa case. Le soir, les femmes revenaient avec un peu de manioc dans leurs hottes. Les hommes étaient généralement payés avec de l'alcool et du chanvre. Les Pygmées n'avaient pas de plantations même si certains prétendaient en avoir une, comme Ndemba. Mais quand René s'y rendit pour la visiter, il fallut trouver le manioc au milieu de l'herbe. Il n'avait donc que deux ou trois petites plantations mal entretenues. Pourtant ils savaient le faire.

Vie et activités de René dans les premières années

Dès le début, René fit sa plantation. Il put donc manger son manioc sept mois plus tard. Les patates douces viendraient ensuite. Les Pygmées lui avaient donné la plantation la plus proche à l'emplacement actuel qui était un bosquet de la forêt. Ils aidèrent René à débroussailler en une journée puis René entretint la plantation. Marguerite et Michel vinrent le jour où il fallu planter, outre le manioc, les patates douces et le maïs, des arachides, du cosso, etc. De quoi se nourrissait-il avant la première récolte ? De la viande de gibier achetée aux Pygmées, du manioc acheté aux villageois, du riz acheté dans les boutiques des villageois. Les Pygmées venaient lui proposer des ignames de la forêt, du miel, des termites, et même des vers à tête rose. Tout au début, Michel lui envoyait du manioc, des bananes, etc. René faisait un peu de troc ; il donnait du sel aux femmes qui allaient puiser l'eau à la source. Tous les soirs, il allait manger dans un foyer ou l'autre. Il fournissait le manioc et eux la viande. Puis il y renonça car il mangeait devant d'autres qui attendaient les restes ; c'était gênant.

Il allait tous les jours à la plantation, avec parfois quelqu'un pour l'aider. Il avait des relations avec les Pygmées surtout le matin quand il faisait le tour du village et le soir dans les foyers. Il parlait un peu le sango dont il avait appris du vocabulaire en France. Pendant deux ans il ne voulut pas apprendre le mbènzélé. Quand il parlait avec des femmes, des hommes devaient faire la traduction sango-mbènzélé car les femmes ne connaissaient pratiquement pas le sango à cette époque. Les objectifs fixés avec Michel Lambert consistaient avant tout à rendre les Pygmées indépendants des villageois, c'est-à-dire à avoir de quoi vivre sans aller travailler ou quémander chez eux. De ce fait, la condition imposée pour rester au village était de faire sa plantation. Si un pygmée n'arrivait pas à la bonne saison pour débroussailler, il devait repartir à la forêt en attendant la prochaine saison sèche. A l'époque, René allait visiter les plantations tous les 2-3 mois pour contrôler leur entretien. Très vite les Pygmées avaient pleuré l'école : René s'était mis à enseigner le calcul tous les matins à 7 heures. Il avait choisi de leur apprendre à compter d'abord, car il y a moins de chiffres que de lettres, et aussi car les Pygmées se faisaient facilement voler. Puis ils réclamèrent le français. Après plusieurs années, l'abri sous lequel il faisait l'école tomba. René voulait continuer à condition qu'ils le reconstruisent. Ils ne le reconstruisirent pas. Vint un jour où ils réclamèrent l'école comme à Bélemboké. René répondit que quand il y aurait une femme, bien entendu religieuse ou coopérante, elle ferait l'école. Les Pygmées comprirent autrement : quelques heures après ils lui avaient trouvé une femme dont il n'a jamais voulu connaître le nom. Pendant ces

premières années, René vécu vraiment au milieu des Pygmées et pouvait passer deux mois sans voir un blanc.

Relations Pygmées-Villageois

Le problème des villageois se posa dès le début ; 15 jours après son arrivée, des villageois vinrent s'installer pour attendre la viande des Pygmées. René alla alors trouver le préfet à Nola et il revint avec une lettre adressée aux chefs de Beya : « laissez les Pygmées tranquilles ». Le préfet désigna René comme animateur. Les villageois arrivaient avec de l'alcool contre lequel les Pygmées étaient prêts à céder leur viande sans même en garder pour eux. Un jour René prit une bombonne pour la vider sur le sol, une femme s'y accrocha et la bombonne cassa. La femme fut égratignée à un doigt et cela provoqua de longues palabres. Le mari voulu se dédommager très largement en prenant quelque chose dans la case de René. Il finit par lui ramasser une colalu derrière la maison à son insu. René n'essaya plus jamais de vider de l'alcool : « ça aurait pu être grave, j'aurais pu éventrer quelqu'un ». Mais jusqu'à son départ il eut à lutter contre l'alcool et Madeleine encore plus.

Évangélisation

René n'avait pas l'intention de faire de l'évangélisation directe dès le début. Il voulait d'abord bien connaître les Pygmées. Arriva le premier Noël après 12 mois de présence. « S'ils dansent ce soir (ils dansaient à peu près tous les soirs), j'irai leur apporter du café et des cigarettes ». A 22 heures, ils se mirent à danser. René leur expliqua que c'était fête pour lui. Ils lui souhaitèrent bonne fête sans en demander la raison. Régulièrement, il disait sa messe tout seul dans sa case. Après 5 ans, il commença à lire la Bible sur le seuil de sa porte le dimanche. Quelques-uns vinrent écouter, comme Zabulu et Liboko. Ils savaient que c'était le Livre de Dieu car ils l'avaient vu dans les mains des villageois quand ils travaillaient au café. Puis ils vinrent de plus en plus nombreux. Les premiers Noël furent des veillées de leurs danses, mais sans alcool ni chanvre. Puis René inventa, et les Pygmées eux-mêmes après lui, des refrains religieux dans leur langue qui plurent, certains existent encore. On proclama en mbènzélé les récits de la naissance de Jésus. Les femmes s'ajoutèrent alors aux hommes pour écouter la Parole de Dieu le dimanche. Ils vinrent encore plus nombreux. Plus tard s'ajoutèrent les veillées de la nuit de Pâques. En 1980, ils firent la veillée de Noël avec l'aide de Pombwa qui devint ensuite traducteur de Madeleine puis catéchiste (si René avait eu besoin d'un traducteur, il y aurait peut-être un catéchiste à Monasao). Les réunions se passèrent bientôt dans les deux cases construites pour l'animation rurale. C'était rempli, René a conservé les cahier de présence.

Les premiers baptêmes eurent lieu le 13 décembre 1987, effectués par Monseigneur Jérôme, sous les bambous de Ngeyngey car il n'y avait pas de chapelle en ce temps-là. René ne put y assister. Il était au lit avec 40° de fièvre.

Autres personnes ayant travaillé à Monasao et infrastructure

René eut quelques moments de découragement. Une fois, il partit à Bélemboké : « ils ne m'écoutent pas, je m'en vais, ils viendront me rechercher ». Ils ne vinrent pas le rechercher et René retourna à Monasao. En 1979, à l'époque du Carême, René parti à Berberati, le moral à zéro, et songea à s'en aller définitivement. Monseigneur lui redonna courage : « Aux congés prochains, vous chercherez de l'aide ». Quand il était seul, René tenait un journal. Il l'arrêta dès qu'il ne fut plus seul pour deux raisons : parce qu'il l'écrivait pendant les repas et parce qu'il craignait d'écrire des choses défavorables sur les gens qui travaillaient avec lui... (journal conservé).

Pendant ses vacances, en 1979, René trouva une famille qui devait venir pour l'aider : Christian, Marie-Christine appelée Kitou et Mekolai, leur enfant. Ils arrivèrent le 17 décembre. Le soir de Noël, tout le monde partit à Berberati pour les vœux perpétuels de Léonie. Kitou et Mekolai ne revinrent pas. Et le premier de l'an, Monseigneur vint rechercher Christian. C'était fini.

Marguerite Ludwig arriva quelques mois plus tard. Elle ne s'était pas adaptée au climat de Mano. Marguerite et René ne parvinrent pas à travailler ensemble : elle s'installa à Ngeyngey où elle construisit une case animation-boutique en briques qui brûla en 1993 (une partie de la case fut récupérée pour en faire la sacristie). Marguerite commença l'école à Noël 1981. Une case avait été construite par les Pygmées de Ngeyngey, l'autre par ceux de Monasao. René à Monasao, Marguerite à Ngeyngey. Cela faisait deux postes à 1500 mètres de distance. L'évêque déplaça Marguerite à Barondo près de Bambio. Elle partit en 1982.

En 1982 arrivèrent Sœur Madeleine, Jean-François et Hubert, tous trois de la communauté de Béthanie. Jean-François et Hubert avaient passé deux ans à Bélemboké. Hubert y faisait l'école. Il reprit l'école de Monasao. Comme il avait été engagé par l'état, l'école passa à l'état. Jean-François était responsable des jeunes, faisait de l'alphabétisation, de l'animation rurale. Madeleine qui, quelques années plus tôt avait séjourné à Mano, s'occupait du dispensaire, de l'animation du village (construction des cases) et de l'évangélisation. Jean-François, le plus jeune de trois, était leur berger. A leur arrivée, ils

construisirent des cases en feuilles au croisement des chemins de l'eau dans lesquelles Jean-François et Hubert logèrent jusqu'à leur départ. Après un an et demi, ils entreprirent de construire une case pour Madeleine qui l'habita, puis une case pour eux, qu'ils n'habitèrent pas et une case-cuisine qui fut la dernière réalisation de Jean-François.

En 1984, Jean-François et Hubert furent rappelés pour un an de recyclage. Béthanie fut bouleversée par divers événements, ils ne revinrent plus. Madeleine s'était déjà détachée d'eux car elle ne pouvait supporter les exigences de la communauté (entre autres la transparence : chacun devait tout raconter de lui). Elle n'était rattachée qu'à sa congrégation, la Sainte-Famille de Rouergue.

Marie-Laude arriva en avril 1984, détachée de sa congrégation. Elle vint par Madeleine. On lui construisit une case et elle resta 18 mois. Elle était infirmière ; elle prit le dispensaire et s'occupa aussi de l'évangélisation. Madeleine prit l'alphabétisation et l'animation des jeunes par les plantations en équipes. Madeleine fit une demande de coopérants qui arrivèrent en novembre 1986 : Catherine et Stéphane Savalle. Elle était infirmière, lui ingénieur agronome. Il était VSN ; il fit son temps de service national et se retira sans attendre les deux ans convenus à cause d'un manque d'unité dans l'équipe. Ils s'étaient construits une case qui devint le dispensaire (avant c'était la petite case derrière Mutandi). La chapelle de Monasao fut construite en 1988 pendant les congés de René.

Marie-Laude revint en juin 1988 et repartit en septembre 1991. Puis en octobre 1992 arrivèrent Jean-Luc Mottet et Manuelle Fracheboud-Mottet, volontaires Frères sans Frontières suisses. Ils travaillèrent à l'alphabétisation, la préscolarisation, l'animation et l'infrastructure. Un an plus tard arriva Philippe Coibion, prêtre et infirmier, pour remplacer René qui partit de Monasao le 15 février 1994. Pendant l'été 1992, Jacques Bazilo, diacre, vint tenir compagnie à René qui se retrouvait seul puisque Madeleine était en congé. Le séminariste Ignace y passa les vacances 1993. Madeleine est restée 11 ans : elle a marqué le village (évangélisation, soins, animation du village, animation des jeunes dans le travail de constructions et plantations en équipes). Le matin, facilement, les Pygmées venaient lui demander du travail : si ce n'était pas du travail en équipes, souvent elle leur trouvait un travail rémunéré par elle, ce qui ne les préparait pas spécialement à se prendre en charge pour l'avenir. Elle tenait à ses idées, René aussi : « il faut composer avec les gens qui viennent travailler avec vous ».

Evolution des relations Pygmées-Villageois

Dans les premières années, les Pygmées travaillaient très souvent pour leurs maîtres. Quand il y avait des jugements, des palabres, ils se réglèrent devant les villageois de Baboungué. Les Pygmées avaient peur que s'ils n'obéissaient pas, on les fasse mourir. On les volait facilement sur la valeur des choses et on se servait dans leur hotte sans complexe mais les Pygmées savaient aussi se cacher. Lors de la sépulture d'un Pygmée, les villageois venaient. Quand il y avait une fête chez les villageois, les Pygmées étaient appelés pour aller danser. Ils passaient toutes les fêtes à Baboungué. Mais dès l'arrivée de René, ils voulurent aussi se démarquer des villageois. Ils cherchèrent un nom pour leur village, ils ne voulaient plus être appelés les Pygmées de Baboungué. Et, peu à peu, ils réglèrent leurs affaires entre eux. Aujourd'hui il leur arrive encore d'aller à Batali pour des affaires très graves, les questions de mariage, par exemple, mais ils passent les fêtes à Monasao. René avait organisé des concours de danse pour les retenir. Les relations avec les villageois évoluèrent lentement. Parfois René et surtout Madeleine réagirent très fortement ; par exemple, un jour, Médo, le chef du camp Dongo, à la mort d'un pygmée qu'il prétendait le sien, fit attacher une lourde pierre au cou d'un pygmée accusé de likundu¹⁴⁶. Médo voulait récupérer l'argent que les gendres du défunt devaient à la famille selon leur tradition. Accompagnée des autres pygmées, Madeleine alla dissuader Médo.

Ces relations évoluèrent aussi à partir du moment où les Pygmées se mirent à vendre du manioc aux villageois. Du fait de leur rassemblement, les Pygmées se sentirent aussi plus forts. Les villageois avaient toujours eu des travailleurs, notamment les nouveaux arrivants dépourvus de manioc. Ceux qui arrivaient de la route de Berberati provoquaient une rupture spatiale avec leurs maîtres et amoindrissaient la relation de dépendance. René n'avait pas de connaissances des rituels d'alliance. Dans les rites d'initiation des Pygmées de l'edyengi, il arrive que des villageois soient initiés (inverse inconnu). Quelques femmes Pygmées ont marié des villageois, jamais l'inverse.

Abasso, ancien chef de Baboungué, aujourd'hui retiré à Batali, qui s'estimait le propriétaire des Pygmées, a évolué sans trop réagir, il était baptiste et sa femme diaconesse. Ses enfants, par contre, demeurent encore jaloux aujourd'hui. Si les anciens maîtres le demandent de travailler, les Pygmées ne refuseront pas mais ils ne se laisseront plus faire, ils sont à présent un peu plus maîtres d'eux-mêmes. Les Pygmées qui vont travailler chez Médo

¹⁴⁶ Un autre mot pour parler de la sorcellerie.

au camp Dongo ou chez Abasso à Batali ne sont pas pris de force. Alors ne faudrait-il pas toucher davantage les villages voisins par l'évangélisation pour faire évoluer les mentalités ? Selon René, c'est le travail des catéchistes et des pasteurs baptistes des villages voisins.

Travail sur la piste

René s'était établi à Monasao mais il avait quand même le désir d'atteindre les autres Pygmées. D'ailleurs, le Père Ferdinand avait pensé que sa mission serait de circuler de village en village et lui avait dit : « Tu pourras coucher dans mes églises ». Il commença ses voyages sur la piste en 1983. Son objectif était uniquement l'évangélisation contrairement à sa démarche initiale à Monasao où il avait commencé par connaître les Pygmées. Il s'expliquait ainsi : « Le Père Ferdinand apporte la Parole de Dieu aux Villageois, je vous l'apporte ». Il visitait aussi les plantations, les sources, faisait nettoyer le village et, par la conversation, faisait un peu d'animation rurale. Ferdinand l'emmenait en voiture jusqu'à Lindjombo où ils passaient deux nuits. Puis il le déposait à Bayanga d'où il revenait à pied par étapes jusqu'à la Yobé avec quelqu'un qui l'accompagnait (Adamo, Felewe, Pombwa, Marie-Laude en auto). Il se déplaçait le matin, arrivait dans un des campements à midi où il se mettait à préparer la veillée avec des volontaires. Les veillées autour du feu étaient ponctuées de chants religieux et de danses. Depuis la Yobé, on venait le chercher en voiture (voiture à Monasao dès 1982, avec l'arrivée de Béthanie). A partir de 1985, René cessa de faire la piste, le Père Alfred Bélenge étant affecté à Bayanga. Il recommença en 1989.

A un moment donné, il décida d'aller seul et de trouver des responsables dans chaque campement pour animer les veillées mais il n'en a pas trouvé et les gars qui l'aidaient sont aujourd'hui chez les apostoliques. En effet, un groupe important, celui de Bayanga, est passé en majorité aux apostoliques. Pourquoi ? René n'y allait ni assez souvent, ni assez régulièrement. René a tenu un journal où on peut lire tous les comptes rendus de ses visites sur la piste. René pense qu'il serait bon, si possible, d'avoir une présence plus complète afin d'associer la foi au développement. Ni les apostoliques ni les baptistes n'associent foi et développement ; ils font des adeptes en barrant la route.

Avant Anna, engagée par le WWF, Madeleine achetait des tuiles aux Pygmées de la piste contre des produits de la boutique. Puis Anna est arrivée et a travaillé surtout au niveau de la santé (René pensait qu'elle s'occuperait de plus de choses, notamment d'un projet d'école). René reconnaît avoir manqué de dialogue avec Anna.

Quelques temps avant de s'engager sur la piste, un matin, il s'était rendu à Kanza pour y faire de l'évangélisation directe. Le jour même, il leur demanda : « Faudra-t-il que je revienne ? » « Ce n'est pas la peine, on vient à Ngeyngéy ». René est d'avis, qu'il faudrait travailler sur les secteurs proches pour éviter que tous viennent à Monasao (problème de gibier, d'organisation sociale). Il explique ainsi sa démarche : « Je ne suis pas venu changer les coutumes mais forcément la religion provoquera des changements ».

Evénements marquants-souvenirs

Plainte contre les missionnaires : c'était l'époque où Ngeyngéy était envahi par les villageois qui travaillaient au chantier de diamant. Il y eut beaucoup de palabres avec les villageois. Ceux-ci ont alors écrit une lettre aux autorités, se plaignant des missionnaires, signée par des Pygmées. René était en congé ? Une enquête fut ouverte. Pombwa, Bébé et Nduzu écrivirent à leur tour au préfet pour défendre Madeleine et Marie-Laude. Monseigneur Jérôme défendit la cause et parla à la radio : « en essayant de rendre indépendants les Pygmées, on a forcément des problèmes avec les villageois ».

Problèmes de l'école : beaucoup de monde fréquentaient l'école, parmi eux des jeunes gens mariés qui auraient dû travailler à leurs plantations. D'autres avaient déjà été renvoyés par les maîtres précédents. Madeleine et René, en accord avec le directeur, les ont vidés. Ce fut un coup dur. L'inspecteur vint et fit un rapport (papiers relations avec les autorités). Il demanda aux enseignants de ne prendre que les plus jeunes.

Départ de Marguerite : elle avait commencé l'école. Les gens de Ngeyngéy ne voulaient pas qu'elle parte. Tous arrivèrent à Monasao sur la route avec machettes et bâtons. Ils voulaient casser les écoles. René alla au-devant d'eux, ils parlementèrent et les Pygmées reculèrent : « Marguerite est partie, mais vous n'êtes pas abandonnés pour autant ».

Meilleurs souvenirs :

- Les premières fois qu'il a vu les femmes revenir de leurs plantations avec les colalus pleines de manioc,
- Les premiers baptêmes,
- Une fête des Rameaux avec procession dans tout le village : tout le monde y participait avec de grandes palmes.

Sa vie a-t-elle changé au contact des Pygmées ?

On dit souvent : « les pauvres m'ont évangélisé. Ce n'est pas mon cas même si ça faisait bien de le dire ». Cela a continué dans sa vie, ça n'a pas changé. Il vivait la même vie avant, ça a continué un peu plus intense. Jamais il n'a réclamé un sous à l'évêque : comme les Pygmées, il se contentait de peu (« quoique aujourd'hui, ils veulent avoir plus, ils ont pris nos défauts »). Il est devenu moins strict sur l'obligation du bréviaire, sa prière fut plus dénuée. Ses sermons furent plus au ras du sol, il comprit mieux certains passages de la Bible, le problème du mal : « Le problème du mal se pose à tous les hommes. Tous cherchent la solution. La croyance au likundu est la réponse malheureuse des Villageois et des Pygmées ». Avant il travaillait déjà tout le temps, il était déjà au milieu des gens.

Quand il arriva, il n'avait pas l'intention de soigner, ni de commercer, ni de devenir chef de chantier (construction des maisons). Il avait apporté de gros livres pour étudier la Bible, il ne les a jamais ouverts. Il désire maintenant aller dans une maison de prière et de repos pour prier davantage car il en a été privé. Il s'ouvrit sur un monde, sur le Tiers-Monde. Il a fait partager aussi ses expériences à ses anciens paroissiens. Il leur a envoyé des circulaires et ils ont formé un groupe « Les amis des Pygmées ». Chaque année à Noël, ils confectionnent des bougies qu'ils vendent sur toute la commune et au premier mai ils organisent une veillée en faveur des Pygmées. René a fait des conférences, des projections, un montage sur l'histoire de l'évangélisation chez les Pygmées. L'évêque s'est aussi intéressé mais n'a pas réussi à lui trouver un remplaçant. La famille aussi s'est intéressée, naturellement.

Qu'est-ce qu'il veut nous dire en partant

La religion est le moteur du développement. C'est la foi qui les sauvera, qui leur donnera un idéal. Il faut les pousser à avoir une plantation : ceux qui auront une plantation, pourront rester Pygmées. Les autres se disperseront dans des activités au service des arabes. René croit aussi à l'instruction. Il est d'accord avec le consigne du MESAN : nourrir, soigner, instruire, loger, vêtir. Les jeunes devraient tous avoir leur plantation. Il ne faut pas qu'un villageois commande les Pygmées (évocation d'un animateur villageois dans un rapport). Ce serait l'inverse de notre projet. Ce sont les Pygmées qu'on veut rendre maîtres d'eux-mêmes.

René part tranquille. Il laisse le village au Père Philippe, à Jean-Luc et Manuelle en toute confiance...

4. PORTRAIT DU PERE RENE RIPOCHE

/ Manuelle et Jean-Luc Mottet, Philippe Coibion, dans *Monasao fête ses 20 ans*, 1995, p. 7 /

René est un personnage connu : ses dix-neuf ans de présence chez les Pygmées ont frappé les imaginations. On rappelle surtout son mode de vie qu'il a voulu proche de celui des Pygmées. Tout le monde sait qu'il mangeait tous les jours du manioc et qu'il vivait dans une case avec un sol de terre battue. Ces anecdotes s'attachent à dépeindre un personnage désormais légendaire mais qui ne devrait pas devenir folklorique. Car René mérite beaucoup mieux. Sa démarche était sous-tendue par des principes qui ont guidé toute sa vie, en France comme en RCA.

En effet sa vie n'a pas changé à Monasao, elle a continué, peut-être plus intense mais avec les mêmes choix : une vie de partage avec les plus pauvres et de travail pour subvenir à ses besoins.

René n'a cessé de chercher une cohérence entre le message de l'Évangile qu'il annonçait et son mode de vie. Ainsi depuis toujours il avait concrétisé son choix de la pauvreté en renonçant par exemple à la radio ou à l'acquisition d'une voiture, en partageant en France sa maison avec une famille pauvre. A Monasao, il allait calquer ses conditions de vie sur celles des Pygmées.

Son choix de pauvreté ne fut pas toujours compris par les « notables locaux » : c'est normal, vivre une pauvreté volontaire est un luxe que ne peuvent s'offrir que les ressortissants des nations riches... Mais René ne se complaisait pas dans la pauvreté : il voulait la vaincre au rythme des Pygmées.

Le partage de sa vie avec les plus humbles a aiguisé ses facultés d'adaptation et son sens du respect. Il connaissait tous les Pygmées du village, des derniers-nés qu'il recensait méticuleusement aux plus anciens. Pour chacun, il avait un intérêt, une attention. Il vivait en profonde empathie avec eux mais il savait se fâcher et refuser l'inacceptable. Lui-même disait avoir été autoritaire et directif ; les années l'ont beaucoup adouci.

Sa force pour vivre en cohérence avec l'Évangile, il la puisait dans son immense confiance en Dieu. Il raconte par exemple que les premiers jours de son installation à Monasao, alors qu'il dormait sur un lit de branches dans une case en feuilles dans les hautes

herbes de la savane, il s'endormait en se disant : « Si c'est le Bon Dieu qui m'envoie, il veille sur moi ».

Mû par cette force, il menait une vie régulière et laborieuse, remplie de façon précise d'avant l'aube jusque tard dans la soirée. Les premières années, il se levait avant l'aube, quelquefois bien avant l'aube, pour un travail intellectuel. Il lisait son bréviaire, prenait son petit déjeuner, faisait une tournée dans le village, puis enseignait le calcul, prodiguait des soins et partait dans sa plantation. La messe était réservée pour le soir.

Il a su s'adapter aussi aux personnes qui sont venues l'aider dans son travail. Il a alors modifié ses habitudes et partagé ses tâches, toujours avec une étonnante ouverture d'esprit. Même la modernisation de l'infrastructure ne l'a pas effrayé, contrairement à ce qu'on a pu écrire¹⁴⁷. Il est parti pour laisser sa place car il sentait qu'il ne pouvait plus répondre aux besoins, en particulier ceux des campements pygmées de la piste de Bayanga.

Et son départ, il l'a vécu comme une profonde déchirure. Mais même si aujourd'hui il n'est plus physiquement chez les Pygmées, il vit encore avec eux et s'intéresse à tous les petits événements du village. Il reste pour eux leur Père et les garde tous dans son cœur et sa prière, « du dernier né aux plus anciens » comme il a habitude de l'écrire dans ses lettres. Sereinement, il leur offre son inactivité actuelle due à son âge et à sa santé.

René s'est abandonné à Dieu et aux hommes : que son témoignage puisse susciter quelques questions au-delà des aspects anecdotiques de son mode de vie !

5. AVEC LES PYGMÉES, EN REPUBLIQUE CENTRAFRICAINE

/ Michel Lambert, dans *Spiritus*, 53, 1973, p. 206-212 /

Je ne voulais pas répondre à votre lettre parce que, moins je parle de moi et de ce que je fais, mieux je me porte. Et puis mon expérience est trop récente. Mais en réfléchissant, je me suis dit : Des amis m'ont reproché mon départ de Bangui, pensant que c'était une fuite et que je serais plus utile si je me battais à l'intérieur du système, plutôt que de me perdre dans la forêt avec les Pygmées. Si je m'enferme dans le silence, ils ont raison. Si je parle lorsque l'occasion m'en est donnée, je peux peut-être faire avancer les choses...

¹⁴⁷ Dans un livre : Centrafrique un siècle d'évangélisation p. 448, nous pouvons lire : « l'arrivée du frigidaire a provoqué chez lui un tel malaise qu'il a demandé son départ anticipé et définitif ».

Les raisons d'un départ

« Qu'est-ce que tu vas faire chez les Pygmées ? Ils seront sauvés sans toi ! » me disait-on avant mon départ de Bangui. Moi aussi, je me posais la même question : « Qu'est-ce que je vais faire là-bas ? » Est-ce démission, fuite d'une Eglise qui s'empêtre dans les structures, l'administration, les constructions et les sacrements qui ne sont plus signes. Franchement, je ne savais pas ce que j'allais faire, sinon essayer de les aimer, de partager leur vie, d'apprendre leur langue, de chercher à les connaître vraiment. Je n'avais rien à leur apporter, rien à leur donner sinon mon amitié. Eux, Ils ont tout à m'apprendre : leur langue, leurs coutumes, leur connaissance de la forêt... « Quand vous serez seul chez les Pygmées, vous serez coupé de l'Eglise », m'écrivait mon évêque de France, auquel je croyais devoir répondre : « Bienheureux les pauvres, le Royaume des Cieux est à eux. L'Eglise, c'est le Royaume de Dieu. Les Pygmées en font partie, en sont les élus privilégiés et si je suis en communion avec eux, je ne vois pas comment je serais coupé de l'Eglise ». Ces deux réflexions peuvent résumer mon état d'esprit lorsque je suis parti chez les Pygmées.

En remontant plus haut

Il y a eu pour moi un long cheminement depuis la première mission imposante (1961), en passant par l'implantation dans le quartier africain (1967), le désengagement de la paroisse pour laisser la place aux Africains, le travail à mi-temps dans un grand jardin (1971)... pour arriver où j'en suis aujourd'hui. C'est en lisant un rapport spiritain (1969) où l'on signalait que les Pygmées de R.C.A. n'étaient pas « évangélisés », que le désir de les rejoindre m'a saisi. Les années précédentes, je soupirais parfois : « Comme ce serait intéressant de commencer un travail missionnaire là où les gens n'auraient ni eau bénite, ni médaille ! » Entre 1969 et 1972, j'ai eu de fréquents accrochages avec certains membres du clergé ou avec la hiérarchie, le secrétariat de l'évêché, à propos de kermesses, de statistiques, de constructions ou de standing de vie (on me reprochait de ne pas dépenser assez !), de mon comportement pastoral vis-à-vis des gens non mariés religieusement, etc. Alors j'ai compris que j'étais un gêneur ! Le 13 février 1971, j'écrivais au secrétariat de l'évêché : « Voilà justement où le bât blesse : je gêne les autres ! Dans les rouages bien réglés et bien huilés du diocèse, je suis un grain de sable qui empêche la mécanique de tourner comme il faut ! » Entre-temps, j'ai reçu beaucoup d'encouragements de prêtres, d'évêques, de religieuses, de laïcs africains et européens pour aller chez les Pygmées. Enfin, et ce motif serait déterminant à lui seul, je ne me sens plus à l'aise dans les structures de l'Eglise de Bangui et les orientations qu'on nous demande de prendre. S'il faut « travailler à développer un système pour y incorporer le maximum de

gens», je ne me suis pas fait prêtre pour cela. Ça ne vaut même pas le coup de garder le célibat pour cela! Par contre, je suis prêt à donner ma vie pour les Pygmées, pour les aider à se libérer, pour leur révéler le vrai visage du Dieu-Amour. Et il n'y a aucun héroïsme à cela : en m'engageant sur cette voie, j'ai le sentiment que c'est à mon propre bonheur et épanouissement que je travaille. Je voudrais préciser quand même que j'ai quitté le diocèse de Bangui en bons termes avec tout le monde : clergé, évêque, secrétaire... malgré mon « caractère », on m'avait élu responsable de la commission de pastorale et avant mon départ, on a fait des démarches pour me demander de rester et de continuer à « inquiéter » les autres ! »

A pied d'œuvre

Je suis donc parti. Des amis m'ont déposé au bord d'une piste entre Nola et Salo (en Haute-Sangha), avec une cantine, une valise et un sac à dos. Durant deux mois, j'ai partagé la vie des Pygmées : habitat, nourriture, voyages en forêt, chasse, passant le reste de mon temps à apprendre là langue qui n'a pas encore été étudiée. J'essaie de le faire selon les méthodes des linguistes qui me guident et m'encouragent. Je ne célébrais pas la messe, mais Je me sentais en profonde communion avec les Pygmées car déjà des liens d'amitié existent entre nous. Pendant mon séjour en France, ils ont fait une démarche à la mission de Nola, à 30 kilomètres de là, pour savoir si j'allais bientôt revenir et demander au Père de m'écrire pour que je ne tarde pas. Je ne leur ai rien donné, ni remède, ni vêtement, ni cadeau. J'ai seulement participé aux frais communs de nourriture en achetant parfois du manioc lorsqu'il n'y en avait pas. Au retour, nous serons trois, R., M.B. et moi. Cependant nous avons décidé de ne pas vivre dans le même village, mais dans trois villages distants de 5 kilomètres environ. Cela pour ne pas être trois à la charge du même clan et ne pas rompre leur équilibre économique. Mais nous voulons aussi éviter la tentation de nous retrouver trop souvent entre nous. Le soir, nous serions portés à rester ensemble et ce serait du « temps pris aux Pygmées ». Seul, chacun pourra aller les retrouver autour du feu, ce sera plus facile de s'intégrer, de ne pas faire un « corps-étranger » au milieu du groupe. En somme, nous espérons être plus disponibles de cette façon. De plus, nous ne voulons pas avoir une structure trop importante. Nous pourrons nous rencontrer chaque semaine pour étude de la langue, réflexion, prière, repas, célébration eucharistique, détente. Notre visée est-elle utopique, on le verra bien, nous essayons. R., 32 ans, infirmière sage-femme, a déjà trois ans de vie chez les Pygmées au Cameroun. Elle est d'accord de venir sans médicaments et de commencer par étudier ceux qu'utilisent les Pygmées pour se soigner afin de les utiliser elle-même. Ceci dans le but de leur donner confiance en eux-mêmes et en leurs connaissances, ce qui ne serait pas le cas si elle employait

nos remèdes bien emballés, bien présentés et faciles à acquérir. Il est plus simple de tendre la main que d'aller en forêt chercher des plantes médicinales. Mais serait-ce plus profitable pour les Pygmées ? M.B., 38 ans, institutrice, a partagé cinq ans la vie des femmes africaines de la campagne. Elle veut une assez longue expérience de vie avec les Pygmées avant de voir ce qu'il est possible et souhaitable de faire comme éducation et comme alphabétisation.

Deux mois de recyclage auprès des Pygmées

L'expérience est courte. Voici du moins ce que je peux dire de mes premières acquisitions : J'ai découvert un peuple sympathique, pacifique, aimant la plaisanterie, sain et intelligent, à forte natalité, un peuple peu superstitieux qui ne craint pas les forces de la nature. Nomades, ces gens deviennent de plus en plus sédentaires, ils ne se contentent plus de vivre de chasse et de cueillette, mais commencent à faire des plantations. Ce sont surtout des gens méprisés, exploités, volés, frappés et qui souffrent de cette situation. Quelques faits illustreront cela : Quand, le soir, les femmes pygmées rentrent de la forêt avec leur hotte pleine de ce qu'elles ont cueilli et ramassé dans la journée : champignons, igname, feuilles de koko, chenilles... les villageoises viennent fouiller dans les hottes et prennent ce qui leur plaît, laissant en échange un peu de manioc ou parfois une simple promesse. Il faut dire que ces villageois n'ont cessé de me mettre en garde contre les Pygmées : « Méfie-toi, ils sont sales, menteurs, voleurs ; surtout ne mange pas avec eux, tu serais malade. Ils ne sont pas de vrais hommes, la preuve c'est qu'ils ne sont pas religieux ! Tu verras, quand tu les connaîtras bien, tu changeras d'avis ! » Curieux ! j'ai déjà entendu ce refrain-là mot pour mot, il y a onze ans : c'étaient des Européens qui me mettaient en garde contre les Africains ! J'ai ainsi découvert que le cœur de l'homme est partout le même : le racisme est latent partout ! Autre fait : dans un campement de forêt, des Pygmées chassent les antilopes au filet. Je découvre là un villageois, Joseph, qui vient faire du commerce. Il échange un paquet de cigarettes ou une assiette de manioc contre une demi-antilope d'une valeur cinq fois supérieure. Joseph me dit : « Demain, je rentre au village, car le pasteur va passer et je vais prendre la communion ». Par contre, ce même soir, les dix familles pygmées se sont réunies pour chanter et danser au clair de lune. Allongé sur une peau d'antilope, je suis tout yeux et tout oreilles. Je vois une cigarette qui circule de bouche en bouche, chacun aspirant quelques bouffées de fumée et s'empressant de passer la cigarette à son voisin. J'admire un jeune homme interrompant sa danse pour extraire du feu de bois une machette rougie par le feu. Puis frottant la plante de son pied droit sur la lame rougie, il applique son pied ainsi chauffé sur la poitrine d'un enfant pour le soigner. J'écoute les chants si jolis, si harmonieux et je me mets à réfléchir : « Voilà des gens

qui ne possèdent rien et qui sont réunis pour oublier la fatigue de la journée de chasse. Ils viennent de partager le peu de nourriture qu'ils avaient et même le dernier mégot. Il y a tant d'harmonie entre eux et dans leurs chants qu'ils sont évidemment en communion. Dieu est au milieu d'eux, ce n'est pas possible qu'il en soit autrement. Et voilà ce villageois, chrétien, qui les méprise parce qu'ils ne sont pas religieux et qui, après les avoir volés, va prendre « la communion comme on prendrait un fétiche » Et moi, là au milieu, qu'est-ce que je fais ? Quel est mon rôle ? Comment être « missionnaire » parmi les Pygmées ? Eh bien ! Je n'en sais rien ! La réponse est à chercher. Mais il me semble voir un peu clair après deux mois de « recyclage » effectué par les Pygmées eux-mêmes. »

Les motivations

En négatif, d'abord. Je dirai qu'il ne faut pas aller aux Pygmées « au nom de quelque chose ou de quelqu'un », ni au nom d'une idéologie, quelle qu'elle soit ; ni au nom de la Vérité ou d'une vérité dont je serais le possesseur ; ni au nom d'un passé si prestigieux soit-il : Jésus-Christ, l'Eglise ne sont pas derrière, mais devant ; ni au nom d'un livre si « inspiré » soit-il : le christianisme ne peut pas être la religion d'un livre. Il ne s'agit pas non plus d'aller réaliser des projets, mes projets. Quand Jésus-Christ dit : « Pour eux, je me consacre moi-même », il s'agit d'autre chose que d'une activité. Faites à la place de l'autre, une activité ne l'a jamais fait grandir : seul, l'amour fait grandir l'autre, et qui dit amour, dit partage, dialogue, respect de la liberté, confiance, patience... C'est pourquoi on se gardera du désir de les incorporer à un système : ils ne sont pas des gens à totaliser pour nos statistiques officielles, il faut refuser ce qu'on appelle traditionnellement « conversions » (individuelles), éviter aussi de les aliéner avec des rites importés dans lesquels ils verraient peut-être la magie des Blancs, ou avec des capitaux importés qui leur feraient croire que leur promotion est dans des solutions magiques, extérieures (comme l'argent). Leur avenir est entre leurs mains : à eux d'en être responsables et de le créer. Irait-on chez eux pour se rassasier d'exotisme ? C'est vrai que la tentation est grande de souhaiter que les Pygmées restent ce qu'ils sont, qu'on les parque dans de grandes réserves, comme les animaux en voie de disparition, qu'on les empêche d'évoluer pour les garder « primitifs » : cela pourrait favoriser le tourisme ! Charles Rémy qui a fait un reportage pour *Le Pèlerin*, après un passage chez les Pygmées, semble souhaiter une telle solution (cf. *Le Pèlerin* n° 4678 du 23.7.72). Peut-on aller plus loin et essayer de dégager quelques pistes d'une insertion missionnaire parmi les Pygmées ? Peut-être. Il me semble que c'est la rencontre du Christ et de la Samaritaine qui peut le mieux nous servir de guide. C'est l'exemple d'une « incarnation ». Il faut partager leur vie et apprendre leur langue, afin d'entrer

en relation avec eux. La comparaison la plus riche me semble être celle des épousailles. Cela va beaucoup plus loin que le simple « devenir pygmée avec les Pygmées » qui consisterait à partager leur nourriture et leur habitat, mais ne changerait peut-être rien aux dispositions intérieures. L'attitude de l'ethnologue me semble infiniment supérieure à celle du missionnaire traditionnel, à condition toutefois de ne pas considérer ce peuple comme un simple objet d'étude. Je pense en particulier à Colin Turnbull, qui écrit dans « Le Peuple de la forêt » (Stock 1963), p. 23 : « J'eus la conviction que je trahissais les Pygmées en venant, comme je l'avais fait, bardé de caméras et de magnétophones. Ils étaient bien autre chose que des objets de curiosité bons à être filmés ». Les jeunes Pygmées me demandent toujours comment on dit en français les mots qu'ils m'enseignent dans leur langue. J'ai compris qu'ils veulent apprendre à lire et à écrire comme les autres villageois pour ne pas être méprisés par eux. Les Petits Frères de l'Evangile qui vivent avec les Pygmées du Cameroun dans la région de Yokadouma, ont constaté la même chose et ont ouvert une petite école. Et puisque l'Evangile est une bonne nouvelle de libération, ne puis-je pas les aider à se libérer du demi-servage auquel ils sont soumis, les aider à avoir confiance en eux-mêmes, à ne pas se considérer comme inférieurs à ceux qui sont mieux logés et mieux vêtus qu'eux ? L'Evangile non pas prêché, mais vécu avec eux, ne peut-il les aider dans ce virage qu'ils abordent en devenant semi-sédentaires et en rencontrant la « civilisation » ? Je ne peux rien dire de plus. Ces réflexions sont incomplètes, imparfaites... du moins nous encouragent-elles à pousser l'expérience en équipe, à l'écoute de l'Esprit qui est à l'action dans le cœur des Pygmées.

6. UN PRETRE CHEZ LES PYGMEES

/ Michel Lambert, dans *Témoignage chrétien*, le 11 novembre 1994, p. 13 /

Après deux années de ministère traditionnel en France, je suis parti en Afrique en 1961. Certain de posséder la Vérité que l'Église m'avait inculquée, j'étais animé d'une juvénile et candide ardeur de convertir les Africains et de sauver les âmes.

Bien vite je reçus quelques douches froides : « Ne donnez jamais la main à un boy », me dit le premier jour un vieux missionnaire. Un autre jour : « Ils ont une âme d'esclave ». Une jeune femme, ancienne élève des Sœurs, vient un jour présenter un beau bébé au prêtre qui l'avait baptisée. Comme elle n'était pas mariée religieusement, celui-ci lui dit : « Où tu l'as ramassé celui-là ? Dans un caniveau ? » J'en ai pleuré et ces larmes m'ont ouvert les yeux : sa famille et ses voisins qu'on dit païens se réjouissent parce que cette jeune femme n'est pas stérile, qu'elle a fait un accouchement sans problème et que son enfant est en bonne

santé. Et voilà un missionnaire, un brave type par ailleurs, qui tout comme moi croit posséder la vérité et qui lui jette à la figure cette phrase méprisante. J'ai compris ce jour-là que nous n'avions pas la vérité ni moi, ni l'Église que nous représentions...

Dès le début je fus gêné de vivre comme un riche parmi les pauvres : case en dur avec électricité et eau courante au milieu des paillotes des Africains ; il y avait contradiction entre ce que je vivais et ce que j'annonçais : l'incarnation de Jésus, les béatitudes... et avec cela on voulait m'obliger à refuser l'absolution aux chrétiens n'ayant pas payé le denier du culte.

Histoires incroyables : une maman avait mis 100 F CFA de côté pour acheter de la viande à Noël ; mais comme ses enfants étaient à l'école de la mission, ils sont venus lui réclamer chacun 25 F pour payer le denier du culte afin de pouvoir se confesser et communier. Ce Noël-là, dans cette famille, on ne mangea ni viande ni poisson et moi, j'ai accepté de manger les victuailles remplissant le réfrigérateur de la mission. L'année suivante, deux jours avant Noël, une femme me dit avec tristesse : « Ce matin, le père a pris la carte de baptême que je lui présentais pour me confesser et l'a jetée au milieu de l'église en disant : tu paies d'abord le denier du culte ». Puis elle m'offrit à manger manioc et « gounja¹⁴⁸ ». Ce jour-là j'ai refusé de manger à la mission et j'ai cherché le moyen de quitter les grands bâtiments de la mission pour vivre dans une paillote au milieu des gens.

Bien sûr, tout n'était pas négatif : il y avait les Cœurs Vaillants, l'Action catholique des adultes, ACF... et surtout l'admirable travail de développement et d'animation rurale fait par les religieuses et laïcs missionnaires. Mais, il me semblait qu'il y avait un vice quelque part, au départ peut-être ; j'avais l'impression qu'on n'annonçait pas Jésus Christ, mais une religion qui brûlait les fétiches païens et abreuvait les gens d'eau bénite, de médailles et de sacrements qui bien souvent ne signifiaient plus rien ; cet exemple parmi d'autres : une femme mariée civilement, fidèle à son mari et s'occupant de ses 4 enfants, ne peut pas communier parce qu'elle n'est pas « en règle » avec la loi du mariage catholique romain. Mais après une dispute avec son mari, elle le laisse ainsi que ses enfants pour retourner chez sa mère, alors oui, elle peut communier... je perdais la tête et peut-être la foi... je rêvais d'aller vivre avec des gens n'ayant pas encore été contactés par des missionnaires.

Et le rêve devint réalité : j'eus la chance et la joie de vivre 6 ans avec les Pygmées, d'abord seul, puis en équipe avec une religieuse et une laïque missionnaire. A l'exemple des

¹⁴⁸ Feuilles de manioc

Petits Frères de l'Évangile au Cameroun, nous avons partagé le plus possible leur vie : habitat, nourriture, déplacement et travail pour produire notre nourriture. Au départ je n'avais pas de projet, sinon vivre avec eux pour mieux les connaître, apprendre leur langue et me mettre à leur service. A leur demande, nous les avons aidés à se libérer de servage dans lequel les Bantous les maintenaient astucieusement en leur offrant manioc, cigarettes, alcool et drogues, puis en les faisant travailler dans leurs plantations pour payer ses dettes. C'est pourquoi il était très important de les aider à faire leurs propres plantations pour qu'ils se libèrent de leurs « maîtres » ; après deux ans de vie avec nous, ils vendaient du manioc à leurs anciens maîtres. Au lieu de se sentir méprisés comme par le passé, ils ont repris confiance en eux-mêmes, ont été encouragés à préserver ce qui fait leur originalité. En vivant avec eux des valeurs de l'évangile, malgré tâtonnements et erreurs, notre objectif s'est précisé : les aider à être des Pygmées debout, des Pygmées pygmées et non des Pygmées catholiques.

Je ne peux pas omettre de dire quel recyclage ils m'ont permis de faire ; je me limiterai à deux exemples : un chrétien exploitant les Pygmées les quitte temporairement pour aller « prendre la communion » lors du passage d'un pasteur ; pendant ce temps les Pygmées partagent entre eux et avec moi le peu de nourriture qu'ils ont trouvée et chantent admirablement des polyphonies autour d'un feu illuminant une clairière de cette impressionnante forêt équatoriale : j'ai mieux compris ce qu'était la « communion ». Par ailleurs, on m'avait critiqué parce qu'il n'y avait pas d'église dans le village dont les Pygmées étaient fiers parce qu'ils y étaient libres et qu'ils l'avaient construit eux-mêmes. Quelle joie pour moi lorsqu'un jour un Pygmée dit : « Notre Église ? C'est notre village ». Oui, il n'y a pas des lieux, des personnes qui seraient sacrés et d'autres qui ne le seraient pas. Tout est sacré. Le plus petit Pygmée non baptisé est, lui aussi, sacré et enfant de Dieu.

A un jeune qui voudrait être missionnaire je dirais : « As-tu une connaissance sérieuse des sciences humaines, ethnologie ou psychologie ou linguistique... ? Ne va pas réaliser tes projets. Sois prêt à recevoir autant sinon plus que tu donneras. Incarne-toi avant de parler pour que la parole que tu diras un jour corresponde à ton témoignage. Ne fais rien à la place des gens et méfie-toi des réalisations faites avec de l'argent importé : sauf exception, ça n'aide pas les gens à grandir ; seul ta sueur et ton sang répandus avec amour sont efficaces en ce domaine. Ne sois pas pour longtemps le permanent d'une institution, car tu cours le risque de te couper de la base et de faire passer le développement de cette institution avant la raison de son existence... Alors tu peux partir pour être témoin de Jésus Christ, car il y a encore des gens que l'annonce d'une Bonne Nouvelle peut libérer ».

7. UNE REFLEXION SUR LE PASSE

/ Michel Lambert, le 30 mai 1968 /

19 février 1961 : arrivée à Bangui (République Centrafricaine), après deux ans et demi de ministère en France.

Dès le début je me suis senti gêné pour le ministère et dans mes rapports avec les Africains par ma façon de vivre : vie à l'européenne, standing de vie élevé par rapport aux paroissiens. Les enseignants de l'école privée de la Mission nous disaient : « Vous, les Pères, vous êtes bien nourris, bien logés, vous ne manquez jamais d'argent, vous avez besoin d'une voiture, on vous la fournit... ». Tout cela était assez exact. En sortant d'une causerie sur la pauvreté dans l'Évangile et sur les béatitudes, des jeunes éclatent de rire, ils ne peuvent pas croire que le prédicateur est sérieux, car il possède une 403, chaise relax, ventilateur, piano, radio, sans compter qu'il est très bien logé et nourri, alors qu'eux n'ont presque rien et vont souvent se coucher avec « l'estomac dans les talons ».

On réfléchissait à tout cela entre prêtres de « l'Union Jésus-Caritas ». On ne voyait pas de solutions. Et puis, il ne convenait pas aux nouveaux venus de dire quelque chose ou d'innover contre l'expérience des anciens. La solution semble celle-ci : ne rien dire, réfléchir, écouter et noter tout cela. Comment « crier l'Évangile par toute ma vie » ? Ma vie ne pose pas un problème aux gens qui me voient vivre. Quand j'annonce l'incarnation, les béatitudes, à quoi cela peut correspondre dans l'esprit de mes auditeurs, s'ils n'ont pas un exemple vécu sous les yeux ?

Comme par hasard, au moment où ces cogitations agitaient mon esprit, je tombe sur plusieurs articles de revue qui m'aident à y voir plus claire : par exemple le n° 247 de Missi (février 1961) à la page 45 qui parle du manque d'adaptation du missionnaire à la vie extérieure, aux habitudes et au niveau de vie des Africains. Un remarquable article du Père Nathomb P.B. dans la Revue du Clergé Africain (mars 61, p. 160) intitulé « La pente de la pauvreté », pourfend certaines idées solidement ancrées dans les missions. Quelques extraits font mieux comprendre la situation : « Tout se passe parmi les prêtres et les religieux, comme si la pauvreté réelle, effective, celle qui nous rend matériellement semblables à ceux qu'on nomme communément les pauvres, était une situation anormale, provisoire, et mauvaise... Les efforts convergeaient vers une amélioration matérielle de plus en plus poussée (pour la santé, la vie religieuse, pour le bien de l'apostolat...). On suit la route tracée, elle est facile,

c'est une pente, la pente facile, « naturelle », celle qui s'impose au bon sens, à la prudence, à l'économie elle-même (fonder l'Église)... Et j'entends la réflexion faite si souvent : si l'apôtre est mieux logé, mieux nourri, transporté avec plus de commodité, moins de fatigues et de peines, son rendement sera meilleur : ce sera tout profit pour le Royaume ! Que de pièges dans ce raisonnement d'apparence si sensé ! ... C'est là qu'on retrouve la nécessité d'un dépouillement et d'une paradoxale préférence accordée aux moyens pauvres, d'une confiance apparemment folle basée sur la force divine agissant dans la faiblesse de l'homme... ».

Peut-être cet article ne m'aurait-il rien dit en Europe, mais à l'époque, le Père Nathomb est venu répondre à des questions qui se posaient à moi.

Et puis il y a de nombreux écrits du Père de Foucauld et son exemple. L'Église par la voix de Paul VI dans *Ecclesiam Suam* cite comme double orientation pour le renouvellement de l'Église : la pauvreté et la charité (n° 54 à 58). Plus loin, parlant du dialogue avec le monde actuel, le pape est très explicite ; il cite l'apôtre Paul « Je me suis fait tout à tous, afin de les sauver tous » (1 Cor 9, 22) et continue : « On ne sauve pas le monde du dehors ; il faut, comme le Verbe de Dieu qui s'est fait homme, assimiler, en une certaine mesure, les formes de vie de ceux à qui on veut porter le message du Christ : ... il faut partager les usages communs, pourvu qu'ils soient humains et honnêtes, spécialement ceux des plus petits... le climat du dialogue c'est l'amitié, bien mieux, le service (exemple Jean, 13, 14-17) (n° 90). On ne parle pas de ces textes en pays de mission !

Le Décret conciliaire sur la Vie et le Ministère des Prêtres (n° 17) nous invite à embrasser la pauvreté volontaire, afin de ressembler au Christ qui de « riche qu'il était, s'est fait pauvre pour nous, afin de nous enrichir de sa pauvreté » (2 Co 8,9).

Toute cette première partie est un peu longue, mais je crois qu'elle est nécessaire pour comprendre la suite. En effet certains prêtres de Bangui qui ne connaissent pas cette recherche qui s'est faite pendant 6 ans, trouvent que je veux jouer « au franc-tireur », que je suis un « rampant » et que si je veux vivre pauvre, c'est pour mieux « avoir » les Africains. On me prête même des intentions : « il doit penser qu'il n'y a que sa façon de faire qui est bonne ». Si tout cela me peine, j'essaie de comprendre les réactions de ceux que ma façon de vivre gêne. C'est d'ailleurs le numéro 37 des Statuts de l'Union qui m'a fait hésiter : « Ils adopteront le niveau de vie le plus pauvre possible, étant donné la discrétion que leur impose une charité délicate envers les prêtres de leur diocèse ». Je n'ai jamais réussi à concilier cela avec la charité envers les pauvres qui ont besoin de notre témoignage.

Après 6 ans de vie dans une grande mission, Monseigneur me donne l'autorisation de m'installer au milieu de mon secteur et de vivre à l'africaine (je suis à 3 km du centre de la paroisse auquel je suis rattaché). Le chef du quartier m'a donné un petit terrain envahi par la brousse. L'aménagement du terrain a été fait sans passer par le cadastre : je me trouve ainsi dans la même situation que mes voisins. Je viens d'apprendre qu'une route passera à l'emplacement de ma case. Dans quelques années, quand les routes seront tracées, je devrai, comme bien des voisins, démonter ma case et aller la transplanter ailleurs.

Comment faire la case ? Monseigneur voulait que je fasse une « case en dur » afin d'aider les gens à évoluer plus vite. On a réfléchi ensemble : « Si je fais une case en dur, les gens diront : c'est le Père, c'est un Blanc, il a de l'argent ; nous, on ne peut pas faire autant ». Donc, il fallait construire le mieux possible une case africaine avec murs en terre et toit an chaume, que les gens puissent imiter. Je fus aidé par un catéchiste et quelques chrétiens qui ont fait du beau travail (6,50 m sur 3,50). On a même fait une découverte pour crépir les murs (mélange de sable, de termitière écrasée et de résidu d'alcool de manioc). Il est bon, je crois, que les gens m'aient vu creuser les fondations, faire les briques de terre et donner un coup de main au maçon, comme manœuvre. Ce fut surtout bon pour moi : j'ai mieux compris ce que peut-être une journée de manœuvre sous le soleil de l'équateur.

Il y a un puits (15 mètres) qui sert à tous les voisins, car les puits sont peu nombreux et en cette saison ils sont presque tous à sec. Ce puits est l'occasion de rencontres et de contacts intéressants.

Vivre comme les gens du quartier n'est pas si difficile que cela : c'est une vie simple, peu de problèmes, peu de frais. L'eau est dans le puits et ne coûte rien, il suffit de la puiser. Un litre de pétrole par semaine suffit pour l'éclairage et la cuisson de quelques aliments. On m'a conseillé de prendre un cuisinier ou un boy mais mes voisins n'en ont pas et s'en passent bien ; j'ai seulement un catéchiste qui travaille avec moi le matin. Il enseigne le catéchisme, il fait certains papiers de bureau et donne un coup de main matériel.

Pour manger, je fais comme les célibataires qui vivent seuls : j'achète au marché du manioc cuit dans des feuilles de bananiers ou je cuis du riz, du maïs, des arachides, des patates douces ou d'autres racines comestibles. Les chrétiens ou les voisins non chrétiens m'apportent beaucoup de nourriture ou des fruits. Si je suis de passage devant une case...

/ pas de suite /

8. L'INCARNATION A GOBONGO

/ Cirillo Tescaroli, dans *Nigrizia*, n° 11, novembre 1968, p. 21-25 /

Gobongo est un quartier populaire de Bangui, capitale de la République Centre Africaine ; une agglomération de barques en boue et en paille qui s'agrippent sur une bosse au pied d'un des cols qui entourent la ville. Au milieu passe un ruban d'asphalte qui conduit à Boali.

Depuis quelques années, Gobongo possède une église dépendante de la Paroisse de Notre-Dame d'Afrique et une école élémentaire dirigée par des Sœurs alsaciennes. Le chapelain du quartier est un prêtre du diocèse de Besançon, l'Abbé Michel Lambert, missionnaire en République Centre Africaine depuis 7 ans. A l'habitation d'un commode presbytère appuyé à l'église, il a préféré une maisonnette à l'indigène, au milieu du quartier, parmi les cabanes des pauvres gens. En venant de la ville, nous passons à côté du marché, une file de petits bancs faits du bois de vieilles caisses hors d'usage, sur lesquelles les revendeurs offrent des marchandises de quelques sous et nous descendons vers un édifice en blocs de ciment. Il aurait dû servir de dispensaire mais il est resté inachevé et Dieu seul sait si quelqu'un se rappellera encore des besoins médicaux-sanitaires de ces pauvres gens. Encore quelques pas et nous nous trouvons en face de deux cabanes propres aux dimensions limitées, celle crépie de blanc est la cure de l'Abbé Lambert, l'autre à côté, un peu de travers, aux murs crépis de rouge sert de bureau paroissial et de salle de réunions. L'Abbé est assis à sa petite table, nous l'apercevons par la petite fenêtre ouverte. C'est un hasard de le trouver chez lui le matin, c'est déjà la deuxième fois que je viens le chercher.

Il a reconnu nos voix et court à notre rencontre avec deux grands yeux bleus, très doux, qui luisent, animant un corps ascétique. L'Abbé Lambert a à peine trente six ans, malgré une mèche de cheveux gris, mais sa jeunesse semble creusée par les souffrances, même si son âme est chargée de sérénité.

Pauvrement vêtu en civil, un petit tricot gris à manches courtes et de longs pantalons de toile. On m'a beaucoup parlé de lui. On me l'a décrit comme un missionnaire authentique, un missionnaire des temps nouveaux. C'est pour cela que je suis venu le voir.

La valeur du temps perdu pour les autres

Il me fait asseoir avec beaucoup de cordialité sur un tabouret de son « studio » (la cabane est divisée en deux pièces : chambre à coucher et studio). Il répond aux demandes

avec une extrême simplicité, racontant point par point les exigences de sa vocation apostolique. « Ce fut pour moi une grande grâce de venir en Afrique, dès l'âge de 13 ans j'avais désiré partir pour les Missions. Le départ pour ce continent, après 2 ans et demi de ministère sacerdotal dans le diocèse de Besançon, fut la réalisation de mon rêve le plus cher. Arrivé à Bangui en février 1961, je fus nommé comme coadjuteur à la paroisse de Notre-Dame d'Afrique. Je peux dire avoir été accueilli fraternellement par les prêtres et je remercie les supérieurs pour la confiance qu'ils m'ont témoignée, de même que j'apprécie beaucoup l'aide spirituelle qui m'a été offerte par le Fraternité Jésus-Caritas du Père de Foucauld.

Dans la première période de mon activité missionnaire à Bangui, j'ai consacré beaucoup d'efforts aux mouvements d'Action Catholique et aux Foyers Chrétiens. J'ai pu, en outre, acquérir un certain enrichissement spirituel grâce à un engagement pour le renouveau de la catéchèse aux conférences de théologiens de passage, cours et journées d'études pour prêtres et laïcs. Les nombreux contacts avec les missionnaires et les assistants des différents mouvements de l'apostolat des laïcs m'ont ouvert l'esprit et enseigné à distinguer l'essentiel du contingent. Au début, j'ai beaucoup souffert à cause de la séparation entre les missionnaires et les gens (niveau de vie, habitation, moyens de locomotions etc.). On me disait qu'il n'était pas possible pour un européen de vivre comme un africain et que les africains eux-mêmes n'auraient pas compris une adaptation de ce genre. Peu à peu pourtant, mes idées s'éclaircirent. Au contact quotidien avec les africains, je fus à même de découvrir la relativité de beaucoup de choses, le vrai sens de la pauvreté évangélique, de l'hospitalité et de la valeur du temps perdu pour les autres.

Je pourrais signaler beaucoup d'autres détails : par exemple ici en Afrique, on comprend mieux la Bible, surtout celle qui définit « la patience de Dieu » et l'on a une vision plus globale (je voudrais dire moins occidentale de l'Église). Dans les premières années j'eus une heureuse expérience de vie commune avec un missionnaire spiritain et un prêtre Fidei Donum mais je continuais à me sentir insatisfait. Je souffrais de vivre « séparé » des gens que je devais évangéliser. Je m'apercevais que je ne connaissais pas assez leur façon de vivre et je ne réussissais pas à prêcher avec une suffisante conviction la béatitude de la pauvreté à des personnes cent fois plus pauvres que moi ; je sentais que mon genre de vie empêchait les gens de comprendre l'Incarnation. Quel était donc la valeur de mon témoignage ? Qu'aurais-je du choisir de plus valable ?

Contre courant

La question, je me la suis posée plusieurs fois avec d'autres prêtres. La solution était qu'il fallait aller à contre courant, dans le sens évangélique, dans le sens du Christ « qui devint pauvre pour nous, lui qui était riche, pour nous enrichir avec sa pauvreté (2 Col 8, 9). L'encyclique « Ecclesiam Suam » avait répondu aux mêmes problèmes, citant Saint Paul « Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous ». Le Concile avait ajouté : « Les prêtres sont invités à embrasser la pauvreté volontaire » (Décret sur le ministère et la vie sacerdotale n° 17) au moyen d'une vraie Incarnation (Décret Ad Gentes n° 11).

Tandis que j'écoute, les yeux de l'Abbé Lambert s'illuminent par instant d'une lumière insolite et la bouche s'ouvre à des sourires plus larges ; laissant voir une incisive tronquée comme celle que l'on voit souvent parmi quelques tribus africaines. Au terme de sa première expérience africaine, il demanda à l'archevêque de Bangui, Monseigneur Cucherousset, l'autorisation de tenter une nouvelle voie plus proche de sa vocation. Durant les premières années de mon séjour centrafricain, continue l'Abbé Lambert, j'avais constaté que mon travail était plus centré sur la pastorale et l'administration des sacrements que sur l'évangélisation proprement dite et la formation des catéchistes et des laïcs militants. Les directives conciliaires, les conversations avec d'autres prêtres, me firent comprendre, à la fin, que le problème le plus important était la formation d'une communauté chrétienne et d'un laïcat responsable. Mes tentatives dans cette direction se révélèrent insuffisantes, parce que j'étais surchargé de travail, seul et pas assez courageux. Mes yeux, pendant ce temps, se tournent rêveurs sur les parois de la baraque et s'arrêtent tout à coup sur une petite image de Charles de Foucauld, accrochée au mur. L'Abbé s'en aperçoit et avec un sourire s'interrompt pour me dire toute son admiration pour le grand apôtre du Sahara.

Depuis 6 mois, avec la bénédiction des supérieurs, il s'est installé dans la banlieue de Bangui. La population l'a vu travailler pour construire avec ses mains deux petites maisons de boue, avec le toit couvert de paille, et elle a été impressionnée. Une vieille femme lui a donné 600 francs CFA. A côté des deux modestes baraques, il a fait creuser un puits dans lequel viennent puiser aussi les indigènes. Il m'a même dit que le puits lui a procuré ces jours-ci un terrible dilemme. Nous sommes en pleine saison de sécheresse, l'eau a sensiblement baissé, il prévoit qu'il y en aura à peine suffisamment pour lui tant que ne tomberont pas les nouvelles pluies. Que faire ? Fermer le puits aux indigènes, risquant lui-même d'être privé d'eau ? Une mûre réflexion avec le catéchiste a conduit l'Abbé Lambert à laisser le puits ouvert. La Providence, en cas de nécessité, ne pourrait-elle pas pourvoir ?

Dans les deux baraques, il n'y a pas d'électricité et pas même de frigidaire à pétrole. Dans la vide réserve comme chambre à coucher il y a un « angareb » petit lit africain, avec une natte à la place du matelas et une couverture sans draps. L'Abbé me supplie de ne pas m'étonner. Il ne s'agit pas d'esprit de pénitence. Il est habitué à dormir sur « la dure » depuis le temps de son service militaire en Algérie. Le reste du mobilier est pauvre : chaises, étagères et coffre fabriqués avec du matériel local.

Une pauvreté qui rend libre

Depuis qu'il s'est installé à Gobongo, l'Abbé Lambert mange à l'africaine, maintenant qu'il s'y est habitué, il se porte mieux. Une doctoresse allemande de Baden Baden, venue le voir, lui a avoué son étonnement en constatant qu'un européen mangeant une nourriture abondante réussissait à vivre dans un pays chaud. Je lui ai demandé quel était son menu quotidien. L'Abbé me répond avec son habituel sourire me montrant son incisive tronquée. Chaque matin, revenant de l'église après la messe, il s'arrête au bard africain du marché pour y prendre un peu de pain et de café au lait. Ce déjeuner lui coûte en tout 15 francs CFA. A midi, s'il a un hôte (chose assez rare) il se fait préparer par le catéchiste : manioc et riz avec un peu de viande. Ce repas lui coûte de 15 à 20 francs.

Les gens du quartier lui apportent souvent en cadeau, du manioc, du riz, des bananes et autres fruits. Le souper est encore consommé au marché avec du pain et du café au lait. Souvent l'Abbé n'a pas à souper à la maison parce que les indigènes des villages l'invitent à manger. Les Africains de Gobongo sont très pauvres, mais ils ne lésinent pas sur les cadeaux offerts au prêtre venu vivre parmi eux. Les contributions des fidèles sont devenues aussi plus consistantes. L'Abbé laisse faire quelques chrétiens qui se chargent de recueillir de l'argent pour le culte. Il ne veut rien pour lui-même, mais il tient à ce que les fidèles acquièrent ce sens de responsabilité vis-à-vis de l'Église. Ils ne doivent pas être forcés, mais éduqués à donner par conviction. L'Abbé Lambert tend à se libérer peu à peu de tous les soucis matériels de la paroisse en en confiant la gestion à des chrétiens engagés. La pauvreté rend le prêtre plus libre pour l'évangélisation. Le problème plus urgent pour Gobongo est la formation des catéchistes, des dirigeants de l'Action Catholique et des conseillers de village. Le catéchiste qui vit à côté du prêtre enseigne la religion dans l'école élémentaire de l'état et il a un grand ascendant sur les élèves.

L'Abbé me dit avoir pour programme de visiter toutes les familles afin de se rendre compte directement de leurs problèmes. Tous les vendredis, il sort pour visiter les chapelles

de la « brousse ». Il y en a deux en « dur » et trois en boue et paille. Ce sont les fidèles eux-mêmes qui les ont construites. Autrefois, quand une chapelle tombait en ruine, les chrétiens allaient dire au missionnaire : « Ta chapelle tombe en ruine ». Maintenant ils disent : « Notre chapelle tombe en ruine, nous la reconstruirons ». Dans le vaste territoire de Gobongo y compris la « brousse » les indigènes ont créé 10 postes catéchistiques. Pour aller dans les chapelles périphériques célébrer la messe, l'Abbé Lambert a renoncé à la voiture. La mobylette lui suffit ; sur le porte-bagages, il attache un petit autel de camp et une natte. Il est persuadé que cela lui suffit. Pour sa nourriture, les gens de l'endroit y pourvoient par des offrandes volontaires. L'Abbé ne demande jamais rien, mais il constate que les gens lui apportent plus que le nécessaire.

Balao

Une demande un peu insidieuse : « Etes-vous content de vivre seul et entendez-vous continuer seul votre expérience ? » L'Abbé me répondit qu'il aimerait mieux avoir quelques compagnons disposés à vivre avec lui dans une petite fraternité apostolique, mais que pour le moment ce n'est pas possible. Il y a aussi une Sœur qui a obtenu de ses supérieures la permission de tenter une expérience analogue en pleine « brousse ». L'Abbé Lambert la dirige spirituellement. Il est naturel que les difficultés pour une femme soient plus grandes.

Une dernière demande à mon interlocuteur : quels sont ses rapports œcuméniques avec les nombreux protestants de Gobongo ? La population du quartier est protestante pour environ 80% ; les protestants sont présents à Gobongo depuis une quarantaine d'années. Actuellement leurs intérêts spirituels sont dirigés par quatre pasteurs. Les relations humaines de l'Abbé Lambert avec les protestants et le pasteur indigène sont bonnes ; difficile, pour ne pas dire impossible, est au contraire le dialogue avec les pasteurs américains. Il faut reconnaître pourtant que les pasteurs protestants travaillent avec zèle et se sont engagés efficacement dans la formation de diacres évangélistes et activistes laïcs. A Gobongo, il y a un groupe d'évolués qui se réunissent presque tous les jours pour discuter des problèmes de leur Église. Il est nécessaire que les catholiques s'orientent aussi décidément vers la formation de communautés authentiques et responsables.

En écoutant les réflexions de l'Abbé Lambert, me viennent à l'esprit les réactions suscitées par sa nouvelle expérience, surtout chez les missionnaires ancrés dans les méthodes traditionnelles. D'aucuns l'ont taxé d'exagération ou de fantasme. Est-il vraiment nécessaire de vivre dans un quartier et de manger la nourriture des Africains ? Sa résistance physique lui

permettra-t-elle de supporter longtemps l'expérience ? Et s'il tombait malade, comment ferait-il pour se soigner ? Autant de questions dictées par la prudence humaine. J'ai entendu, au contraire, les appréciations de prêtres ouverts. Ils admirent les saints et leurs charismes, mais ils admettent que la vocation de l'Abbé Lambert n'est ni facile ni universelle. Plus vraisemblablement et ceci est un élément à coup sûr positif, son expérience obligera les traditionalistes à outrance, à sortir de leur « ghetto » psychologique, pour s'approcher plus sincèrement, plus fraternellement des gens, dépassant ainsi les tristes héritages du colonialisme.

Nous voici à la fin de la conversation. Une femme avec un enfant malade dans les bras s'approche timidement de la porte et salue « Balao ».

L'Abbé Lambert, avec la même cordialité avec laquelle il a accueilli son confrère dans le sacerdoce, la fait tout de suite asseoir sur un tabouret en face de sa petite table. Pour elle aussi et pour son enfant dévoré par la fièvre, il y aura une petite dose de bonté.

J'ai mieux compris l'Incarnation à Gobongo.

9. DES CHRETIENS-LAICS, PRETRES, RELIGIEUX ET RELIGIEUSES AUX EVEQUES DE BANGUI¹⁴⁹

/ Bangui, décembre 1968 /

Depuis quelques années, des chrétiens réfléchissant dans le sens du Concile s'interrogent sur la kermesse de Bangui. Il est vrai que la kermesse fournit des distractions à la population de Bangui. Des bonnes volontés y trouvent d'autre part l'occasion de manifester leur générosité. On y remarque une certaine solidarité et des regroupements qu'on peut classer dans le positif de la kermesse. Malgré cela, la kermesse ne cesse de nous inquiéter d'année en année.

En effet, avec la kermesse, l'Église fait figure de puissance d'argent. Un séminariste a demandé à un prêtre : « Combien ça a pu coûter au Père X. pour organiser la kermesse ? Un chrétien a constaté : « Il faut que l'Église soit riche pour organiser un truc pareil ! » Autre réflexion entendue : « Les pères sont des voleurs ; au village on vend les œufs 25 francs et à la kermesse, c'est 50 francs ». Ce lien Église-argent a été exploité par les Témoins de Jéhovah qui en 1967 avaient distribué des gravures représentant Dieu jetant les curés en enfer avec

¹⁴⁹ L'idée de cette lettre a été attribuée au Père Michel Lambert. Il était seul prêtre à l'avoir signée.

l'argent de la kermesse. Il est évident qu'aux yeux des Africains, l'Église apparaît comme une « force », une puissance riche.

L'Église a comme mission d'éduquer les gens, de les aider à monter, ce qui fait partie de son rôle d'évangélisation ; d'un côté, on essaye de faire réfléchir les gens, de leur apprendre à faire un budget, à économiser... et d'un autre, on leur fournit une occasion de gaspiller leur argent en quelques heures (on fait la kermesse au début du mois avant qu'ils aient déjà dépensé leur argent à acheter des habits, de la nourriture ou des remèdes). En février 1967, un prêtre a reproché à un travailleur d'avoir acheté un polo de bonne qualité 2000 francs, mais n'a rien dit à un autre qui avait dépensé le double pour la kermesse. De même, sur onze responsables de foyers chrétiens réunis, un seul a avoué être allé à la kermesse. Les autres ont dit : « Si on y va, il faut y aller en famille. Dans ce cas, on serait gêné tout le mois, car tout est très cher... Il y a beaucoup de familles en palabres parce que le mari a trop dépensé à la kermesse... ». Ils n'y sont pas allés parce que ce sont des responsables et qu'ils réfléchissent, mais les autres ?

Que faut-il penser de tous ces enfants qui ne peuvent pas entrer et qui, pleins de désirs, restent derrière les barrières. Certains parmi eux se retrouveront au catéchisme où on leur parlera des Béatitudes ou de Jésus qui s'est fait pauvre pour nous.

Avec la kermesse, l'Église reste trop liée à l'argent et aux riches : on risque de leur donner bonne conscience. On se lie ainsi aux patrons et on est gêné pour leur rappeler la justice sociale, à tel point que si quelqu'un ose quand même le faire, il reçoit la réponse suivante : « Comment peut-on me dire cela à moi, avec ce que je donne pour la kermesse ? » Il est vrai que l'absence de kermesse est une perte sèche de plusieurs millions ; l'Église devra ainsi paraître moins riche, moins puissante, mais ce sera tout profit pour le Royaume de Dieu, car n'oublions pas que le Christ a refusé la tentation de la richesse et de la puissance (Mt 4, 1-11).

Nous disons cela sans attaquer les personnes, car nous-mêmes par le passé nous avons participé à des kermesses et nous sommes solidaires de l'Église de Bangui qui les organise. Mais nous avons conscience que tous ensemble nous portons un contre-témoignage et nous en souffrons ; c'est pourquoi nous demandons à nos évêques de revoir sérieusement cette question de la kermesse.

Nous prions filialement pour vous qui avez une lourde charge.

